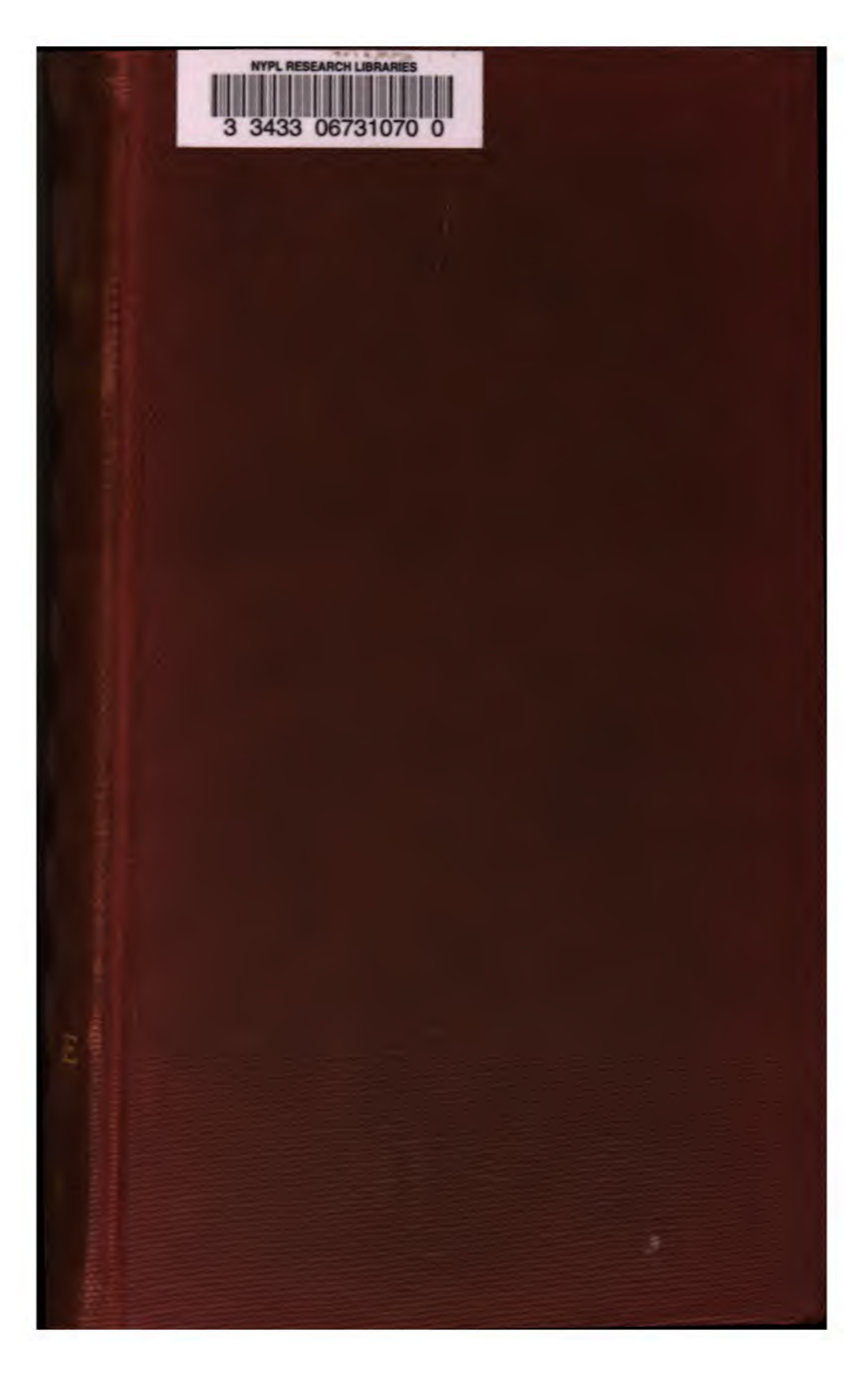

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06731070 0





ŒUVRES

DE LA HARPE.

TOME I.

THÉATRE.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, DE L'INSTITUT ET DE LA MARINE,
RUE JACOB, N° 24.



Peint par Ducreux . Dessiné et Gravé par A. Migneret 1820

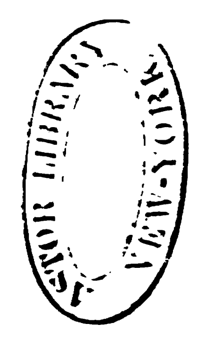
ŒUVRES

DE LA HARPE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

ACCOMPAGNÉES D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SUR SES OUVRAGES.

TOME I.





A PARIS,

CHEZ VERDIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 25.

1821.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR POUR L'ÉDITION DE 1778.

J'AI différé long-temps à entreprendre ce Recueil. S'il y a du danger à imprimer dans la jeunesse, il y en a peut-être davantage à réimprimer dans la maturité. Peut-être se juge-t-on mieux soi-même; mais à coup sûr on est jugé plus sévèrement. Ce qui peut rendre ce danger moindre pour moi que pour tout autre, c'est que je n'ai pas à craindre que la sévérité augmente à mon égard. Je ne puis pas espérer non plus qu'elle diminue jamais. Ainsi le choix du moment où cette édition pouvait voir le jour devenait à-peu-près indifférent, et je me suis déterminé à la laisser paraître.

J'aurais voulu du moins joindre à mes premiers essais en poésie d'autres ouvrages du même genre, et mettre le public impartial à portée de juger s'il y a un progrès des uns aux autres. Mais après avoir donné autrefois trois pièces en dix-huit mois, un concours de circonstances peut-être sans exemple au théâtre ne m'a pas permis d'en donner une en dix ans. J'ai souffert également et de l'extrême facilité de ces premiers temps, et de l'extrême difficulté de ces derniers : mes ennemis ont joui de l'un et de l'autre; et depuis que j'ai commencé à me faire connaître, il n'y a jamais eu pour eux que dix-huit mois dans ma carrière littéraire. C'est là-dessus qu'ils ont vécu jusques à ce jour, et qu'ils vivront, j'espère, encore longtemps.

Le théâtre est le cadre naturel des ouvrages dramatiques; c'est là qu'il faut les placer pour juger de leur effet, et l'on ne

peut renoncer à cet avantage, sans de fortes raisons pour s'en passer. J'ai donc pris le parti de n'offrir ici au public que *Warwick* et *Mélanie*, et si ces deux pièces ont arraché quelque approbation, je ne m'en suis souvenu que pour les retravailler avec tout le soin dont je suis capable. On retrouvera ici les changements et les corrections qui n'avaient paru que dans les éditions séparées.

J'y ai joint une imitation du *Barneveldt* anglais, ouvrage original dans ses beautés et dans ses défauts; car quoique je ne regarde pas les Anglais comme nos législateurs et nos maîtres en fait de poésie et de goût, je rends volontiers justice à ce qu'ils ont d'estimable.

De plus, on trouvera plusieurs morceaux en différents genres qui n'ont jamais été publiés, *l'Ombre de Duclos, l'Épître au Tasse, l'Essai sur les trois Tragiques grecs, la traduction de deux chants de la Phar-*

sale, des *discours en vers*, un morceau *sur les Romans*, etc. J'ai retranché ce qui ne m'a point paru digne de revenir une seconde fois sous les yeux du public, ou ce que je n'ai pas eu le temps de corriger autant que je le voudrais. J'ai peut-être encore été trop indulgent dans ce que j'ai conservé; mais aussi d'autres juges seront trop sévères.

Je n'ai jamais eu pour mes productions, j'ose le dire, ces soins paternels dont tant d'autres caressent leurs écrits, qu'ils cherchent sans cesse à reproduire sous toutes les formes que le charlatanisme peut inventer. A peine avais-je fait paraître les miens, que je les abandonnais à leur destinée. Je n'affectais point la vanité des éditions si féconde en ressources faciles, et je me contentais de laisser faire ceux qui contrefont tous les livres qu'on lit un peu, et dont on dit beaucoup de mal. C'est pourtant la vue de ces éditions furtives ou étrangères et des in-

nombrables fautes dont elles sont défigurées, qui a vaincu mes répugnances. J'ai rassemblé, comme malgré moi, ce qui m'était échappé en différents temps, et j'ai été tout surpris de me voir en six volumes.

Quoique ce Recueil porte le titre de mes *Œuvres*, il s'en faut de beaucoup qu'il les contienne. La plus grande partie de ce que j'ai fait, et sans comparaison la plus importante, est encore et sera peut-être longtemps sous les mains paternelles. S'il m'a été donné d'annoncer de bonne heure quelque talent, j'ai été condamné à ne montrer que bien tard ce que je puis en avoir. Le talent a besoin de liberté. Il faut pour se la procurer qu'il se résigne à des sacrifices dont le prix est toujours tardif. Le temps me manque, les circonstances me repoussent, la fortune me presse. Quand on combat à-la-fois la fortune et l'envie, il faut se rendre indépendant de l'une pour parvenir à vaincre

l'autre, et souvent même vous êtes arrêté dans votre course, lorsque vous n'avez encore été que le jouet et la victime de toutes les deux.



LE COMTE
DE WARWICK,
TRAGÉDIE
EN CINQ ACTES ET EN VERS.

PRÉFACE.

Le succès qu'eut cette tragédie dans sa nouveauté s'est toujours soutenu depuis; mais aussi c'est de ce moment que s'est déchaînée contre l'auteur cette foule d'ennemis qui n'a cessé de le poursuivre et de le calomnier dans sa personne et dans ses ouvrages.

Quoique Racine n'ait pas dédaigné dans ses préfaces de répondre à ses critiques, je ne me croirai point autorisé à suivre cet exemple. Un grand maître tel que lui éclaire l'art dramatique, en confondant ses propres détracteurs, et ses défenses sont des préceptes. Mais on ne verrait dans un élève que l'amour-propre de l'auteur, qui justifie son ouvrage : d'ailleurs la haine, quand elle est à un certain degré de violence, ne mesure plus ses coups, et celle de mes ennemis était trop aveugle et trop furieuse pour frapper juste. Trouvant toujours la satire dans les nombreuses feuilles imprimées contre moi, je n'y ai presque jamais trouvé la critique. Le

but de mes censeurs n'était pas tant de montrer ce qu'il y avait de défectueux dans mes écrits, que de détruire ce qu'il pouvait y avoir de louable, et presque toujours leurs imputations étaient insoutenables. Rien ne le prouve mieux que les reproches qu'ils faisaient au comte de Warwick. Ils y trouvaient trois (1) intérêts (je ne plaisante point) et un style plein d'antithèses. Je n'ai point la prétention de me juger moi-même ; mais si le public a reconnu quelque mérite dans ce coup d'essai, qu'il a honoré de ses suffrages, il m'a semblé que c'est la simplicité et du sujet et du style. On dira peut-être que c'est par vengeance que je rappelle ces inepties de mes censeurs ; mais au moins j'imagine que cette vengeance est très-douce et très-permise.

Le Comte de Warwick a été traduit en plusieurs langues, joué à la Haye en hollandais, et en anglais au théâtre de *Drurylane*, et il a eu par-tout le même succès.

Je dois dire un mot de la pièce anglaise, qui est plutôt une imitation qu'une traduction. L'in-

(1) Ces étranges assertions ont été imprimées dans *l'Année littéraire*.

trigue et la conduite sont absolument les mêmes, à quelques changements près, et ces changements, je l'avoue, ne me paraissent pas heureux. Par exemple, Édouard, dans l'auteur anglais, n'apprend qu'au cinquième acte qu'Élisabeth, dont il est amoureux, est la maîtresse de Warwick. Il en résulte que, dans les deux premiers actes, il est moins intéressant, parce que ses torts envers son ami et son bienfaiteur étant beaucoup moins graves, il a moins de remords, et que son rôle devient par conséquent beaucoup moins théâtral. Joignez à cela qu'Édouard, apprenant que Warwick est son rival, s'emporte en plaintes et en reproches très-mal fondés, puisque Warwick ne peut avoir eu aucun tort en aimant Élisabeth, que le roi n'a recherchée que depuis le départ du comte pour l'ambassade de France.

Autre changement. Édouard, au second acte, reçoit Warwick en plein conseil. La question de son mariage y est discutée entre les amis du jeune prince et ceux du comte, discussion nécessairement froide devant les deux personnages intéressés, qui seuls ont droit d'occuper le spectateur : d'ailleurs Édouard, pressé par Warwick,

est obligé de se défendre par des lieux communs sur l'amour, qui seraient tout au plus supportables devant un confident, mais qui sont déplacés et indécents dans un conseil. Il paraît que toutes ces convenances de l'art dramatique ont échappé à l'auteur anglais, qui n'a songé qu'à faire une scene d'appareil.

Un changement qui paraîtra encore plus extraordinaire, c'est celui du quatrieme acte. La révolution qui le termine a toujours produit le plus grand effet sur notre scene. L'auteur anglais ne la conserve qu'en partie, ne la décide même pas, et lui substitue d'autres motifs. Ce n'est plus un mouvement de générosité naturelle que Warwick fait éclater devant son ami qui vient le tirer des fers, devant les Anglais prêts à le suivre; c'est une réflexion politique, un froid à parte dont Warwick ne s'avise qu'au moment où son ami Pembroke le quitte. « Arrête, War« wick. Ne te laisse pas précipiter par la ven« geance dans la route de la honte. Si ma patrie « implore le secours de Warwick, je dois entendre « sa voix et la sauver... Pembroke peut avoir « des vues étrangeres à moi, et l'adroite Mar« guerite aussi. . je ne puis être d'un autre parti

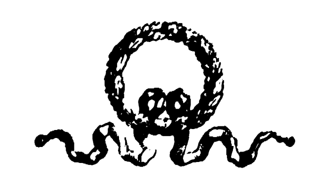
« que celui d'Élisabeth. O ciel! dirige-moi dans « ce que je vais entreprendre. »

Ainsi, des soupçons injurieux à l'ami qui vient de délivrer Warwick, et la faiblesse d'un amant vulgaire qui n'ose désobéir à sa maîtresse, voilà ce que l'auteur anglais substitue à un retour si naturel dans un grand cœur. Il a eu ses raisons sans doute, mais il m'est impossible de les deviner.

A l'égard du style, il est totalement différent. Il paraît que le génie anglais exige, sur le théâtre même, une diction toujours hérissée de figures. Mais, ce qui est certain, c'est que non-seulement ce style est l'opposé du naturel dans le dialogue dramatique, mais que la plupart de ces métaphores sont aussi basses et aussi triviales qu'elles sont déplacées. Je doute que sur notre théâtre on entendît volontiers Marguerite dire à Warwick : *Peut-être que les mets que vous avez préparés ne conviennent pas au goût trop délicat d'Édouard. Il dédaigne de goûter un banquet étranger, quelque savoureux qu'il puisse être, et n'aime que les mets de son choix...*; et Warwick dire à Édouard : *Qui a donné de la valeur à ce zéro?* Ce zéro, c'est Édouard lui-même. Je ne

crois pas que ces figures soient de bon goût, quelque part que ce soit, aux yeux des gens instruits.

N. B. Il y a eu un *Warwick* de feu Cahuzac, qui n'a eu qu'une représentation, et qui n'a jamais été imprimé. J'ignore s'il s'est conservé dans les dépôts de la police ou de la comédie; mais je ne l'ai jamais vu.



LETTRE

A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

Monsieur,

Quoique éloigné du centre de notre littérature, vous en êtes toujours l'ame et l'honneur. Tous ceux qui font quelques pas dans cette carrière, où vous avez tant de fois triomphé, vous offrent en tribut les essais de leur jeunesse. En soumettant cet ouvrage à vos lumières, je ne fais que suivre la foule; et si je puis m'en distinguer, ce n'est que par la sensibilité particulière qui m'a toujours attaché à vos écrits, et dont j'ai osé déja vous donner des témoignages.

Il est donc vrai, monsieur, qu'il vient un temps où tous les hommes s'accordent pour être justes,

où le cri de l'envie est étouffé par le cri de l'admiration, où l'on n'ose plus opposer la médiocrité qu'on méprise, au génie qu'on voudrait dégrader, où l'homme supérieur à son siecle est enfin à sa place. Ce sentiment unanime et victorieux qui détruit tous les autres intérêts, a quelque chose de sublime; il me fait respecter l'humanité.

Tel est le rang où vous êtes parvenu, monsieur; tel est l'hommage universel que l'on vous rend aujourd'hui, et que méritent vos chefs-d'œuvre dans plusieurs genres, sur-tout dans le genre dramatique. Permettez-moi de discourir quelque temps avec vous sur cet art que j'aime, et dans lequel vous excellez. Quand on écrit à son maître, il faut s'instruire avec lui, lui proposer des réflexions et des doutes qu'il peut éclairer, plutôt que de lui adresser des louanges qui sont toujours fort au-dessous de lui.

Il n'est que trop vrai que le théâtre est depuis long-temps dans ses jours de décadence. Vous vous êtes placé à côté de nos maîtres, et tout le reste est bien loin de vous. On a même abusé de vos préceptes pour corrompre et détériorer l'art de la tragédie. Vous nous avez dit que la pompe du spectacle ajoutait beaucoup à l'intérêt d'une action; vous avez recommandé

cet accessoire trop négligé jusqu'à vous. Qu'est-il arrivé ? On a fait de la tragédie une suite de tableaux mouvants ; on a prodigué les évènements en représentation, les combats, les poignards, et l'on a fait des ouvrages dont tout le mérite était pour l'actrice ou le décorateur. On a voulu oublier ce que vous avez répété cent fois, que, sans l'intérêt et le style, tous ces ornements étrangers ne produisaient que l'effet d'un instant, et qu'il ne restait rien d'un ouvrage de cette espèce quand la toile était tombée. J'entendais demander autour de moi, lorsqu'il s'agissait d'une pièce nouvelle : Y a-t-il des coups de théâtre en grand nombre, des tirades pour l'actrice, des maximes, des déclamations? On se gardait bien de demander : Les personnages disent-ils ce qu'ils doivent dire ? l'action est-elle raisonnable ? le style est-il intéressant ? Ces bagatelles étaient bonnes pour le vieux temps, et l'on disait tout haut que *Britannicus*, donné aujourd'hui pour la première fois, serait à peine écouté.

C'est au milieu de tels discours et de tels préjugés que j'ai osé concevoir et exécuter un drame de la plus grande simplicité. J'ai pensé que les évènements multipliés ne pouvaient tout au plus intéresser que la curiosité de l'esprit, et

non la sensibilité de l'ame; que pour faire éprouver aux hommes rassemblés des émotions durables, il fallait développer devant eux une action simple, qui, de momens en momens, devînt plus intéressante ; qu'il fallait imprimer profondément dans leurs cœurs les sentiments divers et successifs des personnages ; que la tragédie n'était pas seulement le talent de faire agir les hommes sur la scène, mais encore celui de les faire. Oui, je ne craindrai pas de le répéter , l'éloquence seule peut animer la tragédie ; c'est le caractère distinctif des grands maîtres; c'est le vôtre. Le mérite peut n'être pas bien grand d'arranger une action vraisemblable ; mais créer des hommes à qui l'on donne des passions qu'il faut peindre, répandre dans les discours qu'on leur prête cet intérêt soutenu , cette chaleur qui donne à l'illusion l'air de la vérité, trouver, saisir ces sentimens qui s'échappent de l'ame, et que l'homme médiocre ne rencontre jamais; voilà le talent rare et supérieur, voilà le génie.

Quel don, monsieur, que l'éloquence! c'est le plus beau présent de la nature; elle fait pardonner tout, même la vérité. Et quel homme sait mieux que vous les réunir? qui mieux que vous a su faire servir à notre instruction la science de plaire et d'attendrir? Combien vous savez

adoucir les hommes afin qu'ils vous permettent de les éclairer! Peut-être est-il encore des ames ingrates et dures qui se refusent aux plaisirs que vous leur procurez, et qui cherchent les défauts de vos ouvrages en essuyant les larmes que vous leur arrachez ; peut-être même me reprocheront-elles cette expression de ma reconnaissance. Pour moi, je la crois due au grand homme qui cent fois a charmé les instants de ma vie, et qui m'a appris encore à pardonner à leur ingratitude.

Je serais trop heureux, monsieur, si le plaisir qu'on goûte à la lecture de vos ouvrages suffisait pour apprendre à les imiter. Sans prétendre à cette gloire, je me suis attaché du moins à pratiquer vos leçons. J'ai cherché la clarté dans le style, la simplicité dans la marche. J'ai déployé sur la scène l'ame grande et sensible de Warwick, et j'ai cru, qu'avec cet avantage, je serais bien malheureux si j'avais besoin de ces ornements si superflus, et que l'on croit si nécessaires. Ma jeunesse, et quelques lueurs de cet ancien goût, qui, pour n'être plus suivi, n'est pourtant pas oublié, m'ont fait accueillir du public avec cette indulgence qui récompense les efforts et encourage les dispositions. On a applaudi au genre que j'avais choisi bien plus qu'à

2.

mes talents. Il serait à souhaiter que cet accueil engageât tous ceux qui se disputent aujourd'hui la scène à rentrer dans l'ancienne route, qui probablement est la plus sûre, et dans laquelle sans doute ils iraient bien plus loin que moi. C'est à vous, monsieur, qui avez atteint le but, et qui êtes assis sur vos trophées, c'est à vous à les ramener. Élevez encore votre voix ; proposez-leur de relire *Phèdre* et *Cinna;* moi je leur citerai *Mérope* et ces trois derniers actes de *Zaïre*, ces actes si admirables, où les développements d'un cœur tendre et jaloux suffisent pour remplir la scène. J'entends toujours parler de coups de théâtre. Mais, qu'est-ce que des coups de théâtre? Sont-ce des exécutions sanglantes? Non. Oreste, dans *Andromaque*, est épris d'Hermione; il vient d'obtenir l'assurance de l'épouser, si Pyrrhus épouse la veuve d'Hector. Pyrrhus y semble déterminé: il a refusé de livrer Astyanax; il sacrifie tout à sa Troyenne. Oreste nage dans la joie. Arrive Pyrrhus : tout est changé. Il est bravé; il revient à Hermione, et livre Astyanax. Il invite Oreste à être témoin de son mariage. Oreste est frappé, et le spectateur avec lui. Voilà un coup de théâtre; il est d'un maître.

C'est ainsi qu'il faut que les évènements d'une pièce paraissent toujours le résultat des carac-

tères, et non une machine fragile, dont on voit tous les ressorts dans la main de l'auteur. Mais c'est sur le style que nous avons sur-tout besoin de vos leçons. Si vous avez quelquefois placé dans une scène des réflexions rapides, presque toujours fondues dans la situation, on a prétendu dès-lors qu'il fallait, à votre exemple, faire entendre sur le théâtre toutes les vérités morales qu'on a pu dire depuis deux mille ans. On a fait de longues tirades bien traînantes, bien ennuyeuses, et sur-tout bien déplacées. On est convenu d'appeler cela des vers *saillants, des vers à retenir*. Vous ne serez pas surpris, monsieur, quand vous aurez lu cette tragédie, que plusieurs personnes se soient plaintes de n'y pas trouver *de ces vers à retenir*. Je crois bien que vous m'en saurez bon gré. Quant à ces personnes dont je vous parle, je suis bien fâché de ne pouvoir les satisfaire; mais je leur répondrai, et vous appuierez mon avis sans doute, que des vers de situation profondément sentis valent cent fois mieux que des vers faits par l'esprit pour refroidir l'ame; qu'enfin il faut préférer le style qui fait vivre un ouvrage à celui qui fait briller l'acteur.

Combien de gens ignorent le mérite de ces vers simples et faciles, sans inversions, sans épi-

thètes, qui seuls font entendre une tragédie avec une satisfaction continue! Je dirai plus : quand cette simplicité est touchante, je la préfère aux plus grandes pensées.

Tout le monde connaît ces vers fameux de Corneille, en parlant de Pompée.

Il (le ciel) a choisi sa mort pour servir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement,
Et devait cet honneur aux mânes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.

Cette pensée est grande sans enflure; mais j'aimerais bien mieux avoir fait ces vers-ci d'Athalie, en parlant des flatteurs.

Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront bientôt haïr la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Hélas! ils ont des rois égaré le plus sage.

Quel intérêt de style! que ce ton est naïvement dramatique! et quand je songe que c'est un grand-prêtre qui tient ce langage aux pieds d'un roi enfant qu'il va mettre sur le trône, il me semble qu'on n'a jamais offert aux hommes un spectacle plus grand et plus pathétique.

Il faut dire de grandes choses avec des termes simples : tels sont mes principes, monsieur; c'est de vous que je les tiens. J'ajouterai qu'il

serait bien cruel et bien injuste que ceux qui ont des principes contraires se crussent en droit d'être mes ennemis. Je saisis cette occasion de me plaindre à vous publiquement des discours que la haine et la crédulité répandent sur moi. Dans un monde où tout est de convention, où l'on marche au milieu de cent petites vanités qu'il faut craindre de heurter, j'ai été juste et vrai. On m'en a fait un crime, et beaucoup de gens m'ont accusé d'être méchant parce que je n'avais pas la fausseté nécessaire pour l'être. Il est également triste et inconcevable d'être haï par une foule de personnes que l'on n'a jamais vues.

Des discussions littéraires, des intérêts d'un jour, doivent-ils produire des inimitiés si aveugles ? Quoi ! faudra-t-il toujours redire aux hommes : Ne haïssez jamais celui qui ne vous est pas connu, et que peut-être vous auriez aimé ?

Au reste, monsieur, ces désagréments attachés aux arts de l'esprit n'affaibliront point l'amour que j'ai pour eux, et qui est né avec moi. La reconnaissance que je dois aux bontés du public me donnera de nouvelles forces, et développera peut-être en moi les talents qu'il a cru apercevoir. Peut-être ceux pour qui la lecture est un

plaisir utile et réel, en lisant ces faibles essais, seront attendris des sentiments honnêtes et vertueux que j'ai su quelquefois exprimer, et leur ame me saura gré d'avoir écrit. La mienne, vous le voyez, monsieur, s'épanche devant vous avec liberté. Je suis toutes ses impressions, sans songer que j'abuse de vos moments, que je vous occupe d'objets importants pour ma jeunesse, mais que votre expérience regarde d'un œil bien différent. Vous avez prévu ou senti tout ce qui m'étonne ou m'irrite; vous êtes à cette hauteur où tout paraît illusion et vanité : aussi je compte également sur les conseils de votre philosophie et sur les lumières de votre goût.

Je suis, etc.



RÉPONSE

DE MONSIEUR DE VOLTAIRE.

De Ferney, ce 22 déc. 1763.

Après le plaisir, monsieur, que m'a fait votre tragédie, le plus grand que je puisse recevoir est la lettre dont vous m'honorez. Vous êtes dans de bons principes, et votre pièce justifie bien tout ce que vous dites dans votre lettre. Racine (qui fut le premier qui eut du goût, comme Corneille fut le premier qui eut du génie), l'admirable Racine, non assez admiré, pensait comme vous. La pompe du spectacle n'est une beauté que quand elle fait une partie nécessaire du sujet; autrement ce n'est qu'une décoration. Les incidents ne sont un mérite que quand ils sont naturels, et les déclamations sont toujours puériles, sur-tout quand elles sont remplies d'enflure.

Vous vous applaudissez de n'avoir point de *vers à retenir;* et moi, monsieur, je trouve que vous en avez fait beaucoup de ce genre. Les vers que je retiens le plus aisément sont ceux où la

maxime est tournée en sentiment, où le poëte cherche moins à paraître qu'à faire paraître son personnage, où l'on ne cherche point à étonner, où la nature parle, où l'on dit ce qu'on doit dire. Voilà les vers que j'aime. Jugez si je ne dois pas être très-content de votre ouvrage.

Vous me paraissez avoir beaucoup de mérite : attendez-vous donc à beaucoup d'ennemis. Autrefois, dès qu'un homme avait fait un bon ouvrage, on allait dire au frère Vadeblé qu'il était janséniste ; le frère Vadeblé le disait au père le Tellier, qui le disait au roi. Aujourd'hui, faites une bonne tragédie, et l'on dira que vous êtes athée. C'est un plaisir de voir les pouilles que l'abbé d'Aubignac, prédicateur du roi, prodigue à l'auteur de *Cinna*. Il y a eu de tous temps des Frérons dans la littérature ; mais on dit qu'il faut qu'il y ait des chenilles, parce que les rossignols les mangent pour mieux chanter.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime que vous méritez,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

LE COMTE
DE WARWICK.

ACTEURS.

ÉDOUARD D'YORCK, roi d'Angleterre.

MARGUERITE D'ANJOU, femme de Henri de Lancastre.

LE COMTE DE WARWICK.

ÉLISABETH.

SUFFOLCK, confident du roi.

SUMMER, ami de Warwick.

NEVIL, suivante de la reine.

UN OFFICIER, GARDES, SOLDATS.

La scène est à Londres.

Désoria inv. Del. Dupréel Sc.

Warwick meurt votre ami.... Ne l'oubliez jamais.

Warwick. Act. V. Sc. V.

LE COMTE
DE WARWICK,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, NEVIL.

NEVIL.

Quoi! lorsque les destins ont comblé vos revers,
Quand votre époux gémit dans l'opprobre des fers,
Lorsque Édouard enfin, heureux par vos désastres,
S'assied insolemment au trône des Lancastres,
Marguerite, tranquille en son adversité,
Conserve sur son front tant de sérénité!
Quel espoir adoucit votre misère affreuse?

MARGUERITE.

Celui qui soutient seul une ame généreuse,
Qui seul peut l'affermir contre les coups du sort,
Et lui fait rejeter le secours de la mort;
Aliment nécessaire à qui sentit l'offense,

Seul bien des malheureux, l'espoir de la vengeance.

NEVIL.

Et comment cet espoir vous serait-il permis?
Le sceptre est dans les mains de vos fiers ennemis.
Ils ne sont plus ces temps où votre ame intrépide,
Soutenant les langueurs d'un monarque timide,
De l'Anglais inquiet abaissait la fierté,
Le soumettait au frein de votre autorité;
Quand vous-même, guidant des guerriers indociles,
Terrassiez les auteurs des discordes civiles;
Quand de l'heureux Yorck, qui nous opprime tous,
Le père audacieux succombait sous vos coups.
Hélas! tout est changé: malgré votre courage,
De ses premiers bienfaits le sort détruit l'ouvrage.
Yorck est triomphant, Lancastre est abattu.
En vain pour votre époux vous avez combattu;
En vain il a repris, encor plein d'épouvante,
Le sceptre qui tombait de sa main défaillante;
L'ascendant de Warwick acheva vos malheurs.
Votre fils, cet objet de vos soins, de vos pleurs,
Traîne, loin des regards d'une mère avilie,
Sous les yeux des tyrans son enfance asservie,
Vous-même prisonnière en ces murs odieux....

MARGUERITE.

Un plus doux avenir enfin s'ouvre à mes yeux.
Mes destins vont changer: mon cœur du moins s'en flatte.
Il faut que devant toi mon allégresse éclate.
Apprends ce qu'Édouard cache encore à sa cour,
Et ce que verra Londre avant la fin du jour.
Tu sais qu'Élisabeth à Warwick fut promise;
Que prêt à s'éloigner des bords de la Tamise,
Il attendait sa main....

NEVIL.

Eh bien?

MARGUERITE.

Des nœuds secrets
Ce soir au jeune Yorck l'enchaînent pour jamais,
Et le peuple, étonné de sa grandeur soudaine,
Apprendra cet hymen en connaissant sa reine.

NEVIL.

O ciel! que dites-vous? Eh quoi! lorsque aujourd'hui
Il brigue des Français l'alliance et l'appui;
Lorsque, pour en donner une éclatante marque,
Il offre d'épouser la sœur de leur monarque,
Que Warwick en un mot, chargé de ce traité,
Aux rives de la Seine est encore arrêté,
L'imprudent Édouard, par un double parjure,
Prépare à tous les deux cette sanglante injure.

MARGUERITE.

Oui, ce prince entraîné par cet amour fatal,
Est de son bienfaiteur devenu le rival.
En vain Élisabeth, que cet hymen accable,
Voudrait en rejeter la chaîne insupportable.
Un père ambitieux, insensible à ses pleurs,
Va la sacrifier à l'attrait des grandeurs;
Et sa fille aujourd'hui, victime couronnée,
Attend en frémissant ce funeste hyménée.
Voilà ce que j'ai su: des amis vigilants
Ont surpris ces secrets cachés aux courtisans.
Penses-tu que Warwick, tout plein de sa tendresse,
Se laisse impunément enlever sa maîtresse?
Se verra-t-il en butte au mépris des deux cours,
Sans venger à-la-fois sa gloire et ses amours?
Connais-tu de Warwick l'impétueuse audace?

Ce guerrier si terrible, auteur de ma disgrace,
Ce héros si vanté, dont les vaillantes mains,
Ont fait en ces climats le sort des souverains,
Est orgueilleux, jaloux, fier autant qu'invincible.
Son cœur est généreux, mais il est inflexible.
Il dédaigne le trône, il se croit au-dessus
De ces rois par son bras protégés ou vaincus.
Tu le verras bientôt, aigri d'un tel outrage,
S'élever avec moi contre son propre ouvrage,
Arracher mon époux à la captivité,
Et, signalant pour moi son courage irrité,
M'aider à ranimer, après tant de désastres,
Les restes expirants du parti des Lancastres,
Écraser Édouard après l'avoir servi,
Et me rendre à-la-fois tout ce qu'il m'a ravi;
Ou bien, si de Warwick la valeur fortunée
Ne pouvait rien ici contre ma destinée,
Je goûterai du moins le plaisir consolant
De voir mes ennemis, l'un l'autre s'accablant,
Victimes d'une guerre à tous les deux funeste,
Répandre sous mes yeux un sang que je déteste,
Et des maux qu'ils m'ont faits se disputant les fruits,
Peut-être tous les deux l'un par l'autre détruits.

NEVIL.

Vous allez, dans l'ardeur qui toujours vous dévore,
En de nouveaux périls vous engager encore!
Vous allez tout braver pour servir un époux
Indigne également et du trône et de vous!

MARGUERITE.

Hélas! de son malheur ne lui fais point un crime.
Je sais qu'il s'endormit sur le bord de l'abyme.
Le sceptre qu'il portait a fatigué son bras.

Il me laisse à venger des maux qu'il ne sent pas.
Se livrant à son sort en esclave timide,
Incessamment plongé dans un calme stupide,
Il paraît ne sentir, dans sa triste langueur,
Ni le poids de ses fers, ni l'orgueil du vainqueur.
Eh bien! c'est donc à moi de laver son injure,
De soutenir ce rang que sa faiblesse abjure.
Eh que dis-je? mon fils, l'idole de mon cœur,
M'offre de mes travaux un prix assez flatteur.
Si ma main le replace au trône de son père,
Un jour il connaîtra ce qu'il doit à sa mère.
De combien de périls j'ai su le garantir!
Ce jour, ce jour, hélas! me fait encor frémir,
Où, d'un cruel vainqueur évitant la poursuite,
Seule et dans les forêts précipitant ma fuite,
Égarée, éperdue, et mon fils dans mes bras,
De moments en moments j'attendais le trépas.
Un brigand se présente, et son avide joie
Brille dans ses regards à l'aspect de sa proie.
Il est prêt à frapper : je restai sans frayeur.
Un espoir imprévu vint ranimer mon cœur :
Sans guide, sans secours, en ce lieu solitaire,
Je crus, j'osai dans lui voir un dieu tutélaire.
« Tiens, approche, lui dis-je (en lui montrant mon fils,
Qu'à peine soutenaient mes bras appesantis),
Ose sauver ton prince, ose sauver sa mère. »
J'étonnai, j'attendris ce mortel sanguinaire.
Mon intrépidité le rendit généreux :
Le ciel veillait alors sur mon fils malheureux ;
Ou bien, le front des rois que le destin accable
Sous les traits du malheur semble plus respectable.
« Suivez-moi, » me dit-il, et, le fer à la main,

Portant mon fils de l'autre, il me fraie un chemin.
Et ce mortel abject, tout fier de son ouvrage,
Semblait en me sauvant égaler mon courage.

NEVIL.

Ces périls retracés dans votre souvenir
Présagent à ce fils un brillant avenir.
D'orages, de revers une enfance assiégée,
Par le ciel poursuivie et par lui protégée,
A des traits si frappants fait connaître un mortel,
Objet des soins marqués d'un pouvoir éternel,
Et qui, sûr de sa route et bravant les obstacles,
Doit du ciel qui le guide attendre des miracles.
C'en était un sans doute, alors qu'au fond des bois
Un brigand conserva l'héritier de nos rois.
Il va vous en coûter peut-être davantage
Pour ravir son enfance aux fers de l'esclavage.
Édouard craint un nom chéri dans ces climats :
Les cœurs ambitieux ne s'attendrissent pas.

MARGUERITE.

Le traité qu'aujourd'hui l'on fait avec la France
Doit de ma liberté me donner l'espérance.
Je vais voir Édouard : je sais qu'il a promis
De fixer ma rançon et celle de mon fils.
Son cœur ne connaît point la fraude et l'artifice;
Il est mon ennemi, mais je lui rends justice.
Yorck a des vertus, je dois en convenir;
Il m'a ravi le trône et je dois l'en punir.
Édouard à mes yeux est toujours un rebelle.
Je ne discute point cette longue querelle,
Ces droits tant contestés et jamais éclaircis;
Je défendrai les miens, mon époux et mon fils :
Ce sont là mes devoirs, mes vœux, mon espérance.

J'irai chercher Warwick aux rives de la France;
Il servira ma haine, et peut-être Louis
Va s'armer avec nous contre nos ennemis.
Peut-être son courroux.... Mais Édouard s'avance.
Laisse-nous.

SCÈNE II.

ÉDOUARD, MARGUERITE, SUFFOLCK, GARDES.

ÉDOUARD.

Vous avez souhaité ma présence.
Quelque ressentiment qui nous puisse animer,
Mon cœur est équitable et sait vous estimer.
Si mon rang à vos vœux me permet de me rendre,
L'illustre Marguerite a droit de tout prétendre.

MARGUERITE.

En l'état où je suis, paraissant devant toi,
J'envisage les maux accumulés sur moi.
Je t'ai vu mon sujet : j'ai marché souveraine
Dans ce même palais où ton pouvoir m'enchaîne.
Le destin l'a voulu : jouis de sa faveur.
Mais si ton ame encore est sensible à l'honneur,
J'en réclame les lois, sans demander de grace :
Je sais, sans m'avilir, céder à ma disgrace.
J'ose attendre de toi mon fils, ma liberté.
Que l'un et l'autre ici soient garants du traité
Qu'à la cour de Louis Warwick a dû conclure;
Tu dois les avouer ou t'avouer parjure.
Détermine le prix que je t'en dois donner.
Mon aspect dès-long-temps a dû t'importuner :
Il trouble les douceurs d'un règne illégitime.

Il est dur de rougir devant ceux qu'on opprime.

ÉDOUARD.

Non, je ne rougis point d'avoir repris un rang
Que trop long-temps Lancastre usurpa sur mon sang.
Je ne veux point ici vous expliquer mes titres :
La haine et l'intérêt sont d'injustes arbitres.
Et de quel droit enfin, vous, d'un sang étranger,
Quand Londres me couronne, osez-vous me juger?
De Naples et d'Anjou l'incertaine héritière
Devrait s'occuper moins du trône d'Angleterre:
Par le peuple et les grands Lancastre est condamné.
Vous n'êtes plus ici que fille de René,
Qu'une étrangère illustre, et non pas une reine;
D'un titre qui n'est plus cessez d'être si vaine.
Entre Louis et moi je ménage un traité
Qui fixera l'instant de votre liberté.
Je le souhaite au moins; mais je ne puis répondre
Des obstacles nouveaux qui peuvent nous confondre.
Les intérêts des rois coûtent à démêler,
Et mon devoir n'est point de vous les révéler.
Attendez jusques-là ma volonté suprême.

MARGUERITE.

J'attends tout désormais du ciel et de moi-même.
Je ne m'abaisse point jusqu'à prouver mes droits,
Et je sais que le fer est la raison des rois.
Tu crains que dans l'Europe on n'entende mes plaintes ;
Mais je te puis ici porter d'autres atteintes.
Songe que dans ces murs un peuple factieux,
Toujours prêt à pousser un cri séditieux,
Cruel dans ses retours, extrême en ses offenses,
Peut encore à mon cœur préparer des vengeances,
Et m'offrir un plus sûr et plus facile appui

Que ces rois toujours lents à s'armer pour autrui.
Il faut ou m'immoler, ou me craindre sans cesse.
Peut-être rougis-tu d'accabler la faiblesse
D'un sexe qui souvent est dédaigné du tien;
Va, crois que Marguerite est au-dessus du sien.

ÉDOUARD.

Je vois à quel excès la fureur vous égare;
Mais ce n'est point à vous de me croire barbare.
Contre vous autrefois me guidant aux combats
Mon père malheureux a trouvé le trépas.
Par des tributs sanglants j'ai pu le satisfaire;
Je n'imputai sa mort qu'aux hasards de la guerre.
Je sais vous pardonner ces impuissants éclats,
Qui consolent le faible et ne le vengent pas.
J'honore vos vertus, je l'avouerai sans feindre;
Je puis vous admirer, mais je ne puis vous craindre.
Calmez votre douleur auprès de votre fils:
Allez, son entretien va vous être permis.
Peut-être en le voyant votre reconnaissance
Avouera que mon cœur a connu la clémence.

MARGUERITE.

Son état et le mien, ses pleurs et mes regrets,
M'apprendront quel retour je dois à tes bienfaits.
Adieu.

SCÈNE III.

ÉDOUARD, SUFFOLCK, GARDES.

ÉDOUARD.

Je plains les maux de cette ame irritée.
Ah! prends pitié d'une ame encor plus tourmentée!
Cher ami, tout mon cœur est ouvert à tes yeux:

Tu l'as connu long-temps et noble et vertueux.
Peut-être il l'est encore, et fait pour toujours l'être....
De moi-même à ce point l'amour est-il le maître?
Cet amour jusque ici vainement combattu,
Dont rougit ma raison, dont frémit ma vertu,
Qui va marquer un terme à ma gloire flétrie,
Et qui pourtant, hélas! m'est plus cher que ma vie.
Tu dois t'en souvenir, tu sais que, dès le jour
Où ces attraits nouveaux brillèrent dans ma cour,
J'éprouvai, je sentis ce charme inexprimable,
Ces mouvements soudains d'un penchant indomptable,
Ces premiers feux d'un cœur qui n'avait point aimé.
Surpris de mon état, de moi-même alarmé,
Je vis tous les dangers de ma folle tendresse.
Hélas! sans la dompter on connaît sa faiblesse.
Tu vois ce que j'ai fait; j'ai craint que dans ces lieux
Le retour de Warwick ne traversât mes vœux.
J'ai frémi de me voir confus à ses approches,
Exposé sans défense à ses justes reproches.
Je hâte cet hymen; j'ai voulu prévenir
Ce moment pour mon cœur si rude à soutenir,
Et ce cœur, qui long-temps trembla près de l'abyme,
Pour finir ses combats précipite son crime.

SUFFOLCK.

Sans doute qu'aujourd'hui, prêt à former ces nœuds,
Vous en avez prévu les effets hasardeux.
L'amour excuse tout, alors qu'il est extrême.
Votre ame en s'y livrant se condamne elle-même;
Mais l'objet qui pour lui vous fait tout oublier,
En partageant vos feux doit les justifier.

ÉDOUARD.

L'aimable Élisabeth, au printemps de son âge,

Peut-être de l'amour ignorant le langage,
M'a fait voir jusque ici, dans sa timidité,
Ce trouble intéressant qui sied à la beauté:
Moi-même, je l'avoue, interdit devant elle,
Rougissant malgré moi de mon erreur nouvelle,
Commençant des discours que je n'achevais pas,
Je n'ai presque parlé que par mon embarras.
Mais j'ai peine à penser qu'une plus chère flamme
Ait surpris sa jeunesse et me ferme son ame.
Elle a peu vu l'époux qui lui fut destiné.
On écoute sans peine un amant couronné,
Offrant avec sa main le sceptre d'Angleterre;
Enfin, je l'aime assez pour apprendre à lui plaire.
C'est Warwick qui produit mes troubles inquiets.
Je songe à son courroux et plus à ses bienfaits.
Je détruis dans ses mains les fruits de sa prudence.
Je l'expose lui-même au mépris de la France;
Et qui sait, dans l'ardeur de ses ressentiments,
Jusqu'où peuvent aller ses fiers emportements?

SUFFOLCK.

Peut-être vos débats vont rallumer la guerre.

ÉDOUARD.

C'est un astre sanglant qui luit sur l'Angleterre.
De Lancastre et d'Yorck les partis opposés
Ont fait couler le sang des peuples écrasés.
L'Anglais, environné du meurtre et des ravages,
A compté jusque ici ses jours par des orages.
A peine il semble enfin goûter quelque repos;
Faut-il que je l'expose à des malheurs nouveaux!
C'est en toi, cher Suffolck, que mon espoir réside.
Qu'aux remparts de Paris mon intérêt te guide:
Vole et préviens Warwick; ne lui déguise rien.

Va, mon cœur n'est pas fait pour abuser le sien.
Peins-lui tout mon amour et toute mon ivresse;
Et si son amitié pardonne ma faiblesse,
Qu'il élève ses vœux à l'hymen de ma sœur;
Que ce nœud de plus près l'attache à ma grandeur.
Toujours l'ambition fut sa première idole;
L'amour n'est à ses yeux qu'un prestige frivole.
Élisabeth sur lui n'a point cet ascendant
Qui semble humilier un cœur indépendant,
Qui subjugue le mien trop flexible et trop tendre.
A des nœuds plus brillants son orgueil va prétendre.
Oui, j'ose l'espérer.

SUFFOLCK.

Mais Louis irrité
De voir rompre l'hymen entre vous arrêté,
Peut demander bientôt raison de cette injure.

ÉDOUARD.

Sans cet hymen forcé la paix peut se conclure.
Trop occupé lui-même en ses propres états,
Il n'ira point donner le signal des combats.
Fameux par l'artifice et non par la victoire,
Jaloux de la puissance et non pas de la gloire,
Ce prince malheureux, dans le sein de la paix,
Est accablé du soin d'opprimer ses sujets;
Et pour assurer mieux la paix où je l'invite,
Je prétends sans rançon lui rendre Marguerite.
De Lancastre en mes mains je retiendrai le fils,
Rejeton dangereux, cher à mes ennemis.
Toi, ne perds point de temps.

SCÈNE IV.

ÉDOUARD, SUFFOLCK, UN OFFICIER, GARDES.

L'OFFICIER.

Seigneur, Warwick arrive.
Le peuple impatient s'empresse sur la rive.
On veut voir ce héros trop long-temps attendu,
Que l'Europe contemple, et qui nous est rendu.

ÉDOUARD.

(*L'officier sort.*)
Il suffit. Laisse-nous. O ciel! quel coup de foudre!
Que pourrai-je lui dire, et que dois-je résoudre?
Warwick est dans ces lieux! ô soins trop superflus!
D'une vaine prudence ô projets confondus!
Allons; à ses regards avant que de paraître,
Ami, viens éclairer, viens affermir ton maître.
Il est sensible, il aime, il se juge.... ah! ce cœur,
Qui de ses passions voudrait être vainqueur,
Qui respecte Warwick, qui le craint et qui l'aime,
N'oubliera pas, crois-moi, ce qu'il doit à soi-même;
Et que, parmi les maux qui causent mon effroi,
Le malheur d'être injuste est le plus grand pour moi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

WARWICK, SUMMER.

WARWICK.

Je ne m'en défends pas : ces transports, cet hommage,
Tout ce peuple à l'envi volant sur le rivage,
Prêtent un nouveau charme à mes félicités.
Ces tributs sont bien doux, quand ils sont mérités.
J'ai placé sur le trône un roi digne de l'être.
Londres ne verra plus son méprisable maître,
Henri, dans la langueur tombé presque en naissant,
Et d'une épouse altière esclave obéissant.
Entre deux nations rivales et hautaines,
Ma prudence du moins a suspendu les haines.
Louis à notre roi vient d'accorder sa sœur.
Du trône d'Angleterre à peine possesseur,
Édouard, par mes soins, ne craint plus que la France
S'efforce de troubler sa nouvelle puissance.
Voilà ce que j'ai fait, Summer, et je me vois
L'arbitre, la terreur et le soutien des rois.

SUMMER.

Tous ces titres brillants vont s'embellir encore
Des faveurs dont l'amour vous comble et vous honore,
L'hymen d'Élisabeth promis à votre ardeur....

WARWICK.

L'amour qu'elle m'inspire est digne d'un grand cœur.
Sur le point de former cette union si belle,
L'intérêt de mon roi soudain m'éloigne d'elle.
Je reviens à ses pieds plus grand, plus glorieux.
Quelqu'un vient. C'est le roi qui marche vers ces lieux.
Cours chez Élisabeth. Mon ame impatiente
Veut hâter le moment de revoir mon amante.

SCÈNE II.

ÉDOUARD, WARWICK, GARDES.

WARWICK.

Vos desseins sont remplis, vos vœux sont satisfaits,
Sire, j'apporte ici l'alliance et la paix.
L'hymen y joint ses nœuds; une illustre princesse,
Digne, par les vertus dont brille sa jeunesse,
De fonder l'union de deux rois tels que vous,
Va traverser les mers pour chercher son époux.
Louis me l'a promis, et votre ami fidèle,
Warwick, est trop heureux de vous prouver son zèle
Par des soins vigilants autant que par son bras,
Et dans la cour des rois comme dans les combats.

ÉDOUARD.

Je sais ce que mon cœur doit de reconnaissance
A ce zèle constant qui fonde ma puissance.
Mais pour ne rien cacher de l'état où je suis,
Le sort ne permet pas que j'en goûte les fruits.
Je serai, sans former cette chaîne étrangère,
Allié de Louis, mais non pas son beau-frère.

WARWICK.

Comment!.. daignez du moins m'expliquer ce discours.
De vos premiers desseins qui peut troubler le cours?
Quoi! les oubliez-vous? et la France offensée
Verra-t-elle....

ÉDOUARD.

En un mot, j'ai changé de pensée.
Je ne puis à ce point forcer mes sentiments.

WARWICK.

Mais songez que Louis a reçu vos serments,
Que j'ai reçu les siens, et que Warwick peut-être
N'est pas un vain garant de la foi de son maître.

ÉDOUARD.

Si je romps cet hymen entre nous préparé,
J'en dois compte à Louis, et je le lui rendrai.
Mais de ces tristes nœuds mon ame détournée
Établit ses projets sur un autre hyménée.
Il n'y faut plus penser.

WARWICK.

Et quels nœuds aujourd'hui
Vous peuvent assurer un plus solide appui?
Quel traité plus utile....

ÉDOUARD.

Eh quoi! la politique
M'imposera toujours un fardeau tyrannique;
Et, des lois qu'elle dicte esclave ambitieux,
Je serai toujours grand, sans jamais être heureux!
Je déteste ces lois, et mon cœur les abjure.

WARWICK.

Qu'entends-je? est-ce l'amour qui vous rendrait parjure?
Quoi! de vos ennemis à peine encor vainqueur,
Le trône a-t-il déja corrompu votre cœur?

Édouard, écoutant de frivoles tendresses,
S'est-il déja permis de sentir des faiblesses?
Et parmi les périls renaissants chaque jour,
Avez-vous donc appris à céder à l'amour?
Ce n'est point à ces traits qu'on doit vous reconnaître.
Un moment à ce point n'a pu changer mon maître.
Non, je ne le crois pas, et sans doute son cœur,
A la voix d'un ami, va sentir son erreur.

ÉDOUARD.

(*à part.*) (*haut.*)
Ah! je suis déchiré. Non, Warwick, cette flamme,
J'ose au moins m'en flatter, n'a point flétri mon ame;
Et vous devez penser que ce cœur malheureux,
Ce cœur, faible une fois, est encor généreux.
Non, monté sur un trône entouré de ruines
Et des feux mal éteints des guerres intestines,
Je ne me livre point à ces égarements,
Des princes amollis lâches amusements.
D'un sentiment profond j'éprouve la puissance.
Votre seule amitié me rend quelque espérance.
Warwick! ah! si pour moi... Vous saurez mes desseins,
Et vous-même aujourd'hui réglerez mes destins.

SCÈNE III.

WARWICK, *seul.*

O ciel! à ce retour aurais-je dû m'attendre?
Quel est ce changement que je ne puis comprendre?
Quel objet tout-à-coup a donc surpris sa foi?
Me trompé-je? La reine avance ici vers moi:
Quoi! de son ennemi cherche-t-elle la vue?

SCÈNE IV.

MARGUERITE, WARWICK.

MARGUERITE.

Mon approche en ces lieux est sans doute imprévue.
Vous êtes étonné qu'au sein de mon malheur
Je puisse sans frémir en aborder l'auteur.
Mais un motif pressant auprès de vous m'amène.
Je vous vois revenu des rives de la Seine,
Et sans doute vos soins achèvent le traité.
M'apprendrez-vous au moins quel espoir m'est resté?
Si l'on finit mes maux, si Louis s'intéresse
A la captivité d'une triste princesse?
Aux intérêts nouveaux à vous seul confiés,
Mon fils et mon époux sont-ils sacrifiés?

WARWICK.

Vous saurez votre sort, il dépend de mon maître.
Mais ce traité, madame, est incertain peut-être.
Un jour, vous le savez, apporte quelquefois
D'étranges changements dans les projets des rois.

MARGUERITE.

Édouard pourrait-il rejeter l'alliance
Que lui-même par vous proposait à la France?
On dit que dans son cœur l'amour le plus ardent
Prend depuis quelques jours un suprême ascendant.
Pourriez-vous l'ignorer?

WARWICK, *à part.*

Que faut-il que je pense?
A-t-il fait de ses feux éclater l'imprudence?

MARGUERITE.

On dit plus, et peut-être allez-vous en douter;
On dit que cet objet, qu'il eût dû respecter,
Devait s'unir bientôt, par un nœud plus prospère,
Au plus grand des guerriers qu'ait produit l'Angleterre,
A qui même Édouard doit toute sa grandeur;
Qu'Édouard lâchement trahit son bienfaiteur;
Que, pour prix de son zèle et d'une foi constante,
Il lui ravit enfin sa femme et son amante:
Ce sont là ses projets, ses vœux et son espoir,
Et c'est Élisabeth qu'il épouse ce soir.

WARWICK.

Élisabeth.... ô ciel!... Non, je ne le puis croire.
Le roi conserve encore quelque soin de sa gloire;
On n'est pas à ce point lâche, perfide, ingrat.
Il ne veut point se perdre et lui-même et l'état:
Il sait ce que je puis, il connaît mon courage.
Édouard jusques-là n'a pas poussé l'outrage;
Il ne l'a pas osé.

MARGUERITE.

Bientôt vous connaîtrez
Si j'en crois sur ce point des bruits mal assurés.
Bientôt....

WARWICK.

Je puis du moins soupçonner votre haine.
Vous voulez que vers vous la fureur me ramène;
Vous venez dans mon cœur enfoncer le poignard....
Mais la confusion, le trouble d'Édouard....
De tant d'ingratitude, ô ciel! est-on capable?

MARGUERITE.

Pourquoi trouveriez-vous ce récit incroyable?
Lorsque l'on a trahi son prince et son devoir,

Voilà, voilà le prix qu'on en doit recevoir.
Si Warwick eût suivi de plus justes maximes,
S'il eût cherché pour moi des exploits légitimes,
Il me connaît assez pour croire que mon cœur,
D'un plus digne retour eût payé sa valeur.
Adieu; dans peu d'instants vous pourrez reconnaître
Ce qu'a produit pour vous le choix d'un nouveau maître.
Vous apprendrez bientôt qui vous deviez servir;
Vous apprendrez du moins qui vous devez haïr.
Je rends grace aux destins : oui, leur faveur commence
A me faire aujourd'hui goûter quelque vengeance;
Et j'ai vu l'ennemi qui combattit son roi,
Puni par un ingrat qu'il servit contre moi.

SCÈNE V.

WARWICK, *seul.*

Je rejette un soupçon peut-être légitime.
Ah! mon cœur n'est pas fait pour concevoir un crime.
Je n'ai pas dû penser, quand j'allais le servir,
Que mon roi, mon ami, fût prêt à me trahir.

SCÈNE VI.

WARWICK, SUMMER,

SUMMER.

Oserai-je annoncer ce que je viens d'apprendre?
Élisabeth....

WARWICK.

Arrête.... ah! je crains de t'entendre.

Tu viens pour confirmer ces horribles récits....
Eh bien! Élisabeth? achève.... je frémis.

SUMMER.

Élisabeth, seigneur, va vous être ravie.
C'est d'elle que j'ai su toute la perfidie,
Les indignes complots préparés contre vous:
Édouard veut ce soir devenir son époux,
Et son père, ébloui de ce rang si funeste,
Abandonne sa fille aux nœuds qu'elle déteste.
Elle cherche l'instant de vous entretenir.

WARWICK.

De cet excès d'horreur je ne puis revenir.
Allons, je ne prends plus que ma rage pour guide,
Et je veux qu'Édouard.... Je l'aimais, le perfide;
Je sens, pour le haïr, qu'il en coûte à mon cœur.
Peut-on pousser plus loin la fourbe et la noirceur?

SUMMER.

Il ne peut sans vous perdre obtenir ce qu'il aime.
Il doit vous redouter; redoutez-le lui-même.
Si de vos intérêts vous écoutez la loi....

WARWICK.

Que d'affronts réunis! étaient-ils faits pour moi?
Ah! qu'un vil courtisan, qu'un père impitoyable,
Envers sa fille et moi se soit rendu coupable;
Qu'il ait conçu l'espoir, en me manquant de foi,
De briller près du trône à côté de son roi,
J'excuse avec mépris sa basse complaisance;
Je le dédaigne trop pour en tirer vengeance;
Mais que, plus criminel et plus lâche en effet,
Édouard, sans rougir.... Il le veut, c'en est fait.
O toi, par tant d'amour à mon sort enchaînée,
O chère Élisabeth! à mes vœux destinée;

Cieux, témoins des transports de Warwick outragé,
Je jure ici par vous que je serai vengé!
Entendez le serment que ma bouche prononce,
Signal affreux des maux que ma fureur annonce.

SCÈNE VII.

WARWICK, ÉLISABETH.

WARWICK.

Ah! madame, venez enflammer mon courroux;
Mon amour, ma vengeance avaient besoin de vous.
Tous deux, en vous voyant, s'irritent dans mon ame.
J'ai su de mon rival l'audacieuse flamme;
J'ai su tous ses projets, et je connais trop bien
Les vertus de ce cœur qui triompha du mien,
Pour croire qu'il ait pu, s'avilissant lui-même,
Sacrifier Warwick à la grandeur suprême.
Un lâche à son amour allait vous immoler;
Warwick est près de vous, c'est à lui de trembler.
Le ciel m'a ramené pour prévenir le crime;
Ne craignez plus qu'ici son pouvoir vous opprime;
C'est moi qui vous défends, moi qui veille sur vous,
Moi qui suis votre appui, votre amant, votre époux,
Votre vengeur encore; et vous allez connaître
Si Warwick aisément est le jouet d'un traître,
S'il est ou dangereux, ou sensible à demi,
S'il confond un ingrat comme il sert un ami.

ÉLISABETH.

De mon père, il est vrai, l'injuste tyrannie
A ces tristes liens a condamné ma vie;
Et mon cœur, loin de vous, vous adressait, hélas!

Des regrets impuissants que vous n'entendiez pas.
Je demandais Warwick. Dans mon impatience,
Ma voix vous appelait des rives de la France;
Et votre Élisabeth, dans l'horreur de son sort,
Au défaut de Warwick, eût imploré la mort.
Enfin je vous revois, vous essuyez mes larmes.
Je ne puis cependant vous cacher mes alarmes.
Je crains que le transport de ce cœur indompté
Avec trop d'imprudence ici n'ait éclaté.
On ne peut d'Édouard ignorer les tendresses;
Les maîtres des humains cachent-ils leurs faiblesses?
Toujours des yeux perçants sont ouverts à la cour:
Croyez, qu'instruits déja de ce fatal amour,
Vos détracteurs secrets (vous en avez sans doute)
Veulent sur vos débris se frayer une route;
Et pour perdre un héros toujours craint ou haï,
Il suffit d'un roi faible et d'un lâche ennemi.

WARWICK.

Moi! garder le silence! et pourquoi me contraindre?
Quand je suis offensé, c'est moi que l'on doit craindre.
Et quel péril encor pouvez-vous redouter?
Un pouvoir que j'ai fait peut-il m'épouvanter?
Me verrai-je braver aux yeux de l'Angleterre?
On dira que Warwick, si vanté dans la guerre,
Ce mortel renommé, fameux par tant d'exploits,
Qui créa, qui servit, qui détruisit des rois,
Infidèle à sa gloire autant qu'à sa tendresse,
N'a su ni conserver, ni venger sa maîtresse!
Je rougis d'y penser: non, non, je puis encor
Disposer de l'état et commander au sort,
A Lancastre abattu rendre son héritage,
Renverser Édouard et briser mon ouvrage.

ÉLISABETH.

Warwick! ah! cher amant! hélas! il m'est bien doux
De sentir à quel point je puis régner sur vous.
C'est mon seul intérêt que votre amour embrasse;
C'est pour moi qu'il frémit, c'est pour moi qu'il menace.
A mon cœur éperdu vous rendez le repos;
Eh! connaît-on la crainte à côté d'un héros?
Mais pourquoi présenter à mon ame attendrie
Le spectacle effrayant des maux de ma patrie?
Quoi! ne pouvez-vous rien sur le cœur d'Édouard,
Sans aller de la guerre arborer l'étendard?
Un ami tel que vous n'a-t-il pas droit d'attendre
Que sa présence seule....

WARWICK.

Eh! qu'en puis-je prétendre?
N'a-t-il pas devant moi hautement abjuré
Cet hymen glorieux par moi seul préparé?
Il suit aveuglément ses amoureux caprices.
Envers moi, s'il se peut, comptez ses injustices,
Et les crimes d'un cœur à son amour soumis,
Pour qui tous les devoirs semblent anéantis.
Tandis que loin de vous, pour lui, pour sa puissance,
Je m'expose aux tourments d'une cruelle absence,
Que fait-il cependant? comment m'a-t-il traité?
Il me rend le jouet de sa légèreté;
Il me fait vainement engager ma parole,
Et signer un traité frauduleux et frivole.
C'est peu. Qui choisit-il enfin pour m'outrager?
Non, sans frémir encor je ne puis y songer.
C'est l'objet, le seul bien dont mon ame est jalouse,
Le prix de mes travaux, c'est vous, c'est mon épouse.
Ah! cet enchaînement, ce tissu de noirceurs,

Ajoute à chaque instant à mes justes fureurs.
Il en verra l'effet : il faut qu'il soit terrible;
Je suis, je suis encor ce Warwick invincible.
J'ai pour moi l'équité, mon nom et mes exploits;
Je paraîtrai dans Londre, on entendra ma voix :
On verra d'un côté l'appui de l'Angleterre,
Warwick de ses travaux demandant le salaire,
Indigné des affronts qu'il n'a pas mérités,
Et de l'ingrat Yorck contant les lâchetés;
Et de l'autre on verra, confus en ma présence,
Édouard aux grandeurs porté par ma vaillance,
Qui, sans moi, dans l'exil ou la captivité,
Cacherait sa misère et son obscurité.
Ce peuple est généreux, il m'aime et l'on m'offense;
Entre Édouard et moi pensez-vous qu'il balance?

ÉLISABETH.

Écoutez-moi, Warwick. Votre cœur ulcéré,
Dans ses emportements, est peut-être égaré;
Je ne puis croire encore Édouard inflexible.
A la gloire, aux vertus, vous l'aviez vu sensible.
Sans doute il ne sait pas, en demandant ma foi,
Combien ce joug brillant serait affreux pour moi.
Mes larmes n'ont coulé que sous les yeux d'un père.
J'ai craint de trop braver les traits de sa colère,
Si, devant Édouard, j'eusse attesté nos nœuds;
Si j'avais avoué que ce cœur généreux
Se plaît à préférer, acceptant votre hommage,
Le héros bienfaiteur, au prince, son ouvrage;
Et que, fier de s'unir à vos nobles destins,
Il voit dans son amant le premier des humains.
Mais j'oserai parler : on saura mes promesses;
J'avouerai sans rougir l'excès de mes tendresses;

J'avouerai que l'instant où j'irais à l'autel,
Serait pour moi l'arrêt d'un malheur éternel.
Et quel homme incapable en sa rage inhumaine,
Au défaut de l'amour, veut mériter la haine,
Et s'assurer du moins cet horrible plaisir
De déchirer un cœur qu'il n'a pu conquérir?
Édouard, croyez-moi, n'a point ce caractère.
Laissez de vos destins ma voix dépositaire;
Laissez-moi balancer les vœux de deux grands cœurs;
Que Warwick, modérant ses bouillantes fureurs,
Dépose entre mes mains, s'il daigne ici m'en croire,
L'intérêt de ses feux et celui de sa gloire.

WARWICK.

Édouard, je le vois, ne vous est pas connu;
Dans le fond de son cœur j'ai déja tout perdu.
Peut-être, dès long-temps, je lui portais ombrage.
En rompant un traité dont j'ai fait mon ouvrage,
Il prétend annoncer ma chûte au peuple anglais.
Mon absence aux complots ouvrait un libre accès;
De ceux qu'on a formés je reconnais la trace:
C'est ainsi qu'à la cour commence la disgrace.
Je prévois tous les coups que je vais essuyer.
Déchoir du premier rang, c'est tomber au dernier.
A de pareils revers la faveur est soumise,
Et peut-être déja ma dépouille est promise.
Mais cet espoir encor peut être confondu;
Je ne tomberai pas sans avoir combattu.
L'Anglais, indépendant et libre autant que brave,
Des caprices de cour ne fut jamais esclave.
Nous ne l'avons point vu régler jusqu'à ce jour,
Sur la faveur des rois, sa haine ou son amour.
Contre un tel préjugé son ame est aguerrie;

Souvent contre le trône il défend la patrie.
Ses rois le savent trop. Ce peuple citoyen
Ose attaquer leur choix et soutenir le sien.
Nul à ses souverains ne rend autant d'hommage;
Mais, sous ces vains respects consacrés par l'usage,
Il garde une fierté qu'ils craignent d'éprouver;
Il les sert à genoux; mais il sait les braver.

ÉLISABETH.

Oui, je sais ce qu'il peut. Que de maux, que de crimes
Produiront des fureurs qu'il croira légitimes!
Prévenons ce désastre, et ne présentez plus
Un avenir horrible à mes sens éperdus :
Laissez-vous désarmer à ma voix suppliante,
Et cédez, sans rougir, aux pleurs de votre amante.

WARWICK.

Eh bien! vous le voulez, et pour quelques moments
Je suspendrai l'ardeur de mes ressentiments.
Vous seule sur mon ame avez pris cet empire;
Mais si, n'écoutant rien que l'ardeur qui l'inspire,
Édouard aujourd'hui persiste à m'outrager,
Je ne le connais plus, et je cours me venger.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, NEVIL.

MARGUERITE.

Tout semble confirmer l'espoir dont je me flatte.
Entre mes ennemis déja la haine éclate.
Warwick est furieux, et mon adresse encor
A su de son courroux échauffer le transport.
Je saurai faire plus : je saurai le conduire.
J'ai frémi d'un projet dont on vient de m'instruire.
Il veut voir Édouard : ce fatal entretien
Pourrait anéantir mon espoir et le sien.
Le comte est violent, et sa superbe audace
Brûle de prodiguer l'injure et la menace.
Mais, contre un ennemi c'est peu de s'emporter.
Je veux qu'il le détruise au lieu de l'insulter,
Et ne se livre pas, dans sa fière imprudence,
Au plaisir dangereux d'annoncer la vengeance.

NEVIL.

Peut-il, de vos amis à peine secondé,
Renverser un pouvoir que lui-même a fondé ?

MARGUERITE.

Va, pour renouveler nos sanglantes querelles,
Un souffle peut encor tirer des étincelles

Du feu qui vit sans cesse au sein de ces climats,
Et qu'ont nourri trente ans de haine et de combats.
Oui, de Lancastre ici le parti peut renaître.
Cet orgueilleux sénat qui veut parler en maître,
Mais qui, du plus heureux suivant toujours la loi,
Tremblait devant Warwick en proscrivant son roi,
Qui n'a su qu'outrager une reine impuissante,
Fléchira devant moi, s'il me voit triomphante.
Le farouche Écossais, que l'on veut opprimer,
Qui contre ses tyrans est tout prêt à s'armer,
Et du haut de ses monts, contre un joug qui l'offense,
Lutte et défend encor sa fière indépendance;
Ce peuple qu'en secret je soulève aujourd'hui,
A mes justes desseins prêtera son appui.

NEVIL.

Mais l'Anglais, fatigué de discorde et de guerre....

MARGUERITE.

L'Anglais ne peut goûter qu'une paix passagère.
Ne crois pas qu'Édouard triomphe impunément.
Mets-toi devant les yeux l'affreux enchaînement
De meurtres, de forfaits dont la guerre civile
A depuis si long-temps épouvanté cette île.
Songe au sang dont nos yeux ont vu couler les flots.
Sous le fer des soldats, sous le fer des bourreaux :
Vois d'un deuil éternel l'Angleterre couverte,
Où d'un père, où d'un fils chacun pleure la perte;
Tous nés pour la vengeance en nourrissant l'espoir,
Et pour eux en naissant c'est le premier devoir.
Que te dirai-je enfin ? le sang et le ravage
Ont endurci ce peuple, ont irrité sa rage,
Et par de longs combats au carnage exercé,
Il conserve la soif du sang qu'il a versé.

NEVIL.

Ainsi donc, de Warwick si long-temps ennemie,
L'intérêt vous rapproche et vous réconcilie!
Votre cœur, engagé dans ses nouveaux projets,
Aurait-il oublié les maux qu'il vous a faits?

MARGUERITE.

Non, j'ai par le malheur appris à me contraindre.
Je sais cacher ma haine et ne sais pas l'éteindre.
Si l'inconstant Warwick, aigri contre son roi,
Veut relever Lancastre et s'unir avec moi,
Je sais apprécier ce retour politique.
Je ne souffrirai point qu'un sujet despotique,
De l'état avili bravant toutes les lois,
Ait le droit insolent d'épouvanter ses rois,
Ni qu'en servant son maître il apprenne à lui nuire.
Édouard aujourd'hui suffit pour m'en instruire.
Je ne puis oublier cet exemple récent,
Et je sais comme on traite un sujet trop puissant.
Mais on vient, et Warwick sans doute ici s'avance.
C'est le roi. Viens, Nevil, évitons sa présence.

SCÈNE II.

ÉDOUARD, SUFFOLCK, GARDES.

ÉDOUARD.

Tu le vois, désormais tout espoir est perdu;
Par des emportements Warwick t'a répondu.
Tout sert à m'irriter, et mon chagrin redouble.
Ne pourrai-je à la fin sortir d'un si long trouble?
Il faut m'en délivrer. Que l'on nous laisse ici.
Qu'on éloigne sur-tout Warwick.... Ciel!

SCÈNE III.

ÉDOUARD, WARWICK, SUFFOLCK, GARDES.

WARWICK.

Le voici!
Je ne m'attendais pas, sire, que la fortune
Dût vous rendre si tôt ma présence importune;
Que jamais contre moi le courroux du destin,
Pour préparer ses traits, empruntât votre main.
Je n'ai pu le penser, je n'ai pu le comprendre.
Enfin, de votre part, il m'a fallu l'apprendre;
C'est ainsi que par vous je suis récompensé.
Voilà le sort brillant qui me fut annoncé,
Ce bonheur et ces jours de gloire et de délices,
Apanage éclatant promis à mes services.
Rappelez-vous ici ce jour, ce jour affreux,
Ce combat si funeste et ces champs malheureux
Où, du destin cruel éprouvant la colère,
Sur des monceaux de morts expira votre père.
Tout couvert de son sang, et combattant toujours,
Le fer des ennemis allait trancher vos jours.
Je volai, jusqu'à vous je me fis un passage,
Mon bras ensanglanté vous sauva du carnage;
Et bientôt sur mes pas, aidé de mes amis,
De vos guerriers vaincus j'assemblai les débris.
« Warwick, me disiez-vous, prends soin de ma jeunesse,
« C'est dans tes mains, Warwick, que le destin me laisse.
« Sois mon guide et mon père, et je serai ton fils.
« Conduis-moi vers ce trône où je dois être assis.
« Viens, combats, et sois sûr que ma reconnaissance

« Te fera plus que moi jouir de ma puissance. »
Tels étaient vos discours. Je les crus, et ma main
S'arma pour vous venger, et changea le destin.
Je vis fuir devant moi cette reine terrible;
J'acquis en vous servant le titre d'invincible.
Sans doute qu'à vos yeux de si rares bienfaits,
Ne pouvant s'acquitter, passent pour des forfaits.
Mais du moins envers vous je n'en commis point d'autres;
Je frémirais ici de retracer les vôtres.
Vous avez tout trahi, l'honneur et l'amitié,
Ingrat, et c'est ainsi que vous m'avez payé.

ÉDOUARD.

Modérez devant moi ce transport qui m'offense;
Vantez-moi vos exploits : j'en connais l'importance;
Mais sachez qu'Édouard, arbitre de son sort,
Aurait trouvé sans vous la victoire ou la mort.
Vous n'en pouvez douter : vous devez me connaître.
Et quels sont donc enfin les torts de votre maître?
Je vous promis beaucoup, vous ai-je donné moins?
Le rang où près de moi vous ont placé mes soins,
L'éclat de vos honneurs, vos biens, votre puissance,
Sont-ils de vains effets de ma reconnaissance?
Il est vrai, j'ai cherché l'hymen d'Élisabeth.
N'ai-je pu faire au moins ce qu'a fait mon sujet?
Et m'est-il défendu d'écouter ma tendresse,
De brûler pour l'objet où votre espoir s'adresse?
Que me reprochez-vous? suis-je injuste ou cruel?
L'ai-je, comme un tyran, fait traîner à l'autel?
Je me suis, comme vous, efforcé de lui plaire,
Je me suis appuyé de l'aveu de son père;
J'ai demandé le sien, et, s'il faut dire plus,
Elle n'a point encore expliqué ses refus.

Laissez-moi jusques-là me flatter que ma flamme,
Que mes soins empressés n'offensent point son ame,
Et qu'un cœur qui du vôtre a mérité les vœux
Peut être, malgré vous, sensible à d'autres feux.

WARWICK.

Quand vous n'auriez pas su, puisqu'il faut vous l'apprendre,
Que nos cœurs sont unis par l'amour le plus tendre,
J'avais cru, je veux bien l'avouer entre nous,
Avoir acquis des droits assez puissants sur vous,
Pour ne vous voir jamais essayer de séduire
L'objet qui m'a su plaire et le seul où j'aspire.
Je me suis bien trompé, je le vois; mais enfin
Il reste à mon amour un espoir plus certain.
Sur le choix de mon cœur vous pouvez entreprendre,
Je dois en convenir; mais je puis le défendre.
Vous n'avez pas pensé sans doute qu'aujourd'hui
L'amante de Warwick demeurât sans appui.
Jamais Élisabeth ne me sera ravie,
Ou vous ne l'obtiendrez qu'aux dépens de ma vie.
Jamais impunément je ne fus offensé.

ÉDOUARD.

Jamais impunément je ne fus menacé;
Et si d'une amitié qui me fut long-temps chère,
Le souvenir encor n'arrêtait ma colère,
Vous en auriez déja ressenti les effets;
Peut-être cet effort vaut seul tous vos bienfaits.
Ne poussez pas plus loin ma bonté qui se lasse,
Et ne me forcez point à punir votre audace.
Édouard peut d'un mot venger ses droits blessés,
Et fût-il votre ouvrage, il est roi, c'est assez.

WARWICK.

Oui, j'aurais dû m'attendre à cet excès d'injure.

Toujours le sang d'Yorck fut ingrat et parjure.
Mais du moins....

ÉDOUARD.

C'en est trop. Holà! gardes, à moi.

WARWICK.

Lâches, n'avancez pas, craignez Warwick; et toi,
Toi qui me réservais cet horrible salaire,
Immole le guerrier qui t'a servi de père.
Prends ce fer de ma main, frappe un cœur que tu hais;
Va, tu peux d'un seul coup payer tous mes bienfaits.
Frappe, dis-je.

(*Il jette son épée aux pieds du roi.*)

SCÈNE IV.

ÉDOUARD, WARWICK, ÉLISABETH, SUFFOLCK,
GARDES.

ÉLISABETH.

Que vois-je? ô ciel! ô jour funeste!
Hélas! par vos vertus, par ce ciel que j'atteste,
Écoutez-moi, seigneur; c'est moi qu'il faut punir
De ces tristes débats que j'ai dû prévenir.
Oui, j'aurais dû plus tôt, vous découvrant mon ame,
Étouffer dans la vôtre une imprudente flamme,
Et si l'amour, hélas! vous soumet à sa loi,
Ah! vous devez sentir ce qu'il a pu sur moi.
Oui, j'aime dans Warwick ce vertueux courage
Dont je l'ai vu pour vous faire un si noble usage.
Mon cœur, dans ce penchant par vous-même affermi,
Dans cet illustre amant chérissait votre ami.

WARWICK.

Vous croyez l'attendrir; vous vous trompez, madame.
Cet aveu, je le vois, irrite encor son ame,
Et, livré tout entier à sa funeste ardeur,
Il voudrait accabler son triste bienfaiteur.
Il voudrait à l'autel vous traîner sur ma cendre;
C'est mon sang qu'il lui faut, qu'il brûle de répandre.
Mais avant qu'à vos yeux il puisse s'y plonger,
Il doit craindre peut-être encor plus d'un danger.
Adieu.

(*Il sort.*)

ÉDOUARD.

Suivez ses pas, allez, et qu'on l'arrête.
Qu'on l'enferme à la tour.

ÉLISABETH.

Quel orage s'apprête!
Qu'allez-vous ordonner? qu'allez-vous faire? ô ciel!
L'amour était-il fait pour vous rendre cruel?

ÉDOUARD.

Non, je veux prévenir une révolte ouverte.
Je veux son châtiment, et ne veux point sa perte.
Votre cœur devant moi s'est pour lui déclaré;
Le mien est pour vous deux tour-à-tour déchiré.
Bravé par un sujet et haï de vous-même,
J'aurais pu tout permettre à ma fureur extrême,
Peut-être j'aurais dû dans son coupable sang
Laver l'indigne affront qu'il faisait à mon rang.
Mais mon cœur frémirait d'un transport si féroce;
L'amour ne m'apprend point cette vengeance atroce,
Et, dans les mouvements dont je suis combattu,
Je sais entendre encor la voix de la vertu.
Vous le voyez, madame, et du moins votre maître,

S'il n'est aimé de vous, était digne de l'être.

ÉLISABETH.

Eh bien! si la vertu commande à votre cœur,
De vous-même aujourd'hui sachez être vainqueur.
Oubliez d'un amant l'imprudence excusable.
Ah! Warwick à vos yeux peut-il être coupable?
Et pourriez-vous haïr un héros votre appui?
S'il vous ose outrager, soyez plus grand que lui;
Osez lui pardonner: pour punir une offense,
La générosité peut plus que la vengeance.
En excusant ses torts, en lui rendant son bien,
Faites-vous applaudir d'un cœur tel que le sien.
Songez que sur l'amour cette illustre victoire
Au-dessus de Warwick élève votre gloire,
Et me fait à jamais une bien chère loi
D'adorer mon amant et d'admirer mon roi.

ÉDOUARD.

Qui! moi! lorsqu'un sujet me brave et me menace,
J'irais récompenser sa criminelle audace!
Moi! je pourrais ici....

SCÈNE V.

ÉDOUARD, ÉLISABETH, SUFFOLCK, GARDES.

SUFFOLCK.

Le comte est arrêté.
Même en obéissant il gardait sa fierté.
Ses regards menaçants appelaient la vengeance.
Il a suivi mes pas dans un morne silence;
Mais ce peuple qui l'aime, et dont il fut l'appui,
Paraissait murmurer et s'émouvoir pour lui.

ÉDOUARD, *à Élisabeth.*

Eh bien! vous l'entendez, et le sort implacable
Ajoute à tout moment à l'horreur qui m'accable.
(*à Suffolck.*)
J'en saurai triompher. Va, ne crains rien pour moi.
Si Londres se soulève, il connaîtra son roi.
De mes gardes ici rassemble les cohortes,
Et que de ce palais ils occupent les portes.
(*à Élisabeth.*)
L'audacieux Warwick espère vainement
M'épouvanter des cris de ce peuple insolent.
Vous ne le verrez point l'emporter sur son maître.
C'est cet amour fatal que vous avez fait naître,
Qui, remplissant un cœur de vous seul occupé,
Empoisonne les traits dont le sort m'a frappé.

ÉLISABETH.

Il faut tout réparer: cet effort est possible.
Plus que vous ne pensez ce moment est terrible.
Laissons là cet amour fait pour vous aveugler;
Un plus grand intérêt me force à vous parler.
C'est celui de l'état: une reine ennemie,
De vos divisions déja trop avertie,
Va sur votre ruine élever ses destins;
Elle attise les feux allumés par vos mains,
Sa haine vous poursuit, sa fierté vous menace,
Et j'ai vu sur son front l'espérance et l'audace.
De vingt mille proscrits les malheureux enfants
Sont prêts à la servir dans ses ressentiments.
Ils entendirent tous, au jour de leur naissance,
Autour de leur berceau le cri de la vengeance.
Voulez-vous leur donner un chef, un défenseur?
Réunir Marguerite à son fier oppresseur?

N'armez point un guerrier que ce peuple idolâtre
Craignez de rappeler sur ce sanglant théâtre
Des spectacles affreux et des scènes d'horreur :
Craignez, pour satisfaire un instant de fureur,
De rouvrir aujourd'hui des blessures récentes,
Que déja vous fermiez de vos mains bienfaisantes.
Warwick a trop sans doute écouté son courroux ;
Mais il ne vous hait point, il est encore à vous ;
Et dans l'emportement d'une ame fière et tendre,
Le cri de l'amitié semblait se faire entendre.
Je cours auprès de lui, je lui ferai sentir
Qu'il s'est trop oublié, qu'il doit se repentir.
Je lui rappellerai qu'Édouard est son maître :
Vous, de vos passions songez du moins à l'être.
Songez quels ennemis vous allez déchaîner.
Si mes soins sur vous deux ne pouvaient rien gagner,
Par vous deux de l'état la perte se consomme ;
Mais j'attends d'un grand roi la grace d'un grand homme.

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, *seul.*

Et c'est donc là le cœur qu'un sujet m'a ravi !
Possesseur d'un trésor qu'en vain j'ai poursuivi,
A son triomphe encore il joint tant d'insolence !
C'en est trop d'outrager mes feux et ma puissance.
Il verra qu'Édouard, instruit de tous ses droits,
S'il n'a ceux des amants, défendra ceux des rois.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

La scène est dans la prison.

SCÈNE PREMIÈRE.

WARWICK, *seul.*

Jour affreux! jour d'opprobre! après vingt ans de gloire!
Quoi! je suis dans les fers! ah! l'aurais-je pu croire,
Qu'Édouard, se portant à ce terrible éclat,
Exposerait ainsi son trône et son état?
Que dis-je? il connaît mieux ce peuple et sa faiblesse.
Est-ce ainsi que pour moi son zèle s'intéresse?
Vient-il briser mes fers? m'a-t-il vengé du roi?
Londre autant qu'Édouard est ingrat envers moi.
Un jour, un jour peut-être avec plus de puissance....
Malheureux! dans les fers peut-on crier vengeance?
Il me semble à ce mot que ces murs odieux
M'accablent de ma honte et repoussent mes vœux;
Et mes cris, en frappant ces voûtes effrayantes,
Les fatiguent en vain de plaintes impuissantes.
Mais quel ressouvenir vient m'étonner soudain!
Quel changement! ô ciel! et quels jeux du destin!
Pour l'orgueil des humains leçon rare et terrible!
C'est dans ces mêmes lieux, dans cette tour horrible,
Qu'à vivre dans les fers par moi seul condamné,

Le malheureux Henri languit abandonné.
L'oppresseur, l'opprimé n'ont plus qu'un même asyle.
Hélas! dans son malheur il est calme et tranquille:
Il est loin de penser qu'un revers plein d'horreur,
Enchaîne près de lui son superbe vainqueur.

SCÈNE II.

WARWICK, SUMMER.

WARWICK.

Que vois-je? se peut-il? et quel bonheur extrême!
Qui t'amène en ces lieux?

SUMMER.

L'ordre du roi lui-même.
Je l'aborde en tremblant. Élisabeth en pleurs
Faisait parler pour vous la voix de ses douleurs.
« Votre ami, m'a-t-il dit, peut mériter sa grace;
Mais il faut qu'il apprenne à fléchir son audace.
Allez l'y préparer. » Je n'ai point su, seigneur,
A quel point il prétend abaisser votre cœur.
Je le connais, ce cœur; et je sais qu'on l'outrage;
Je ressens tous vos maux, comptez sur mon courage.
Élevé près de vous, nourri dans les combats,
Où j'appris si souvent à vaincre sur vos pas,
A quelque extrémité que le destin vous livre,
Mon sort est d'être à vous, ma gloire est de vous suivre.
Commandez, je vous sers.

WARWICK.

Ami, tu vois mon sort.
J'ai trop suivi peut-être un indiscret transport;
Aux yeux d'un prince ingrat, forfait inexcusable;

Mais tu sais qui de nous est en effet coupable.
Yorck m'a tout ravi, jusqu'à ma liberté;
L'affront que je reçois fait gémir ma fierté.
Déja le désespoir dont mon ame est saisie
Eût épuisé ma force, eût consumé ma vie,
Si la vengeance avide et si chère à mon cœur
N'eût ranimé mes sens flétris par la douleur.
Ah! comble cet espoir qui console mon ame;
Cher ami, remplis-toi de l'ardeur qui m'enflamme.
Cours embraser les cœurs de ce peuple incertain;
Va, retrace à leurs yeux l'horreur de mon destin:
Dis que des fers honteux enchaînent ma vaillance,
Que je n'attends plus rien que de leur assistance;
Et s'il faut encor plus pour m'assurer leur foi,
Dis que le fier Warwick a pleuré devant toi.
Et comment ces Anglais, pour moi si pleins de zèle,
Peuvent-ils balancer à venger ma querelle?
Des droits que j'ai sur eux est-ce là tout l'effet?
Et Marguerite enfin....

SUMMER.

Elle agit et se tait.
J'attends tout de ses soins; elle amasse en silence
Les traits que par ses mains doit lancer la vengeance.
Ses secrets partisans, vos amis et les siens,
Echauffent par degrés le cœur des citoyens;
Et tous, par elle-même instruits dans l'art des brigues,
Dans ces murs alarmés ont semé leurs intrigues.
Ils disent qu'Édouard vient d'ôter aux Anglais
Un repos nécessaire et l'espoir de la paix,
Qu'il attire sur eux les armes de la France,
Qu'ils vont de tout leur sang payer son imprudence.
Votre affront les irrite, et je crois qu'en effet....

WARWICK.

Ah! qu'ils arment mon bras, et je suis satisfait.
Suivi des plus hardis, pénètre cette enceinte.
Si je suis à leur tête, ils marcheront sans crainte.
J'irai vers Édouard, et nous verrons alors
S'il pourra de mon bras soutenir les efforts,
S'il pourra dans son cours arrêter ma vengeance.
Ah! je ressens déja, je goûte par avance
Le plaisir de le voir à mes pieds renversé,
Et de lui dire : « Ingrat, qui m'as trop offensé,
Que j'ai trop bien servi, que j'ai dû mieux connaître,
Toi qui n'étais pas fait pour te nommer mon maître,
Vois du moins aujourd'hui si je menace en vain,
Et reconnais Warwick en mourant par sa main. »
Mais je m'arrête trop, et la fureur m'entraîne.
L'instant où je menace est perdu pour ma haine.
Je t'en ai dit assez; va, cours, vole.

SCÈNE III.

WARWICK, *seul.*

Ah! du moins
Si le sort secondait et mes vœux et ses soins!....
J'écoute trop sans doute une fougue inutile;
Ce peuple est inconstant, et sa faveur fragile.
Hélas! le malheureux, par l'espoir aveuglé,
Pleure souvent l'erreur qui l'avait consolé.
O ciel! lorsque, chargé du sort de l'Angleterre,
Triomphant dans la paix ainsi que dans la guerre,
Et d'un peuple idolâtre excitant les transports,
Heureux et tout puissant, je revoyais ces bords,

Aurais-je pu penser que tant d'ignominie
Dût sitôt éclipser cet éclat de ma vie,
Et que, frappé bientôt des plus cruels revers,
Je venais dans ces murs pour y trouver des fers!

SCÈNE IV.

WARWICK, ÉLISABETH, UNE SUIVANTE.

WARWICK.

Quoi! madame, c'est vous! le tyran qui m'outrage
Me permet ce bonheur que votre amour partage!
Il n'en est pas jaloux!.... C'en est fait, je le vois:
Vous venez me parler pour la dernière fois;
Vous venez me laisser un adieu lamentable.
Tout prêt à m'immoler, un rival implacable
Veut me montrer le bien qui par lui m'est ôté;
Et puisque je vous vois, mon arrêt est porté.

ÉLISABETH.

Non, d'un sort plus heureux j'apporte le présage;
Pourvu que, fléchissant ce superbe courage....

WARWICK.

Arrêtez. Votre cœur doit épargner le mien;
Parlez-moi de vengeance, ou ne proposez rien.

ÉLISABETH.

Quoi! rien n'adoucira votre esprit inflexible!
Édouard à ma voix a paru plus sensible.
J'ai rappelé vos soins, votre fidélité;
Louant votre valeur, blâmant votre fierté,
J'excusais d'un amant l'altière impatience.
J'ai réclamé l'honneur et la reconnaissance,
Les nœuds qui dès long-temps sont formés entre nous;

J'ai juré devant lui d'être toujours à vous.
J'ai demandé la mort. Il a plaint mes alarmes.
Enfin il a promis, en répandant des larmes,
De ne point me forcer à cet hymen affreux,
Qui hâterait la fin de mes jours malheureux.
Mais il ne peut souffrir qu'un rival qui l'offense,
En passant dans mes bras, insulte à sa puissance.
Sa colère éclatait à ce seul souvenir.
Tout prêt à s'y livrer et tout prêt à punir,
Il m'a représenté la révolte enhardie,
Menaçant ses états d'un nouvel incendie,
Sa couronne en péril, son honneur offensé,
Par mille factieux votre nom prononcé,
Et les mutins pour vous prêts à s'armer peut-être....

WARWICK.

Ah! j'en attends l'effet! qu'il est lent à paraître!
Je respire un moment, je conçois quelque espoir.
Il va sentir les coups qu'il aurait dû prévoir,
Et bientôt....

ÉLISABETH.

Votre espoir ajoute à mes alarmes.
Vous voulez que pour vous Londres prenne les armes.
Moi, je déteste, hélas! ce funeste secours;
C'est en vous défendant qu'on expose vos jours.
Édouard jusque ici craint, malgré sa colère,
De porter contre vous un arrêt sanguinaire.
Rarement à son âge on a pu s'endurcir
Dans les rigueurs du trône et dans l'art de punir.
Mais s'il faut qu'aujourd'hui, soulevant l'Angleterre,
Votre nom soit encor le signal de la guerre,
Songez-vous qu'un monarque, à qui vous insultez,
Pourrait frapper en vous le chef des révoltés?

Vous êtes dans ses mains, sans armes, sans défense;
Et vous le menacez!

WARWICK.

Je suis en sa puissance,
Il est trop vrai; mon sang, je ne le puis nier,
Est au premier bourreau qu'il voudra m'envoyer.
S'il a pour l'ordonner une ame assez hardie,
Et s'il peut sans trembler disposer de ma vie,
Je recevrai la mort sans en être étonné;
Mais je mourrai du moins sans avoir pardonné.

ÉLISABETH.

Eh! pardonnez, cruel, à votre triste amante.
Quand mon cœur pour vous seul se trouble et s'épouvante,
Quand je veux vous sauver....

WARWICK.

Que servent vos douleurs?
Votre tendresse ici me doit plus que des pleurs.
Vous allez supplier un ingrat qui m'opprime!
Secondez bien plutôt le transport qui m'anime.
Armez pour moi tous ceux que l'amitié, le rang,
Le devoir, l'intérêt attache à votre sang.
Craignez-vous de tenter la route où je vous guide?
Est-ce donc en nos jours que le sexe est timide?
Et n'avons-nous pas vu dans l'horreur des combats,
Marguerite, portant son fils entre ses bras,
Disputer aux guerriers le péril et la gloire,
Et même contre moi balancer la victoire?
Suivez ce grand exemple : elle revient à moi;
Égalez son courage, osez braver un roi.
Mon amante, occupée à trembler pour ma vie,
Pourra-t-elle aujourd'hui moins que mon ennemie?

Allez, et des Anglais ranimant la valeur,
Signalez à leurs yeux ma femme et mon vengeur.

ÉLISABETH.

Ta femme veut sauver Warwick et la patrie.
Tu les perds tous les deux : ton aveugle furie
Te cache un précipice à tes pas présenté,
Et chez tes ennemis tu vois ta sûreté.
Marguerite te sert! oses-tu bien l'en croire?
Penses-tu m'éblouir du tableau de sa gloire?
La crois-tu résolue à te garder sa foi?
Elle qui n'eut jamais que l'intérêt pour loi;
Elle qui, tour-à-tour magnanime et cruelle,
En servant son époux, en vengant sa querelle,
Portait sur ses parents son bras ensanglanté,
Et mêlait la grandeur à la férocité?
Quoi! désormais Lancastre est ta seule espérance!
Toi, du sang des Yorck appui dès leur enfance,
Rappeler sur leur trône, heureusement rempli,
Une femme implacable, un vieillard avili!
Changer à tous moments d'amis et d'adversaires!
Combattre et soutenir les deux partis contraires!
Crois-moi, c'est étaler aux yeux de l'avenir
Une légèreté dont tu devrais rougir.
Si le parti d'Yorck t'a paru le plus juste,
Persiste dans ton choix, tu te rends plus auguste.
C'est en vain qu'Édouard eut des torts avec toi;
Couvre de tes vertus les fautes de ton roi,
Et lui vouant toujours tes soins et ton hommage,
Honore, au moins pour toi, ce qui fut ton ouvrage.
Répare des affronts qu'il n'a pas dû souffrir:
T'abaisser devant lui ce n'est point te flétrir.
Lui-même il a paru commander à sa flamme.

Un roi fait le premier cet effort sur son ame;
Et le sujet balance!

WARWICK.

Et qu'a-t-il fait enfin?
A son indigne amour il a mis quelque frein:
Le sacrifice est grand! mais moi qu'il déshonore,
Qu'il a mis dans les fers où je languis encore,
Qu'il trahit, qu'il insulte et flétrit tour-à-tour,
Si je ne suis vengé, je perds tout sans retour.
Peut-être que l'on peut, maître de sa vengeance,
D'un ennemi vaincu dédaigner l'impuissance;
Peut-être l'on préfère avec quelque plaisir
L'orgueil de pardonner à l'orgueil de punir:
Mais signer un accord qu'arrache la contrainte,
Céder à la menace, obéir à la crainte,
Aller, comme un esclave échappé de ses fers,
Demander le pardon des maux qu'on a soufferts!
N'attendez pas de moi cet effort impossible.
Dans mon abaissement je suis plus inflexible.
Je vois tout mon ouvrage et je hais sans retour.
Laissez-moi cette haine, ou m'arrachez le jour.

ÉLISABETH.

Eh bien! c'en est donc fait, et ton ame barbare
En croit aveuglément cet orgueil qui l'égare!
Ni la voix de l'amour, ni l'espoir d'être à moi,
Mes craintes, mes douleurs, ne peuvent rien sur toi:
Tu brûles d'assouvir ta fureur meurtrière;
Tu voudrais de tes mains embraser l'Angleterre.
Va, nage dans le sang, va, je ne combats plus
Cet orgueil insensé qui flétrit tes vertus.
Va, cruel, va chercher des triomphes coupables;

Couvre-toi de lauriers à mes yeux méprisables;
Va, cours plonger ton bras dans le sein de ton roi;
Mais apprends qu'à ce prix je ne puis être à toi.
Je ne recevrai point dans cette main tremblante
La main d'un furieux de carnage fumante.
La mienne loin de toi va finir mes malheurs,
Expier dans mon sang mes funestes erreurs.
C'en est fait, et je veux, à mon heure suprême,
Maudire en expirant Édouard et toi-même,
Le sort, le sort affreux qui m'accable aujourd'hui,
Et l'amant plus cruel, plus barbare que lui.

WARWICK.

Arrête.... O toi, qui sais ce que mon cœur endure,
Qui devrais adoucir sa profonde blessure,
Toi-même, Élisabeth, viens-tu l'empoisonner!
Hélas! quand tous les maux semblent m'environner,
Écrasé sous leur poids lorsque mon cœur expire,
Ta main, ta propre main l'arrache et le déchire!
C'est là le dernier trait de mon affreux destin;
C'est ma dernière épreuve, et j'y succombe enfin.
Cesse de tourmenter une ame anéantie.
Va, je ne hais plus rien que moi-même et la vie.
Eh bien! va donc trouver ce tyran, cet ingrat;
Va, demande pour moi, dans mon horrible état,
Non le pardon honteux qui m'indigne et m'offense;
Mais dis-lui que Warwick, appui de son enfance,
Qui veillait sur ses jours au milieu des combats,
Et pour les conserver s'exposait au trépas,
Qui des rois sur son front ceignit le diadême,
Qui n'a de ses travaux rien voulu pour lui-même,
Accablé de la vie et lassé de souffrir,
N'attend plus d'un tyran que l'ordre de mourir.

ÉLISABETH.

Quel est l'égarement où ton ame se livre?
Cruel!...

SCÈNE V.

WARWICK, ÉLISABETH, UN OFFICIER, GARDES.

L'OFFICIER.

Auprès du roi, madame, il faut me suivre.
Ses ordres sont pressants, hâtez-vous.

ÉLISABETH.

C'est assez.
Cieux! éloignez les maux qui me sont annoncés.

WARWICK.

Qui! toi! m'abandonner! où vas-tu? non, demeure,
Demeure, Élisabeth. Ah! s'il faut que je meure,
Mes yeux du moins....

L'OFFICIER.

Madame, Édouard vous attend.

ÉLISABETH.

Hélas! pour nous sauver tu n'avais qu'un instant.
Cet instant précieux tu l'as rendu funeste....
Adieu.

WARWICK.

Vous l'entraînez!

SCÈNE VI.

WARWICK, *seul.*

O toi! toi que j'atteste,
Toi qui, m'enlevant tout, me refuses la mort,
Peux-tu permettre, ô Dieu! que sous les coups du sort,
Le grand cœur de Warwick s'affaiblisse et succombe?
Avant de m'avilir, ciel, ouvre-moi la tombe.
(*Il s'assied.*)
J'ai peine à résister à mon état affreux.
De moments en moments ce flambeau ténébreux,
Qui luit si tristement dans l'épaisseur des ombres,
Verse un jour plus funèbre et des lueurs plus sombres.
Malgré moi je frémis: tout porte dans mon cœur
Un chagrin plus profond, une morne douleur....
Hélas! enseveli dans cette nuit cruelle,
Tout ce que je ressens est horrible comme elle.
Mais quel bruit effrayant fait retentir ces lieux?
Je crois entendre au loin des cris tumultueux.
On approche. Le sort remplit mon espérance:
On m'apporte la mort.

SCÈNE VII.

WARWICK; SUMMER, *l'épée à la main;* SOLDATS.

SUMMER.

J'apporte la vengeance.
Ami, prenez ce fer, soyez libre et vainqueur.

WARWICK.

Tout est donc réparé! cher ami, quel bonheur?...

SUMMER.

Votre nom, votre gloire, et la reine, et moi-même,
Tout range sous vos lois un peuple qui vous aime.
Marguerite, échappée aux gardes du palais,
D'abord à votre nom rassemble les Anglais.
Je me joins à ses cris; tout s'émeut, tout s'empresse:
Tous veulent vous offrir une main vengeresse.
On attaque, on assiége Édouard alarmé,
Avec Élisabeth au palais renfermé.
Paraissez. C'est à vous d'achever la victoire.
Ami, venez chercher la vengeance et la gloire.

WARWICK.

Voilà donc où sa faute et le sort l'ont réduit!
De son ingratitude il voit enfin le fruit.
Il l'a bien mérité.... Marchons.... Warwick, arrête.
Tu vas à Marguerite assurer sa conquête!
Écraser sans effort un rival abattu!
Sont-ce là des exploits dignes de ta vertu?
Est-ce un si beau triomphe offert à ta vaillance,
D'immoler Édouard, quand il est sans défense?...
Ah! j'embrasse un projet plus grand, plus généreux;
Voici de mes instants l'instant le plus heureux;
Ce jour de mes malheurs est le jour de ma gloire:
C'est moi qui vais fixer le sort et la victoire;
Le destin d'Édouard ne dépend que de moi;
J'ai guidé sa jeunesse, et mon bras l'a fait roi;
J'ai conservé ses jours, et je vais les défendre;
Je lui donnai le sceptre, et je vais le lui rendre,
De tous ses ennemis confondre les projets,
Et je veux le punir à force de bienfaits.

Il connaîtra mon cœur autant que mon courage;
Une seconde fois il sera mon ouvrage.
Qu'il va se repentir de m'avoir outragé!
Combien il va rougir!... Ami, je suis vengé.
Allons, braves Anglais, c'est Warwick qui vous guide.
Ne désavouez point votre chef intrépide.
Si vous aimez l'honneur, venez tous avec moi
Et combattre Lancastre, et sauver votre roi.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

La scene est au palais.

SCÈNE PREMIERE.

ÉLISABETH, *seule.*

Ciel! où porter le trouble où mon cœur s'abandonne?
La terreur me poursuit et la mort m'environne.
J'entends autour de moi les cris de la fureur,
Les plaintes des mourants... O sort! ô jour d'horreur!
On arrête mes pas : hélas! ce que j'ignore
Est plus triste peut-être et plus affreux encore,
Et le ciel, que ma voix est lasse d'implorer,
Quel que soit le succès, me condamne à pleurer.
De Marguerite enfin l'ascendant nous opprime.
Elle a su malgré moi traîner dans cet abyme
Deux amis, deux héros l'un de l'autre admirés,
Deux cœurs nés généreux, par l'amour égarés.
Tout semble m'annoncer son triomphe sinistre.
Warwick, de ses projets trop aveugle ministre,
Combat pour son époux après l'avoir vaincu;
A servir une femme il est donc descendu!
Tu l'emportes sur nous, trop cruelle ennemie!
Je cède en gémissant à ton fatal génie.
Il est de ton destin d'accabler mon pays.

Eh bien! verse le sang, marche sur nos débris.
Mais du moins quelque jour pour venger l'Angleterre,
Puisse le juste ciel, à tes desseins contraire,
Arracher de tes mains le fruit de nos malheurs;
Puisses-tu loin de nous, pour prix de tes fureurs,
Traînant chez l'étranger, devenu ton asyle,
Une vieillesse obscure, une rage inutile,
Mendiant des secours que tu n'obtiendras pas,
Mourir en détestant ta vie et ton trépas!

SCÈNE II.

ÉLISABETH, SUFFOLCK.

ÉLISABETH.
Où courez-vous, Suffolck? venez-vous....

SUFFOLCK.
Ah! madame,
Aux transports de la joie abandonnez votre ame.
Jouissez d'un bonheur que vous n'attendiez pas;
Jamais un jour plus beau n'a lui sur ces climats.

ÉLISABETH.
Ah! ce jour à mon cœur n'offrait rien que d'horrible.
Quoi! Warwick.... achevez.

SUFFOLCK.
Ce héros invincible,
Le plus fier des mortels et le plus valeureux,
Est encor le plus grand et le plus généreux.
Déja de ses succès Marguerite enivrée
Croyait a son parti la victoire assurée,
Quand le nom de Warwick, par cent voix répété,
Suspend des combattants l'effort précipité.

Soudain au milieu d'eux il s'avance, il s'écrie:
« Amis, où vous emporte une aveugle furie?
Anglais, quel ennemi poursuit votre courroux?
C'est ce même Édouard jadis choisi par vous,
Qui vous fut dans ces murs présenté par moi-même,
Qui de vos propres mains reçut son diadême.
Si c'est Warwick, amis, que vous voulez venger,
Défendez votre maître, au lieu de l'outrager.
Partagez avec moi cette gloire si belle.
O mes braves Anglais! c'est moi qui vous appelle.
Reconnaissez ma voix. » Ses paroles, ses traits,
Cet aspect si puissant et si cher aux Anglais,
Le feu de ses regards, cette ame grande et fière,
Cette ame sur son front respirant tout entière,
Cet empire suprême et ces droits si certains
Qu'un héros eut toujours sur le cœur des humains,
Subjuguent les esprits: tout obéit, tout change.
Du côté d'Édouard tout le peuple se range,
Et ce prince et Warwick, pressés de tous côtés,
Dans les bras l'un de l'autre à l'envi sont portés.
J'observais Édouard: je cherchais à connaître
Si dans un tel moment, humilié peut-être,
Contre un dépit secret il défendrait son cœur,
Et pourrait à Warwick pardonner sa grandeur.
Mais rien ne l'a surpris, il faut que j'en convienne.
Dans l'ame de Warwick il semblait voir la sienne.
Il n'était qu'attendri, sans être confondu,
Et devant le héros le roi n'a rien perdu.
La joie et le bonheur remplacent les alarmes;
Le peuple, les soldats laissent tomber leurs armes.
Enfin dans tous ses droits Édouard affermi
Retrouve sa vertu, son trône et son ami.

ÉLISABETH.

O Warwick! ô mortel qu'a choisi ma tendresse!
Non, tu ne conçois pas cet excès d'allégresse,
Ces transports que je sens, qu'inspirent à mon cœur
Ces vertus, dont sur moi rejaillit la splendeur;
Cet effort d'un héros, ces honneurs qu'il mérite....
Vient-il?...

SUFFOLCK.

Vers la Tamise il poursuit Marguerite.
Quelques mutins encor, dans leur rage obstinés,
A combattre, à mourir semblaient déterminés.
Warwick le fer en main les frappe et les renverse,
Leur foule devant lui succombe et se disperse,
Cependant qu'Édouard autour de ce palais
Appaise le désordre et rétablit la paix.
Mais le voici lui-même.

SCÈNE III.

ÉDOUARD, ÉLISABETH, SUFFOLCK, GARDES.

ÉLISABETH.

Ah! partagez ma joie,
Sire; après tous les maux où mon cœur fut en proie,
Hélas! j'ai bien le droit de sentir mon bonheur,
D'applaudir un héros si digne de mon cœur,
Que sans doute avec moi vous admirez vous-même,
Ce qu'il a fait pour vous, oui, cet effort sûprême....

ÉDOUARD.

Je le sens, je l'admire, et je n'en rougis pas.
Un bienfait n'avilit que les cœurs nés ingrats.
C'est peu d'avoir dompté la révolte et la guerre,

C'est peu d'avoir rendu le calme à l'Angleterre;
Je lui dois encor plus : pour ce cœur satisfait,
L'amitié de Warwick est son plus grand bienfait.
J'en suis digne du moins, et je lui rends la mienne.
Ma générosité veut égaler la sienne,
Et mon cœur n'est pas fait pour le déguisement.
Je sais qu'il est un art de feindre lâchement;
D'oublier un service et jamais une offense,
D'attendre le moment propice à la vengeance.
D'autres le puniraient de les avoir servis;
Il est beaucoup de rois; il est bien peu d'amis.
Mais j'abhorre à jamais cette exécrable étude,
Cet art de la bassesse et de l'ingratitude.
L'amour seul a produit et mes torts et les siens.
La vertu nous ramène à nos premiers liens.
A la loi du traité je suis prêt à me rendre.
Il mérita vos vœux; je cesse d'y prétendre.
Je commande à l'amour, et plein des mêmes feux,
Je saurai....

SCÈNE IV.

ÉDOUARD, ÉLISABETH, MARGUERITE,
SUFFOLCK, GARDES, SOLDATS.

MARGUERITE.

Le destin me ramène à tes yeux.
Tu me vois ta captive et pourtant triomphante.
Tremble. J'apporte ici le deuil et l'épouvante.
(*à Élisabeth.*)
Warwick est ton ami; Warwick est ton amant;
Frémissez tous les deux dans ce fatal moment :
Il meurt.

ÉLISABETH.

Warwick?

ÉDOUARD.

O ciel!

MARGUERITE.

Et j'ai proscrit sa vie.
De fidèles amis ont servi ma furie.
Mêlés parmi les siens, ils l'ont enveloppé.
Toi seul es plus heureux; toi seul m'es échappé.

ÉDOUARD.

Barbare!

MARGUERITE.

J'ai détruit ton défenseur coupable.
Qu'il me servît ou non, sa mort inévitable
Dut punir aujourd'hui son infidélité,
Ou l'orgueilleux secours que son bras m'eût prêté.
Toi, tu peux le venger, et tu peux méconnaître
Les droits des souverains; tu n'es pas né pour l'être.

ÉDOUARD.

Je le suis pour punir un monstre furieux.
Ah! que vois-je?

SCÈNE V.

ÉDOUARD, ÉLISABETH, MARGUERITE, SUFFOLCK, GARDES, SOLDATS, WARWICK *apporté par des soldats*, SUMMER.

ÉLISABETH, *courant à lui.*

Warwick! cœur noble et malheureux!

ÉDOUARD.

Héros que j'ai chéri, que je perds par un crime,

Ah! ma vengeance au moins peut t'offrir ta victime.
Cette femme barbare, au milieu des tourments,
Bientôt....

WARWICK.

Écoutez moins de vains ressentiments.
Renvoyez à Louis cette reine cruelle;
Il pourrait la venger.... ne craignez plus rien d'elle.
Ce peuple qui m'aima la déteste aujourd'hui.
Qui m'a donné la mort ne peut régner sur lui.
Plaignez moins mon trépas: ma carrière est finie
Dans l'instant le plus beau dont s'illustra ma vie.
Ma voix a fait encor le destin des Anglais,
Et j'emporte au tombeau ma gloire et vos regrets.

ÉLISABETH.

Ah! ton Élisabeth ne pourra te survivre,
J'ai vécu pour t'aimer; je mourrai pour te suivre.
Dans la nuit du tombeau tous les deux renfermés,
Unis malgré la mort....

WARWICK.

Vivez, si vous m'aimez.
(*à Édouard.*)
Soyons vrais; de nos maux n'accusons que nous-mêmes.
Votre amour fut aveugle et mon orgueil extrême.
Vous aviez oublié mes services; et moi,
J'oubliai trop, hélas! que vous étiez mon roi.
Nous en sommes punis.... Mes forces s'affaiblissent,
Ma voix meurt et s'éteint, et mes yeux s'obscurcissent.
Ma chère Élisabeth! adieu.... séchez vos pleurs.
Je ressens à-la-fois la mort et vos douleurs.
Hélas! il est affreux de quitter ce qu'on aime!

(*à Édouard.*)
Réparez, s'il se peut, son infortune extrême.
Sur ses jours malheureux répandez vos bienfaits.
Warwick meurt votre ami.... ne l'oubliez jamais.
(*Il meurt.*)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

TIMOLÉON,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

Représentée, pour la première fois, par les comédiens ordinaires du roi, le 1er août 1764.

Ἔσσεται ἦμαρ ὅταν. (Hom. Iliad.)

AVERTISSEMENT.

Quand il s'agit d'un ouvrage, il faut tout attendre de l'ouvrage même et du temps, toute discussion est inutile. Les imputations personnelles sont d'une autre importance. Un écrivain a le malheur d'être un homme public; ses actions sont éclairées à proportion que ses ouvrages sont connus, et le silence qui dédaigne la calomnie paraît quelquefois un aveu. Il est temps de la réfuter.

On a dit, et on le répète par-tout, que j'ai écrit contre le principal du collége où j'ai été élevé, et contre mes maîtres. Cela est faux, de toute fausseté. Il est bien vrai, qu'à l'âge de dix-neuf ans, je fis très-imprudemment quelques couplets contre des particuliers du collége d'Harcourt, et que quelques-uns de mes camarades les recueillirent et y en ajoutèrent d'autres. Mais, dans ces couplets, il n'est nullement question d'aucun homme envers qui j'eusse le moindre devoir à remplir. Le bienfaiteur de mon enfance, celui pour qui j'aurai une reconnaissance éter-

nelle, celui qui m'a toujours conservé son amitié, est M. l'abbé Asselin, autrefois proviseur d'Harcourt, et connu par son goût pour la littérature. J'en appelle au témoignage de ce respectable vieillard, témoignage qu'il me rendra sans doute avec plaisir. A l'égard de mes maîtres (je demande pardon au public de ce détail, mais il faut articuler les faits), ce sont MM. l'Hermite, en sixième; Brenet, en cinquième; Chéron, en quatrième; Dagomer, en troisieme; Viel, en seconde; Wallée, en rhétorique; Basset, en philosophie. Excepté MM. Brenet et Viel, qui étaient morts avant ces couplets en question, je puis attester tous les autres. Il est donc évident que ce tort de jeunesse, qu'on affecte de rappeler et d'envenimer avec un acharnement bien indécent, consiste à avoir fait quelques épigrammes puériles contre des particuliers obscurs à qui je ne devais rien. Je défie les plus insolents calomniateurs de rien répondre aux preuves que j'allegue.

Quelques personnes s'étonneront qu'on ait osé avancer un mensonge aussi odieux, et qu'il était si facile de détruire. Elles auront tort. Il faut s'étonner quand les hommes sont équitables, et non pas quand ils sont injustes.

RÉFLEXIONS UTILES.

La mode dominante est aujourd'hui d'avoir de l'esprit. On se pique de savoir faire des vers, et de savoir Racine par cœur, comme on se vantait jadis de ne savoir que signer son nom, et de n'avoir jamais été abattu dans une course de tournoi.

Tandis qu'un petit nombre d'écrivains illustres honore et éclaire la nation, un bien plus grand nombre d'écrivains obscurs, possédés de la manie d'être littérateurs sans titres et sans études, ont fait une espèce de ligue pour se venger du public, qui les oublie, et des véritables gens de lettres qui ne les connaissent pas. Ils sont convenus de se trouver du génie les uns aux autres, et de le répéter jusqu'à ce qu'on le croie. Ils ont établi que *l'honnêteté de l'ame* consistait à louer tout ce qui n'était pas louable, à applaudir de toutes ses forces lorsqu'on s'ennuyait. Ils ont décidé que celui qui aurait l'audace de n'être pas tout-à-fait aussi épris de leurs ouvrages qu'ils le sont eux-mêmes, serait un homme d'un *caractère affreux*, *sans douceur*, *sans aménité*, *sans respect pour les lois de la société*; en un mot, sans honnêteté : c'est le terme.

D'après ces conventions, s'il arrive un homme simple et franc qui, ayant lu Racine le matin, et voyant leurs ouvrages le soir avec la meilleure envie du monde d'avoir du plaisir, ait le malheur de s'ennuyer, et leur pardonne de tout son cœur; si cet homme, ignorant le traité qu'ils ont fait entre eux, dit bonnement qu'il ne s'est point amusé, et qu'apparemment il s'amusera une autre fois davantage, cet homme sera peut-être fort étonné d'apprendre, quelques jours après, qu'il a vingt ennemis irréconciliables; que chacun d'eux va dans vingt maisons, le représentant comme un homme odieux; qu'on fait le roman de sa vie depuis son enfance, et que les éditions sont plus calomnieuses les unes que les autres; qu'on lui attribue des propos que ne tiendrait pas le plus imbécille de ses ennemis; qu'on ameute contre lui une populace oisive, dont une partie s'exerce continuellement à inventer, et l'autre à croire; enfin, qu'on a conclu unanimement que, s'il s'avise d'écrire à son tour, il est de l'intérêt public de ne pas permettre qu'il ait, comme tant d'autres, son petit succès de quelques instants.

Cet homme lira continuellement Racine et M. de Voltaire, et sera tenté à tout moment de jeter au feu cinquante tragédies modernes, à commencer par les siennes, et l'on dira qu'il méprise Racine et M. de Voltaire.

Il admirera *Cinna*, les belles scènes des

Horaces, du *Cid*, etc. et l'on dira qu'il méprise Corneille.

Il lira *Rhadamiste* avec plaisir et avec fruit; mais il avouera qu'il aime mieux *Oreste* qu'*Électre*, et *Rome sauvée* que *Catilina*; et l'on dira qu'il méprise Crébillon.

Et l'on croira.

J'ai dit que cet homme serait peut-être étonné; et, en effet, s'il se représente combien est ridicule cette importance si grande que tant d'hommes mettent à leurs productions passagères; s'il est persuadé qu'il n'y a rien de plus innocent que de trouver mauvais ce qui est mauvais; que tous les discours pour ou contre un ouvrage sont à-peu-près indifférents, parce qu'en très-peu de temps l'ouvrage se met de lui-même à sa place, il aura peine à concevoir qu'on fasse tant de bruit pour si peu de chose.

Mais, s'il fait réflexion d'un autre côté que l'esprit humain apprécie rarement les choses ce qu'elles valent; que chacun se complaît dans sa laideur, et se trouve grand dans sa petitesse; que l'orgueil se plaint de l'orgueil; qu'en général tout ce qui divise les hommes n'est pas d'une importance beaucoup plus réelle qu'un ouvrage bon ou mauvais; que ces passions violentes à l'occasion des petites choses sont les hochets de la maturité qui remplacent les hochets de l'enfance, alors il ne sera plus surpris; tout lui paraîtra dans l'ordre. Il trouvera tout simple que les

marguilliers se battent pour la prééminence des bannières, et que les auteurs se détestent pour des hémistiches.

Peut-être sera-t-il affligé que ses ennemis, par un raffinement de méchanceté, affectent de lui accorder quelques talents pour avoir plus de droit de décrier sa personne ; car il y a longtemps que l'envie s'est aperçue qu'il valait mieux calomnier l'homme que l'ouvrage, parce que l'ouvrage est sous les yeux du lecteur, et que l'homme n'y est pas. Mais s'il peut se dire à lui-même qu'il n'a jamais été ni faux ni injuste; qu'il n'a jamais eu cette bassesse si commune de déprécier tout haut ce qu'il admirait tout bas; s'il se représente que la franchise qui peut lui nuire est du moins un meilleur caractère que la politique lâche qui pourrait le servir; s'il est bien sûr de n'avoir jamais eu à rougir devant des amis vertueux, ni sur-tout devant lui-même, il se consolera du malheur d'être jugé par la foule, qui ne le connaît pas.

Il aura encore un motif de confiance, c'est qu'au lieu de lire et d'admirer MM. de Voltaire, d'Alembert, Rousseau, Diderot, Buffon, etc., s'il avait voulu admirer tous les écrivains qui médisent de ces hommes respectables, à coup sûr il n'aurait pas un seul ennemi.

Enfin, attiré vers l'étude des lettres par une sensibilité naturelle qui seule peut donner quelque prix à ses faibles ouvrages; content de rem-

plir ses moments par un travail qui plaise à son ame, il n'aura, pour ce qu'on appelle la gloire, qu'un désir modéré qui n'altérera jamais sa tranquillité; et tandis que ses ennemis s'agiteront pour lui nuire, il vivra dans le repos.

Ces réflexions, qu'il fallait faire une fois, n'éclaireront point le préjugé, et n'adouciront point la haine; on ne l'a pas espéré. Mais aux yeux des hommes sages et désintéressés, qui y reconnaîtront le caractère qui les a dictées, elles serviront de réponse à l'injustice et à la calomnie.



ACTEURS.

TIMOPHANE, prytane de Corinthe.
TIMOLÉON, frère de Timophane.
ISMÉNIE, mère de tous les deux.
ÉRONIME, fille d'Icétas, roi d'Argos.
CRATÈS, chef des sénateurs républicains.
LÉOSTHÈNE, ami de Timoléon.
TIMÉE, ami de Timophane.
SOLDATS.
SÉNATEURS.

La scène est à Corinthe, dans le palais des prytanes.

TIMOLÉON,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISMÉNIE, LÉOSTHÈNE.

ISMÉNIE.

Tu dois être étonné: sans doute en ces remparts
L'appareil de la guerre a frappé tes regards.
Je t'instruirai de tout; mais permets que ma joie,
Que mon cœur tout entier à tes yeux se déploie.
Digne ami de mon fils, ta présence en ces lieux
De son prochain retour m'est un présage heureux.
La voix de l'univers déja plein de sa gloire
A porté jusqu'à nous le bruit de sa victoire.
On dit que, libre enfin par sa seule valeur,
La Sicile a dans lui reconnu son vengeur;
Qu'elle a vu sous l'effort de ce bras invincible
De ses nombreux tyrans tomber l'hydre terrible.
Il revient triomphant, et je vais le revoir.

LÉOSTHÈNE.

Vous pouvez vous permettre un si flatteur espoir.

Au port de Syracuse il s'arrêtait encore.
J'ai devancé ses pas.

ISMÉNIE.

Dieux justes que j'implore!
O dieux! en me rendant mon fils et notre appui,
Rendez son frère, hélas! moins indigne de lui.
C'est à vous d'arracher du cœur de Timophane
Des projets que son nom, que la vertu condamne,
De le rendre plus juste afin qu'il soit plus grand:
Le frère d'un héros peut-il être un tyran?

LÉOSTHÈNE.

O ciel! vous me glacez de surprise et de crainte,
Comment!...

ISMÉNIE.

Voilà le trait dont j'ai senti l'atteinte.
Je sais que la patrie est le dieu de ton cœur,
Que dans ta liberté tu places ta grandeur,
Que si Corinthe enfin a reçu quelque outrage,
Ta fierté le ressent, ta douleur le partage.
Tu connus mes deux fils, ils faisaient mon bonheur·
Ils étaient de mes ans le soutien et l'honneur;
L'un, fier et courageux, citoyen inflexible;
L'autre, dans ses vertus plus doux et plus sensible.
Timophane, modeste et soumis à l'état,
Bornait ses vœux au rang de premier magistrat.
Mais à d'autres desseins son ame abandonnée
A dédaigné bientôt un pouvoir d'une année.
Bientôt ses partisans, déja trop écoutés,
Ont offert à ce peuple, épris des nouveautés,
Sous le pouvoir d'un roi l'espoir de ses largesses,
Un joug moins rigoureux, des honneurs, des richesses,
Et le plaisir de voir leurs maîtres orgueilleux,

Près du trône abaissés, confondus avec eux.
Timophane lui-même affable et populaire,
Prodiguant tous les soins de séduire et de plaire,
Aux citoyens trompés a fait aimer ses lois.
Icétas par sa main remis au rang des rois,
Et les peuples d'Argos domptés par sa vaillance,
Sa libéralité, sur-tout son éloquence,
Cet art si dangereux d'entraîner les esprits,
De soumettre à sa voix les mortels attendris,
Ces talents dont l'abus l'a rendu plus coupable,
Tout prête à ses desseins un appui redoutable.
Il est encouragé par d'indignes flatteurs;
Il a même séduit nos jeunes sénateurs.
Ardents, et dans cet âge où l'inexpérience
Embrasse des vertus la trompeuse apparence,
Ils ont tourné vers lui leurs cœurs et leurs regards.
Mais nos vrais citoyens, nos augustes vieillards,
Des guerriers éprouvés dont les cœurs héroïques
Ont conservé les traits de nos vertus antiques,
Dans un même intérêt réunis par la loi,
Défendent la patrie et détestent un roi.
Entre ces deux partis Corinthe se sépare.
Dans nos murs malheureux la discorde barbare
Va bientôt de la guerre étaler les horreurs.
Je crains des deux côtés les plus affreux malheurs.
Mon fils, de sa patrie oppresseur ou victime,
Me laisse à déplorer son trépas ou son crime.
Je tremble pour Corinthe, et je crains pour mon fils
Le destin des tyrans rarement impunis.

LÉOSTHÈNE.

Quoi! le peuple à ce point s'est donc laissé surprendre?
Mérite-t-il encor qu'on daigne le défendre?

Mais comment jusque ici Timophane à nos yeux
Avait-il pu cacher un cœur ambitieux?

ISMÉNIE.

Ah! connais tous nos maux : lorsque dans cette ville
Le souverain d'Argos vint chercher un asyle,
Que sa fille éplorée accompagnait ses pas,
Songe de quelle ardeur volant dans les combats,
Timophane attendri, sensible à sa disgrace,
Contre ses ennemis déployait son audace,
Comme à tous les périls il s'exposait pour lui :
L'on n'est pas si touché de l'intérêt d'autrui.
L'homme a bien rarement cette vertu suprême,
En servant l'opprimé de s'oublier lui-même.
Éronime est aimable, et mon fils l'adorait.
Icétas trop instruit de ce penchant secret,
Crut voir dans cet amour et dans cette alliance
L'heureuse occasion d'augmenter sa puissance.
« Oui, lui dit-il alors, oui, ma fille est à vous;
Mais il faut être roi pour être son époux.
Si vous avez bien pu me rendre un diadême,
Si je règne par vous, osez régner vous-même. »
Peut-être à ces discours mon fils eût résisté:
Mais l'amour commandait, seul il fut écouté.
Icétas dans Argos appaisant les alarmes,
Laisse Éronime ici loin du fracas des armes.
Elle n'attend enfin que l'instant fortuné
De suivre à nos autels son amant couronné:
Ce coupable traité n'éclate point encore;
Seule j'en suis instruite, et le peuple l'ignore.
D'Éronime en ces lieux le séjour prolongé,
Le cœur de Timophane en un moment changé,
Tous ses soins, tous ses pas décèlent sa tendresse.

Quel homme a su jamais déguiser sa faiblesse?
Par ceux des citoyens dont il séduit la foi,
Timophane demain se fait proclamer roi.
Peut-être ce sera le signal du carnage;
Et si Timoléon vers ce triste rivage,
Dans ces murs menacés ne presse son retour,
Je frémis des malheurs qu'on prépare en ce jour.
On dit que de nos lois embrassant la défense,
Avec nos citoyens Sparte est d'intelligence.
Ce secours étranger peut-être est dangereux.

LÉOSTHÈNE.

Le danger d'être esclave est encor plus affreux.
Non, ne négligeons rien dans cet état funeste.

ISMÉNIE.

Je veux revoir mon fils, c'est l'espoir qui me reste.
Il n'est que faible, hélas! et n'est point né cruel.
Mon fils n'était pas fait pour être criminel.
Je voudrais éclairer sa fatale imprudence,
Et des pleurs d'une mère essayer la puissance.
Je cherche le moment de le voir sans témoins.

LÉOSTHÈNE.

Allons, puisse le ciel favoriser vos soins!
Mais si l'amour le veut.... Timophane s'avance.
La foule des flatteurs qui le suit et l'encense
Le doit disposer mal à suivre vos avis.

ISMÉNIE.

Par ces objets encor tous mes sens sont aigris.
Retirons-nous.

SCÈNE II.

ISMÉNIE, LÉOSTHÈNE, TIMOPHANE, TIMÉE,
SUITE DE TIMOPHANE.

TIMOPHANE.

Eh quoi! vous me fuyez, ma mère!
Pouvez-vous offenser un cœur qui vous révère,
Qui fut toujours à vous?

ISMÉNIE.

Je vous crois. Votre cœur
Ne peut avoir sitôt démenti sa candeur.
Pour toutes les vertus ce cœur est né sans doute.
Si Timophane, hélas! en a quitté la route,
Un pouvoir étranger dont il devrait rougir....
Vous vous troublez!... Voici l'instant du repentir.
Un moment nous séduit, un moment nous éclaire.
Vous connaissez encor la voix de votre mère,
Vous m'avez entendue.... Eh bien! j'éprouverai
Si votre égarement peut être réparé;
J'ose au moins espérer que ma triste patrie
Par mon fils à mes yeux ne sera point trahie;
Que vous n'en croirez point des conseils dangereux.
Oui, vous avez le temps d'être encor vertueux.
Cette heure qui vous reste est précieuse et chère;
Mon fils, avant d'aimer, vous aviez une mère.
Ah! n'en auriez-vous plus!... Adieu.

SCÈNE III.

TIMOPHANE, TIMÉE, SUITE.

TIMOPHANE.

Que sa vertu
Trouble en secret mon cœur, hélas! trop combattu!
Eh quoi! de tous côtés des chagrins, des alarmes!
Et pourquoi mon bonheur fait-il verser des larmes?
O ma mère! est-ce à toi de me persécuter?
Pourrais-tu me haïr! peux-tu me redouter?
Crois-tu, si je suis roi, que mon pouvoir t'opprime?
Ah! cet affreux projet serait mon premier crime.
(*à sa suite.*)
Je n'en ai point commis. Allez, je puis du moins
Attendre tout de vous et compter sur vos soins.
Si de votre amitié j'ai mérité le zèle,
Vous allez m'en donner une preuve nouvelle.
Je régnerai par vous. Puissiez-vous, sous ma loi,
Vivre plus fortunés, plus tranquilles que moi!
Allez.

SCÈNE IV.

TIMOPHANE, TIMÉE.

TIMOPHANE.

Ne les suis point; demeure, cher Timée,
Et rassure cette ame incertaine, alarmée.
As-tu vu les regards de haine et de courroux
Que le fier Léosthène osait lancer sur nous?
Que je dois craindre, ami, le retour de mon frère!

Dans ses préventions en citoyen sévère
De notre liberté chérit encor l'erreur.

TIMÉE.

L'éclat dont vous brillez pourra blesser son cœur.

TIMOPHANE.

Non, à Timoléon je dois plus de justice.
Ne crois pas que son ame à ce point s'avilisse.
Il est trop au-dessus d'un sentiment jaloux :
Il croira qu'en tyran je veux régner sur vous,
Que l'état avec lui va gémir sous un maître :
Contre un frère qui l'aime il va s'armer peut-être.
Je lui pardonne, hélas! il est né citoyen ;
Son cœur ne connaît pas les intérêts du mien.
Il n'a jamais conçu cet invincible empire...

TIMÉE.

Si l'amour de l'état et l'anime et l'inspire,
Tout effroi dans son cœur doit être dissipé.
Tout ce peuple, à l'envi de vos vertus frappé,
Apportant à vos pieds l'hommage volontaire
Que des enfants heureux viennent rendre à leur père,
Tout l'état rassemblé devant son bienfaiteur,
Vous offrant un pouvoir qui fera son bonheur,
Ces tributs mérités, ces respects unanimes,
Sont votre récompense, et ne sont point vos crimes.
Timoléon lui seul osant vous accuser
A tous nos citoyens voudra-t-il s'opposer ?
Voudra-t-il préférer au parti de son frère
Quelques républicains dont l'âpre caractère
N'est pas fait pour goûter la douceur de vos lois,
Veut balancer un peuple et combattre son choix ?

TIMOPHANE.

Écoute. Quand l'état me donne un diadème,

Quand sa voix aujourd'hui m'appelle au rang suprême,
Quand s'estimant heureux de vivre sous ma loi,
D'un magistrat qu'il aime il veut faire son roi,
J'ai le droit d'accepter ce présent respectable,
Et mon cœur en un mot ne se sent point coupable.
Mais ce cœur pour toi seul n'a point eu de secrets;
Tu sais si du pouvoir j'ai chéri les attraits,
Si de l'ambition les erreurs orgueilleuses
M'ont jamais engagé dans ses routes trompeuses.
Je n'aurais point cherché cet honneur dangereux
De régir les mortels et de veiller pour eux,
De payer de mes soins leur vaine obéissance,
De vivre sous le joug de ma propre puissance,
Au milieu des travaux, des périls, des combats,
Pour d'aveugles humains toujours prêts d'être ingrats.
Un autre objet me touche, un autre espoir m'anime.
Je vais avec ce trône obtenir Éronime.
Éronime est à moi, c'en est fait.... Ah! mon cœur
N'a qu'un seul sentiment, ne connaît qu'un bonheur.
Je le cherchai long-temps, mon ame en fut avide.
Des titres, des honneurs j'ai senti tout le vide.
J'ai vécu tristement, et seul, et sans appui:
L'homme, il n'est que trop vrai, n'est point heureux par lui.
Dans nos ennuis cruels, dans nos douleurs extrêmes,
Hélas! à chaque instant accablés de nous-mêmes,
Las, détrompés de tout, et désirant toujours,
Pouvons-nous porter seuls le fardeau de nos jours?
Il nous faut un objet où notre ame asservie
Retrouve à tout moment le charme de sa vie,
Un attrait plus aimable et des liens plus doux
Que nous puissions placer entre le sort et nous;
Qui dans cette union et si pure et si chère,

Nous fasse de l'aimer un bonheur nécessaire.
Voilà mes sentiments, et voilà mon espoir.
Mais quand j'ai recherché le souverain pouvoir,
Qui devait à mes vœux assurer Éronime,
Je ne suis point entré dans les chemins du crime.
Chéri de mes égaux, devenus mes sujets,
Je régnerai sur eux par le droit des bienfaits.

TIMÉE.

Qui peut donc vous troubler? Et quels secrets orages
Sur des jours si brillants répandent des nuages?
Quoi! de Sparte aujourd'hui craignez-vous les projets?
On dit que dans nos murs ses envoyés secrets
De nos républicains ont excité l'audace.

TIMOPHANE.

Je hais Lacédémone et brave sa menace.
Je m'afflige, il est vrai, de voir des citoyens
Refuser leur suffrage à ce rang que j'obtiens.
Je voudrais écarter la discorde et la guerre.
Mais je ne puis penser sans frémir de colère
Que l'altier habitant des bords de l'Eurotas
Ose juger la Grèce et régler nos états.
Je suis prêt à voler aux combats qu'il prépare.
Du sang des citoyens je fus toujours avare;
Je voudrais voir le sien épuisé par mes coups;
Et l'orgueil spartiate irrite mon courroux.
Mais ce qui dans mon cœur porte le plus d'alarmes,
C'est ma mère; je crains ses douleurs et ses larmes.
Elle a trop pénétré mes sentiments secrets,
Et condamne mes feux autant que mes projets.
Ses discours m'ont tantôt reproché ma faiblesse:
L'amour, si je l'en crois, me dégrade et m'abaisse.
Je dois sacrifier mon bonheur et mes vœux.

Quoi! l'on veut me forcer à rougir d'être heureux!
Je le suis, je la vois.

SCÈNE V.

TIMOPHANE, ÉRONIME, TIMÉE.

ÉRONIME.

Ah! conçois-tu ma crainte?
Léosthène est, dit-on, dans les murs de Corinthe.
Timoléon bientôt doit le suivre en ces lieux.
Ton règne et notre amour lui seront odieux.
Et ta mère avec lui....

TIMOPHANE.

Leur espérance est vaine.
Ils tenteraient en vain de briser notre chaîne.
O ma chère Éronime! il est venu ce jour,
Ce jour tant désiré qu'attendait notre amour.
Tu règnes sur Corinthe ainsi que sur moi-même.
C'est moi qui sur ton front place le diadême,
Et dans le même instant au pied de nos autels
Nous serons enchaînés par des nœuds éternels.
Éronime, demain le peuple me couronne.
Ah! ce titre brillant, ce sceptre qu'il me donne,
Si tu n'y joins ta main, que serait-il pour moi?
J'en étais peu jaloux: je l'ai voulu pour toi.

ÉRONIME.

Tu connais Éronime, et tu sais si mon ame
Est digne de la tienne et brûle de ta flamme.
Ce rang, où mes regards te verront élevé,
Aux vertus d'un héros sans doute est réservé.
Par son propre penchant Éronime entraînée

Eût oublié pour toi le sang dont elle est née;
Et, partageant tes feux sans te demander rien,
N'eût voulu que ton cœur qu'elle eût payé du sien.
Mais tu connais assez l'orgueil du diadème.
Il fallait obéir à cet ordre suprême,
A la loi que mon père imposa malgré moi.
Enfin, de mon amant l'amour a fait un roi.
Je puis m'en applaudir : on m'a dit que ta mère,
Répondant à tes soins par un accueil sévère,
S'est tantôt dérobée à tes embrassements;
Qu'elle blâme en secret nos nœuds, nos sentiments.
Mais du titre où j'aspire elle est en vain jalouse;
Je veux, quand je serai sa fille et ton épouse,
Par mes soins, mes respects, je veux la désarmer;
A force de vertus je veux m'en faire aimer,
Et détruisant enfin une erreur qui me blesse,
La voir entre nous deux partager sa tendresse.

TIMOPHANE.

Oui, tu dois l'espérer, tu la verras un jour
Te connaître, t'aimer, et bénir notre amour.
Oui, tu n'en peux douter; oui, ma mère est sensible;
Et quelle ame avec toi peut rester inflexible!
Cesse de rappeler en des moments si doux
Les obstacles qu'en vain l'on élève entre nous.
Laisse-moi m'occuper de toi, de ma tendresse,
Du bonheur de te voir, de t'adorer sans cesse,
De l'instant qui s'approche et va t'unir à moi,
Et du plaisir si pur d'avoir tout fait pour toi.
Ah! si ces cœurs cruels, dont la rudesse austère
Insulte à ce penchant si tendre et si sincère,
Connaissaient ces vertus qui fixèrent mon choix,
S'ils lisaient dans ton cœur, s'ils entendaient ta voix,

Je les verrais honteux de leur erreur extrême
S'étonner comme moi de ton pouvoir suprême,
Demeurer devant toi confus, humiliés,
Et me justifier en tombant à tes pieds.

ÉRONIME.

Ah! garde-toi du moins de leur haine obstinée,
Qui s'irrite et frémit de se voir enchaînée,
Qui croît dans le silence et prépare ses traits;
Hélas! il est des cœurs qu'on n'adoucit jamais.
Crains leurs complots obscurs et leur sourde menace.
Le retour de ton frère enhardit leur audace.
Les dieux mêmes, les dieux confirmant mes frayeurs,
Semblent à notre amour annoncer des malheurs.
De présages affreux mon ame est consternée.
Je les rappelle encore : aux autels d'hyménée
Je croyais cette nuit m'avancer sur tes pas.
La foudre a retenti : ses horribles éclats
Ont ébranlé le temple, ont fait trembler la terre;
Les crêpes de la nuit ont voilé la lumière.
A travers mille cris confus et menaçants,
J'ai distingué ta voix et tes gémissements.
Le jour a reparu.... Dieux! mon ame glacée
Voit encor cette image à mes sens retracée.
J'ai vu sur les débris de l'autel dispersé,
De cent coups de poignard j'ai vu ton corps percé.
Ton frère à tes côtés, dans une horreur tranquille,
Le glaive dans la main, paraissait immobile;
Et moi, l'œil égaré, dans mon saisissement,
Je demeurais sans voix, sans aucun sentiment.
Je pleurais; une main invisible et pressante
Dans tes bras tout sanglants me renverse expirante,
Et dans le même temps me reprochant ton sort,

Ta mère m'accablait des horreurs de ta mort.

TIMOPHANE.

Va, dans ces vains objets dont tu crains le prestige,
L'effroi qu'ils t'ont causé seul me trouble et m'afflige;
Tu dois le dissiper : trompé par ses terreurs,
L'amour se fait des maux de ses propres erreurs;
Espère mieux du sort, que ton cœur plus tranquille...

SCÈNE VI.

TIMOPHANE, ÉBONIME, TIMÉE.

TIMÉE.

Seigneur, du haut des tours qui défendent la ville,
On voit de Sparte au loin flotter les étendards.
Déja vos ennemis osent dans ces remparts
Faire entendre leur voix et parler de vengeance.
Sparte, n'en doutez pas, vient prendre leur défense.
De concert avec elle et les vents et les eaux
Cette nuit sur nos bords ont porté ses vaisseaux.
Échappés aux écueils qui bordent cette plage,
Ses nombreux bataillons ont couvert le rivage.

TIMOPHANE.

Ah! puissé-je du moins n'avoir à surmonter
Que ces fiers ennemis que je puis détester.
(*à Timée.*)
Au peuple obéissant, va, fais prendre les armes.
Intimide l'audace, appaise les alarmes.
Avant que de marcher à ces républicains,
Il nous faut dans ces murs assurer nos destins.
Rassemble nos guerriers, et sur-tout près des portes

Fais veiller avec soin nos plus braves cohortes.
(*à Eronime.*)
Va, vole, je te suis. Il faut nous séparer.
Adieu. Pour être à toi je vais tout préparer.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉOSTHÈNE, CRATÈS.

LÉOSTHÈNE.

Viens, suis-moi, cher Cratès.

CRATÈS.

Quoi! sous ces murs profanes,
Séjour jadis sacré de nos premiers prytanes,
Léosthène ose-t-il conduire un citoyen?
Ton danger dans ces lieux doit être égal au mien.
C'est le palais du crime et de la tyrannie.

LÉOSTHÈNE.

L'accès m'en est ouvert par les soins d'Isménie.
Je viens de lui parler; mon zèle et mes avis
Consolaient sa vertu qui pleure sur un fils.
Mais toi dont je connais l'ame fière et hardie,
Tu ne te bornes pas à pleurer la patrie;
Et tes amis et toi sont faits pour la venger.
Instruis-moi des périls que je veux partager.
Si de notre amitié tu te souviens encore,
Apprends-moi quels projets en ces lieux vont éclore.
Va, mon cœur en est digne, et mon sang est à vous.

CRATÈS.

Léosthène! ah! pourquoi faut-il que loin de nous

Timoléon portant son courage et la guerre,
Nous prive d'un secours, hélas! si nécessaire.
Son absence fatale a fait notre malheur.
Nous avons respecté dans ce fier oppresseur
Le sang de ce héros si cher à la patrie,
Nous n'avons pas osé décider de sa vie.
Nous attendions toujours en ce pressant danger
Qu'entre un frère et l'état lui-même il vînt juger.
Il a fallu bannir un espoir inutile.
Sans doute jusqu'à lui sur les mers de Sicile
Nos avis et nos vœux ne sont point parvenus.
Par ces délais encor nos périls sont accrus.
Enfin Sparte nous offre une prompte vengeance.
Pour briser notre chaîne elle arme sa puissance.
Ces peuples, nés jaloux des droits républicains,
Se chargent aujourd'hui du soin de nos destins.
Ils viennent; cette nuit nous leur ouvrons nos portes.
De Timophane alors surprenant les cohortes,
Dans son sang criminel notre bras indigné
Saura laver l'affront de l'avoir épargné.
Tu frémis!... Ce projet étonne ton courage!

LÉOSTHÈNE.

Non, vous servez l'état; et mon devoir m'engage
A m'unir avec vous dans vos justes desseins.
Ah! c'est Timoléon, c'est lui seul que je plains.
Hélas! de tant d'exploits quelle est la récompense!
Il va revoir ces murs après trois ans d'absence,
Et ne retrouvera dans ce triste palais
Que le sang de son frère et sur-tout ses forfaits.
Et toi qui le chéris, toi plus à plaindre encore,
Victime des forfaits que ta vertu déplore,
Respectable Isménie, ah! parmi tant d'horreurs

Seras-tu condamnée à vieillir dans les pleurs?
Ta tendresse à ce point sera-t-elle trompée?
Mais de quel bruit confus mon oreille est frappée!
Sous ce portique au loin je vois de tous côtés,
Je vois nos citoyens l'un sur l'autre portés.
On approche, et mes yeux... Dieux! quel bonheur extrême!
Oui, c'est Timoléon, cher ami; c'est lui-même.

SCÈNE II.

CRATÈS, LÉOSTHÈNE, TIMOLÉON, TIMÉE, SÉNATEURS DE LA SUITE DE TIMOLÉON.

TIMÉE.

Timophane en ces lieux va bientôt vous revoir.
Retenu quelque temps par un autre devoir,
Votre frère....

TIMOLÉON.

Timée, épargnez ma misère.
Parlez de Timophane, et non pas de mon frère;
Ce nom n'est plus pour moi qu'un opprobre éternel.
Je le verrai trop tôt, puisqu'il est criminel.
Allez.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

TIMOLÉON, CRATÈS, LÉOSTHÈNE, SÉNATEURS.

TIMOLÉON.

Qu'ai-je entendu? Que m'a dit Isménie?
A quel prix je revois ma mère et ma patrie!

L'étranger insolent s'avance contre nous.
Le joug de l'esclavage est suspendu sur vous.
Voilà donc, justes dieux! les fruits de ma victoire.
Mon cœur peut-il goûter les présents de la gloire?
Ah! j'aurais dû finir mes jours trop avilis
Sous le fer des tyrans que mon bras a punis.
Que dis-je? Dans mes maux quel vain transport m'égare!
La faiblesse en gémit, la vertu les répare.
Pour cet illustre effort les dieux m'ont réservé;
Rien n'est encor perdu, puisqu'ils m'ont conservé.
Mais vous, vous, sénateurs, dont l'ame incorruptible
Sans doute n'eut point part à ce complot horrible,
Avez-vous donc pu voir avec tranquillité
Opprimer la patrie et votre liberté?
Quel était votre espoir? Répondez, Polismène,
Vous, Cratès, Phocion, et vous, brave Éroxène,
Vous n'avez pas osé punir ces attentats!
Quels liens ou quels dieux ont enchaîné vos bras?

CRATÈS.

Vous seul dans notre main suspendiez la vengeance.
Nous devions ces égards et cette déférence
Aux vertus d'un héros, à vous, à vos bienfaits.
Votre cœur eût senti l'atteinte de nos traits;
Et nous aurions voulu détourner cette atteinte,
Sauver en même temps votre frère et Corinthe.
C'est à vous d'ordonner du sort de tous les deux;
Et nous attendions tout de vous seul et des dieux.

TIMOLÉON.

Quoi! déja sous vos yeux le crime se consomme;
Et pour sauver l'état vous attendez un homme!
Quoi! sans Timoléon vous acceptiez des fers!

CRATÈS.

Nous allions prévenir un si honteux revers.
Nous ne pouvions plus rien sur ce peuple frivole,
Épris de ses erreurs, charmé de son idole.
Rien n'égale l'excès de son abaissement;
Il brigue l'esclavage avec emportement.
De ces vils citoyens la foule réunie
Contre notre vertu servait la tyrannie.
L'attaquer sans espoir et livrer le combat,
C'était mourir pour nous et non pas pour l'état.
Il fallait s'appuyer d'une force étrangère.
Sparte s'offrait à nous; cette ville si fière
A recherché l'honneur de maintenir nos droits.
Cette nuit ses guerriers, protecteurs de nos lois,
Introduits par nos soins dans Corinthe étonnée,
En nos mains du tyran livrent la destinée.
La victoire est à nous.

TIMOLÉON.

O projets abhorrés!
Tous les cœurs aujourd'hui sont-ils donc égarés?
Citoyens insensés! ô ciel! qu'alliez-vous faire?
Vous-mêmes dans vos murs vous appelez la guerre!
Vous courez au-devant d'un perfide étranger;
Et vous armez le bras qui veut vous égorger!
Vous mettez dans sa main par vous seuls enhardie
Les feux dont il allait embraser ma patrie!
Vous croyez qu'il vous sert! sénateurs imprudents!
Ne connaissez-vous plus ces superbes tyrans?
Avez-vous oublié l'esclavage d'Athène?
N'est-ce plus cette Sparte implacable et hautaine,
Qui veut être des Grecs la terreur ou l'appui,
Être libre chez elle, et régner chez autrui,

Qui trompe et qui combat, qui joint la politique
A la férocité de l'orgueil despotique?
Ah! vous devez la craindre; elle doit vous haïr.
Et quand Sparte en effet eût voulu vous servir,
N'avez-vous pas rougi qu'une main étrangère,
Déshonorant les dons qu'elle pouvait nous faire,
Décidât vos destins, vous imposât la loi?
Quand on veut être libre, il faut l'être par soi.
O honte inattendue! ô Corinthe! ô patrie!
Par ce dernier affront plus que jamais flétrie!
Quel est donc ton destin, quand tes propres enfants
Déja pour leurs vengeurs vont choisir des tyrans!

CRATÈS.

Eh bien! que pensez-vous, et que devons-nous faire?

TIMOLÉON.

Abjurer un dessein funeste et téméraire,
Combattre un ennemi tout prêt à vous frapper,
Qui voulait à-la-fois vous perdre et vous tromper;
Ne redouter que Sparte en ce péril extrême;
Vous joindre à Timophane, à ce peuple, à moi-même,
Pour chasser l'étranger qui feint de vous servir,
Et qui creusait le piége où vous alliez courir.

CRATÈS.

Mais quand de Timophane assurant la victoire,
Nous aurons augmenté sa puissance et sa gloire,
Pourrons-nous renverser ce nouvel ennemi,
Dans un rang usurpé par nos mains affermi?

TIMOLÉON.

Quelle indigne frayeur dans des cœurs aussi braves!
Quand je suis avec vous, vous craignez d'être esclaves!
Pensez-vous qu'aux tyrans mon cœur sache obéir?
Ai-je appris à les vaincre afin de les servir?

Et si j'ai pu m'armer pour venger la Sicile,
Serai-je dans ma cause insensible et tranquille?
Ah! je ne crains ici ni pour vous, ni pour moi....
Et mes concitoyens n'ont point encor de roi.
Ils ont un défenseur.... Vous pourrez le connaître.
Mais des moyens plus doux nous sauveront peut-être.
Oui; je crois que les dieux adoucis en ce jour
Attachaient vos destins à mon heureux retour.
Hélas! j'eusse arrêté la main qui vous opprime;
Mon frère, sous mes yeux, aurait rougi du crime.
Mais j'espère du moins, j'espère que ma voix,
Du devoir, de l'honneur lui retraçant les lois,
Sur son cœur aveuglé reprendra quelque empire.
Quel que soit aujourd'hui son funeste délire,
Sous le joug des forfaits il n'est point abattu,
Et puisqu'il est mon frère, il connaît la vertu.
Dieux qui nous la donnez, dieux dont elle est l'ouvrage,
Vous qui la chérissez, prêtez-moi son langage;
Éclairez Timophane, et faites que son cœur
Puisse à-la-fois connaître et vaincre son erreur.
Mais je le vois.

SCÈNE IV.

TIMOLÉON, CRATÈS, LÉOSTHÈNE, TIMOPHANE, TIMÉE, SÉNATEURS.

TIMOPHANE.

Eh bien! votre triomphe illustre,
A vous, à cet état assure un nouveau lustre.
Nous partageons le prix de vos brillants travaux;
Et je revois mon frère et j'embrasse un héros.

Ah! croyez que mon cœur, sensible à votre gloire,
A, du moins par ses vœux, eu part à la victoire;
Et que, digne en tout temps d'un frère tel que vous,
J'en suis enorgueilli sans en être jaloux.

TIMOLÉON.

Ah! ne soyez jaloux que d'aimer la patrie;
Je me reproche, hélas! les instants de ma vie
Que, loin de ses regards, des exploits imprudents
A mon premier devoir ont dérobés long-temps.
Mais je puis réparer ma faute et mon absence;
Je puis de Sparte encor réprimer l'insolence.
Déployés dans nos champs, ses nombreux étendards
Osent, mais vainement, menacer nos remparts.
Corinthe combattra l'ennemi qu'elle abhorre.
On dit qu'il en est un plus dangereux encore.
J'espère l'oublier: des projets insensés,
Quand je vous ai revu, doivent être effacés;
Et ce ciel, qui par moi vous parle et vous éclaire,
Enseigne à pardonner une erreur passagère.
Songeons à la patrie, à son pressant danger,
Défendons-la des mains de l'avide étranger.
Puissiez-vous aujourd'hui, plus juste et plus fidèle,
Apprendre à la chérir en combattant pour elle?
Ces braves citoyens, avec moi réunis,
Vont marcher sur nos pas contre nos ennemis.
Ma voix seule, pour vous, vient d'armer leur vaillance.

TIMOPHANE.

Je dois trop....

TIMOLÉON.

Suspendez votre reconnaissance.
J'espère dans ces dieux, les maîtres de nos cœurs;

Et vous me connaîtrez quand nous serons vainqueurs.
(*aux sénateurs.*)
Adieu. Vous, suivez-moi.

SCÈNE V.

TIMOPHANE, TIMÉE.

TIMOPHANE.

Quel superbe langage!
Que prétend-il me dire? Il me sert, il m'outrage.
Pense-t-il m'imposer d'un mot ou d'un coup-d'œil?
Mon cœur n'obéit point aux ordres de l'orgueil.
Ce cœur soumis aux lois qu'il a voulu se faire
Rejette avec horreur un joug involontaire.
J'aime Timoléon, je le veux, je le dois;
Mais s'il m'ose braver, il me rend tous mes droits.
Viens, il est temps....

SCÈNE VI.

ÉRONIME, TIMOPHANE, TIMÉE.

ÉRONIME.

Eh bien! tu viens de voir ton frère.
Parle, rassure-moi; que faut-il que j'espère?
Tu ne me réponds rien: ton front triste et baissé
Est couvert des ennuis de ton cœur oppressé.
De ces nouveaux chagrins ton frère est-il la cause?
Ah! je sens tous les maux où notre amour t'expose.
Je dois t'en aimer plus: tu les souffres pour moi.
Timoléon s'est-il déclaré contre toi?

TIMOPHANE.

Non; son bras même ici s'arme pour nous défendre.
Mais s'il faut t'expliquer ce qu'il m'a fait entendre,
Ne nous attendons pas qu'il puisse consentir
A me voir dans un rang que son cœur doit haïr.
La rupture entre nous paraît inévitable.
Quoi! tout ce qui m'est cher me poursuit et m'accable!

ÉRONIME.

Par ton abattement je conçois nos malheurs.
J'en prévois de plus grands.... Pardonne à mes frayeurs.
Tout alarme l'amour : peut-être dans ton ame
Tant d'obstacles divers qu'on oppose à ta flamme
Éteindront à la fin cette ardeur d'être à moi,
Cet espoir qui toujours semble fuir loin de toi.
Je vois tous tes combats : les plaintes de ta mère,
Des esprits soulevés, l'ascendant de ton frère,
Mêlent à nos liens l'amertume et l'horreur;
Et je n'ai rien pour moi que l'amour et ton cœur.

TIMOPHANE.

Ah! crois que c'est assez : va, ce soupçon m'outrage.
Avec plus d'ennemis j'aurai plus de courage.
Ce cœur digne du tien, et non moins généreux,
Pouvant t'immoler tout, en sera plus heureux.

ÉRONIME.

Ah! tu me rends l'espoir : oui, ta noble assurance
Me répond des desseins dont j'ai craint l'inconstance.
Oui, tel est le pouvoir que l'amour a sur moi,
Je n'espère, ne crains, ne vois rien que par toi.
Et dans ces murs enfin que peut-on entreprendre?
Tout briguerait ici l'honneur de te défendre.
Estimé du sénat, et du peuple adoré,
Par-tout de leur amour tu marches entouré.

Je vois dans tous les cœurs le penchant qui m'entraîne :
Est-ce donc près de toi qu'on peut sentir la haine ?

TIMOPHANE.

J'embrasse avec transport ces présages heureux.
Ta voix m'est un garant de la faveur des dieux.
Mais on m'attend sans doute, et pleins d'impatience,
Nos guerriers de leur chef demandent la présence.
Je vais du Spartiate humilier l'orgueil.
Nos champs, qu'il ravageait, vont être son cercueil.
Il faut combattre ; allons.

ÉRONIME.

Dans l'ardeur qui t'anime,
Veille au moins sur des jours pour qui tremble Éronime.
Songe que nos destins dépendent de ce jour,
Et même en combattant songe encore à l'amour.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIMOLÉON, TIMOPHANE, SOLDATS.

TIMOPHANE.

Oui, ce jour qui nous sauve a comblé votre gloire.
Il est de vos destins d'enchaîner la victoire.
Sur ses bords étonnés l'orgueilleux Eurotas
Reverra ses guerriers vaincus par notre bras;
Et le vôtre, illustré par un nouveau trophée,
A triomphé dans l'isthme, ainsi que sur l'Alphée.
Corinthe vous doit tout, et je vous dois des jours
Du fer de l'ennemi sauvés par vos secours :
Je m'en fais un bonheur, et désormais ma vie
Appartient à mon frère autant qu'à ma patrie.

TIMOLÉON.

(*aux soldats.*)
Je m'en vais l'éprouver. Allez, et laissez-nous.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

TIMOLÉON, TIMOPHANE.

TIMOLÉON.

Écoutez. Quand mon bras a combattu pour vous,
Quand j'ai servi l'état, je n'ai pas cru sans doute
Au pouvoir des tyrans vous frayer une route.
J'ai su tous vos desseins; j'en ai senti l'horreur;
Mais j'ai vu des vertus au fond de votre cœur.
Je m'en souviens toujours; et l'exemple d'un frère,
Sa générosité, son procédé sincère,
Doivent vous ramener des sentiers de l'erreur
A l'amour du devoir, qui seul mène au bonheur.
Pourriez-vous abuser de l'ivresse imprudente,
Des transports passagers d'une foule inconstante,
Qui se lasse des lois, et peut-être demain
Détestera son roi couronné par sa main?
L'état doit-il changer au gré de son caprice?
Ah! si vous respectez la loi de la justice,
Songez à ces mortels, sages et révérés,
Soutiens de cet état, par vous-même honorés:
Citoyens vertueux, guerriers encor plus braves,
Croyez-vous qu'ils soient nés pour être vos esclaves?
Je ne rappelle point à votre souvenir
Les dangers d'un projet qu'ils ont droit de punir.
La terreur est un frein pour une ame vulgaire:
Je parle de vertu, quand je parle à mon frère.
J'écarte même encore un motif plus pressant,
Les devoirs si sacrés d'un cœur reconnaissant.
N'en consultez qu'un seul, le devoir d'être juste.

Ah! soyez citoyen, aimez ce titre auguste;
Et si vous en avez dégradé la splendeur,
Sachez vous repentir; voilà votre grandeur.

TIMOPHANE.

Le repentir n'est point où ne fut point le crime.
Des hommes rassemblés le suffrage unanime
Est un droit pour régner, le plus sacré de tous;
C'est le mien; et s'il est aujourd'hui parmi vous
Des esprits obstinés de qui l'orgueil aspire
A garder un pouvoir que le mien va détruire,
Ce n'est pas eux du moins que j'ai dû consulter :
Ils peuvent me haïr et non m'épouvanter.
J'en appelle à vous-même, à votre expérience.
Croyez-moi; les humains, jouets de l'inconstance,
Abusant de leurs droits et de la liberté,
Ne peuvent pas long-temps souffrir l'égalité.
Ce peuple veut un maître; il est las d'être libre.
Quand le temps a détruit cet heureux équilibre
Qui fixe au même but les divers intérêts,
L'esprit républicain est éteint pour jamais.
Ce moment est venu : je l'ai hâté peut-être.
J'ai disposé ce peuple à désirer un maître.
Mais j'ose m'applaudir d'être grand à ses yeux;
Tout mon art avec lui fut d'être vertueux.
Quoi! me défendez-vous cet honneur où j'aspire,
De voir tous ces mortels, heureux sous mon empire,
Prodiguer à leur roi les titres les plus doux?
Quoi! ce désir si noble est-il vil devant vous?
Ne m'est-il pas permis de prétendre à la gloire
Qui des rois adorés consacre la mémoire?
Ce sort est-il indigne ou de vous ou de moi?
Je fus bon citoyen : je serai meilleur roi.

TIMOLÉON.

Osez-vous affecter tout cet orgueil sublime,
Quand je sais quel espoir vous guide et vous anime?
Pensez-vous me tromper? ou ce cœur généreux
Craint-il de m'avouer sa faiblesse et ses feux?
Ce cœur né pour régner, et que la gloire enflamme,
Ce cœur, je le sais trop, fait tout pour une femme.
Au prix de nos malheurs Éronime est à vous,
Et les enfants des rois vont dominer sur nous.
Ah! cette seule idée irrite ma colère....
La pitié la retient.... Timophane! ah! mon frère!
Ah! jeune homme insensé, quel est donc ton espoir?
Quoi! l'amour a sur toi cet indigne pouvoir!
Une femme en ton cœur est plus que la patrie!
Hélas! pour prévenir ta coupable furie,
Si je n'eusse écouté qu'un devoir rigoureux,
Quel était ton destin? réponds-moi, malheureux.
Il semble que le ciel, que ta faiblesse offense,
Voulût prendre le soin de t'en punir d'avance.
Je n'avais qu'à livrer au fer des ennemis
Tes jours, alors du moins offerts à ton pays.
Mon cœur s'est révolté contre une loi si dure;
Je n'ai pas un moment combattu la nature.
Au milieu des périls j'ai volé sans effroi,
J'ai présenté ma tête entre la mort et toi.
Je ne m'en repens pas; toi, du moins, toi, mon frère,
Ne me préfère pas une femme étrangère.
Va, l'homme qui s'enchaîne est vil ou malheureux,
Et le joug qu'on adore un jour devient affreux.
La vertu contre lui doit te prêter des armes.
Par ce nom si sacré, par ces premières larmes
Que mes sévères yeux répandent devant toi,

Par pitié pour l'état, pour toi-même et pour moi,
Et par ce même sang qui nous donna la vie,
Rends-moi mon frère, hélas! et rends-moi ma patrie,
Et ne m'expose pas au repentir affreux
D'avoir sauvé tes jours pour nous perdre tous deux.

TIMOPHANE.

Va, mon cœur ne sait pas résister à tes larmes.
J'en suis trop attendri : mais pourquoi ces alarmes?
Que crains-tu pour l'état? quel est donc son danger?
Quelles sont tes frayeurs? et pourquoi t'affliger,
Si ce peuple préfère à son indépendance
De vivre dans le calme et dans l'obéissance?
Son sort et mon pouvoir seront réglés par toi;
Ici Timoléon régnera plus que moi.
Je sais trop respecter ton âge et tes lumières;
Tes avis en tout temps me seront nécessaires.
Je ne déguise rien : je sens quelque plaisir
A couronner l'amante à qui je dois m'unir.
L'amour n'a point d'accès dans ton cœur inflexible;
Le mien, je l'avouerai, le mien est plus sensible.
Oui; je n'en rougis point, mes destins et mes jours
A cet objet si cher sont soumis pour toujours;
Tout me devient affreux, sans lui, sans sa tendresse.
Sans doute de l'amour méconnaissant l'ivresse,
Tu ne vois rien en lui qu'une frivole erreur;
Mais l'erreur est pour l'homme, elle est son seul bonheur.
Ah! la mienne, du moins, la mienne est innocente:
Vivre pour cet état, pour toi, pour mon amante,
Voilà tous mes devoirs, et voilà tous mes vœux;
Le premier droit de l'homme est celui d'être heureux.

TIMOLÉON.

Le mien est de venger ma patrie et moi-même.

Ainsi que ton forfait, ton délire est extrême.
C'en est trop....

SCÈNE III.

ISMÉNIE, TIMOLÉON, TIMOPHANE.

TIMOLÉON.

Ah! madame, ah! ma mère, venez;
Les dieux, les dieux cruels nous ont abandonnés.
Il n'a rien écouté, ni raison, ni prière.
Ne voyez plus en lui votre fils ni mon frère.
Mais celui qui vous reste est digne encor de vous.
Toi, si tu veux régner, porte tes premiers coups.
Frappe ou tremble.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

TIMOPHANE, ISMÉNIE.

TIMOPHANE.

C'est vous, vous seule que j'implore.
Vous qui savez me plaindre et qui m'aimez encore.
Ma mère, modérez son injuste courroux.
Ces débats malheureux étaient-ils faits pour nous?
Et qu'ai-je fait, ô ciel! pour mériter sa haine?
Pourquoi? quelle puissance inflexible, inhumaine,
M'oblige à renoncer à ces liens sacrés,
Si puissants sur mon cœur, si long-temps adorés?
Hélas! s'il ne fallait pour appaiser mon frère
Qu'abandonner ce rang, objet de sa colère,

Timophane aisément pourrait le désarmer.
Je peux mourir pour lui, mais non cesser d'aimer.
Je puis immoler tout, mais non pas Éronime,
Non pas ce sentiment si vrai, si légitime,
Le trésor de mes jours, l'aliment de mon cœur.
Hélas! il ne sent pas mes feux et mon bonheur.
Il ne voit, ne connaît que son devoir austère.
Mais vous, ma mère, vous, plus tendre et moins sévère,
L'amour qui m'asservit vous est-il étranger?
Concevez cet effort que l'on ose exiger.
Je pourrais de mon cœur, dont je n'ai plus l'empire,
Arracher cet objet pour qui seul je respire!
Non, ne l'espérez pas; je le voudrais en vain.
Ah! plutôt sans troubler mes vœux ni mon destin,
Ah! laissez sous les yeux d'une épouse adorée
S'embellir de mes jours l'innocente durée.
Daignez fléchir mon frère, et je puis en ce jour
Chérir également la nature et l'amour.

ISMÉNIE.

Tu te flattes, mon fils, d'une espérance vaine.
Cet amour insensé qui t'aveugle et t'enchaîne,
Dérobe à tes regards les maux que je prévoi,
Et qui vont t'accabler en retombant sur moi.
Tu n'en saurais douter, ton frère est inflexible.
Le rang où tu prétends à ses yeux est horrible,
Et nos républicains, pour t'arracher ce rang,
Pour t'arracher le jour, voudraient verser leur sang.
Vois l'avenir affreux qui pour toi se prépare.
Tu t'imposes la loi de devenir barbare.
Tu n'as point d'autre espoir, pour vivre, pour régner;
Dans le sang de ton frère il faudra te baigner.
Il faut exterminer tous ceux dont le courage

Chérit la liberté, déteste l'esclavage.
Apres ces premiers coups que ta main doit porter,
Dans ce chemin sanglant ne crois pas t'arrêter;
Sous le glaive et les fers la haine renaissante
Tes craintes, tes périls, et la mort menaçante,
Reproduiront encor de nouvelles horreurs;
Tu seras effrayé de tes propres fureurs.
Les peuples entourés du meurtre et des supplices,
Ces peuples inconstants dont tu fais les délices,
Frémiront des malheurs qu'ils se sont préparés,
Et maudiront tes jours par toi-même abhorrés.
Que dis-je? cet objet de tant d'idolâtrie,
Qui commande à ton ame et règne sur ta vie,
Dans ton cœur revenu de ses premiers transports
Aigrira chaque jour le fiel de tes remords.
Tu lui reprocheras le sang de tes victimes,
Tes jours empoisonnés, tes tourments et tes crimes.
Tu viendras près de moi, du moins en ce moment
Porter ton désespoir et ton accablement.
Mais rappelés alors dans ton ame éperdue,
Tes forfaits et mes maux, retracés a ta vue,
Reviendront t'accabler de reproches cruels,
Et te repousseront de mes bras maternels.

TIMOPHANE.

Ah! grands dieux!

ISMÉNIE.

Tu frémis à cette affreuse image.
Va, je ne verrai point ces maux que je présage;
Et mon trépas du moins préviendra tant d'horreurs.
Mon sort est décidé; si tu règnes, je meurs.

TIMOPHANE.

Qui? vous! ô ciel!

ISMÉNIE.

Mon fils, ton cœur n'est point farouche;
Si le soin de mes jours, si ma douleur te touche,
Ose enfin préférer à l'amour, à sa loi,
Ce tendre cri du sang qui te parle pour moi.
Cette idole orgueilleuse, à tes désirs si chère,
Ne t'a point commandé d'assassiner ta mère.
Ce penchant, dont je vois que ton cœur se remplit,
Doit céder par degrés au temps qui l'affaiblit.
Mais la nature, seule immuable, immortelle,
Inspire un sentiment aussi durable qu'elle.
Ton cœur que j'ai formé me chérira toujours.
Mon fils, ne flétris point le reste de mes jours.
Épargne-moi, mon fils, l'horreur insupportable
De mourir malheureuse en te laissant coupable.
Prends pitié de mes maux et de ta mère en pleurs.
Ah! ton cœur est-il fait pour braver mes douleurs?
Je tombe à tes genoux....

TIMOPHANE.

Quel transport vous égare!
Vous à mes pieds! ô ciel!

ISMÉNIE.

J'y resterai, barbare.
J'expirerai du moins en étendant mes bras
Vers mon fils révolté que je n'attendris pas.

TIMOPHANE.

Ah! vous en triomphez... J'en mourrai; mais n'importe,
Je ne résiste plus, et ma mère l'emporte.
Eh bien! il faut combler mon malheur et vos vœux.
Éloignez pour jamais, éloignez de mes yeux
Cet objet que j'immole et que toujours j'adore;
Je ne réponds de rien, si je la vois encore.

Ah! si vous avez cru me sauver à ce prix,
Vous vous trompez, hélas! votre malheureux fils
Ne veut point aujourd'hui, pour finir sa misère,
Attenter à des jours qu'il consacre à sa mère.
Mais ce cruel effort, mes regrets, ma douleur,
Ces nœuds que je déchire en déchirant mon cœur,
Et cet accablement d'une ame qui succombe
Sous vos yeux par degrés me creuseront ma tombe.
Timophane, du moins, n'aura pu vous trahir;
Et, malheureux par vous, mourra sans vous haïr.

ISMÉNIE.

Le ciel à tes vertus doit être plus propice.
Va, ne te repens point d'un si beau sacrifice,
Je sens tout ce qu'il coûte, et t'en admire plus.
Ne crois pas que pour toi tous les biens soient perdus.
Être chéri des tiens, jouir de ma tendresse,
Adoucir par tes soins le poids de ma vieillesse,
Tel doit être ton sort: est-il si malheureux?
Va, ces plaisirs sont faits pour un cœur vertueux.
Je vais faire presser un départ nécessaire,
Et bientôt loin de nous....

TIMOPHANE.

Non, demeurez, ma mère.
Ma mère, par pitié, ne m'abandonnez pas.
Ah! laissez-moi pleurer et gémir dans vos bras.
Consolez votre fils, soutenez son courage,
De ma raison qui fuit rappelez-moi l'usage,
J'ai besoin de vous voir; et je sens que mon cœur
Revole à des liens dont il fit son bonheur.
Ce cœur, contre l'amour qui se plaint et murmure,
Cherche au moins un asyle au sein de la nature.

ISMÉNIE.

Attends tout de mes soins : c'est à moi désormais
De suffire à ton cœur, de lui rendre la paix :
Ce devoir m'est bien cher ; mais je ne veux point croire
Que mon fils, oubliant et mes pleurs et sa gloire,
Soit prêt à me trahir par un retour honteux,
Et, s'il n'est près de moi, ne soit plus généreux.
Mon fils, contre toi-même éprouve ton courage.
Va, j'aime à me flatter que, plus juste et plus sage,
Timophane, indigné d'avoir tant combattu,
Gardera les serments qu'il fait à la vertu.
Je te quitte un instant ; et je dois de ton frère
Prévenir les desseins, arrêter la colère.
Je reviens près de toi.

SCÈNE V.

TIMOPHANE, *seul.*

Qu'ai-je dit ? qu'ai-je fait ?
Est-ce une illusion ? Est-il vrai qu'en effet
Timophane ait promis d'oublier Éronime ?
Quel est donc ce devoir dont je suis la victime,
De s'arracher à soi, d'ordonner son malheur,
D'abjurer ses penchants et les droits de son cœur ?
Ma mère l'a voulu.... Pardonne, chère amante !
Je n'ai pu voir ma mère à mes pieds gémissante.
Elle voulait mourir.... J'ai cédé, j'ai promis....
Le bonheur, je le vois, ne nous est pas permis.
Je ne la verrai plus !... c'en est fait, et je l'aime !
Qu'il est affreux, ô ciel ! de se vaincre soi-même !
Dieux ! que fait Éronime en ce fatal moment ?

Elle accuse.... elle plaint peut-être son amant.
Elle sent que l'arrêt que j'ai porté contre elle
Doit accabler ce cœur qu'elle a connu fidèle.
(*Il s'assied.*)
Elle sait trop, hélas!... Je ne me soutiens plus.
Après ce grand effort tous mes sens abattus
Sont demeurés sans force, et mon ame affaiblie,
Dans l'excès de ses maux demeure ensevelie.

SCÈNE VI.

TIMOPHANE, TIMÉE.

TIMÉE.

Quoi! vous-même, seigneur, démentez vos projets!
Ce départ dont j'ai vu les funestes apprêts,
C'est vous qui l'ordonnez! Vos amis, Éronime,
Tous ceux qu'à vous servir un même zèle anime,
Sont aujourd'hui par vous trahis également!
Votre amante, tranquille en son accablement,
Veut cacher ses douleurs et paraître insensible.
Son désespoir muet en devient plus terrible.
La pâleur sur le front et les yeux égarés,
Elle quitte ces murs à jamais abhorrés,
Et je crains....

TIMOPHANE.

Elle fuit!... et va mourir peut-être.
A tant de cruauté puis-je me reconnaître?
Ah! c'est trop étouffer un sentiment vainqueur....
Dieux! vous me pardonnez, si vous voyez mon cœur.
Je ne souffrirai point cette fuite cruelle.
Volons, je veux régner, vivre, mourir pour elle.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIMOPHANE, ÉRONIME.

TIMOPHANE.

Cessez de reprocher à ma douleur extrême
Ce crime d'un moment détesté par moi-même.
Jugez, jugez plutôt de mes tourments affreux,
Quand j'ai pu prononcer cet arrêt malheureux.
Concevez ces combats d'une ame qui s'abhorre,
Qui s'arrache à des nœuds qu'elle idolâtre encore,
Qui promet de les rompre, et jure en même temps
De n'accomplir jamais ces horribles serments.
Tel était mon état; et tandis que ma mère
Opposait à mes vœux le courroux de mon frère,
Les feux de la discorde entre nous allumés,
Tous ces républicains contre moi seul armés,
Ses frayeurs, sa tendresse, et sa mort résolue;
Tandis qu'elle ordonnait à mon ame éperdue
Cet effort si fatal au bonheur de mes jours,
Je jurais, dans ses bras, de t'adorer toujours.
J'épanchais dans son sein tout l'amour qui m'anime;
Je nommais, j'implorais, j'attestais Éronime;
Et Timophane en pleurs, te conservant sa foi,

N'a rien promis enfin que de mourir pour toi.

ÉRONIME.

Je suis loin d'ajouter à l'horreur qui t'accable.
Si je t'eusse aimé moins, tu serais moins coupable.
Je te pardonne tout, en voyant ton amour.
Conçois par la douleur qui t'accable à ton tour
Quel fut mon désespoir à cet ordre barbare,
Qui m'annonçait l'affront que cet instant répare.
Hélas! as-tu prévu ce que j'allais souffrir?
En songeant à mes maux, n'as-tu pas dû frémir?
T'es-tu représenté ton amante trompée;
Ton amante par toi d'un coup mortel frappée?
Et tout prêt à former ce projet plein d'horreur,
L'image de ma mort n'a point glacé ton cœur!
Hélas! j'allais mourir: c'était là ma vengeance.
Je ne me vante point d'une fausse constance.
Je voulais voir mon père à mes derniers moments;
Je voulais expirer dans ses embrassements.
Heureuse encore, hélas! si le ciel, dans ton ame,
Effaçait, par ma mort, les traces de ta flamme;
Trop heureuse, en perdant tous mes droits sur ton cœur,
Que mon trépas, du moins, assurât ton bonheur!

TIMOPHANE.

Il n'en est point pour moi, je n'en dois point prétendre,
Qu'en possédant ce cœur, si généreux, si tendre.
Ma mère, désormais, ne saurait m'ébranler:
Va, c'est en l'éclairant qu'on peut la consoler.
Je préviendrai les maux qui causent ses alarmes,
Et nos mains vont s'unir pour essuyer ses larmes.
J'entends du bruit; mon frère approche de ces lieux:
Mon cœur va se montrer tout entier à ses yeux.

Enfin voici l'instant de me faire connaître.
Laisse-nous : devant lui tu ne dois point paraître.
Éloigne-toi.

SCÈNE II.

TIMOPHANE, TIMOLÉON, CRATÈS, SÉNATEURS.

TIMOLÉON.

L'état, qui parle par ma voix,
Qui va reprendre enfin et son lustre et ses droits,
L'état, qui ne doit rien au citoyen fidèle,
Mais qui sait distinguer les vertus et le zèle,
Quand vous l'allez servir, applaudit aujourd'hui
Au généreux dessein qui vous rend son appui;
Et je puis ajouter...

TIMOPHANE.

C'en est assez, mon frère.
Durant quelques moments j'ai paru vous complaire:
J'ai réfléchi depuis sur mes vrais intérêts.
J'ai pesé vos raisons, j'ai pesé mes projets.
Rien ne peut me changer; je suis inébranlable :
Mon pouvoir, à vos yeux, doit être respectable.
Demain le peuple entier m'élève au rang des rois.
Citoyen, c'est à vous de révérer son choix.
Ne vous opposez plus à ma grandeur prochaine;
Je veux votre amitié, sans craindre votre haine.
Cette haine, qu'en vain j'ai voulu prévenir,
Peut affliger mon cœur, et non pas l'asservir.
Adieu.

SCÈNE III.

TIMOLÉON, CRATÈS, SÉNATEURS.

CRATÈS.

Quoi! c'est à vous que l'on tient ce langage!
Et vous souffrez...

TIMOLÉON.

Ami, laissons là mon outrage;
C'est celui de l'état que nous devons venger.
Je vois tout mon malheur et tout votre danger.
Ah! dieux!

CRATÈS.

Vous gémissez! Eh bien! devons-nous croire
Que l'intérêt commun, le soin de votre gloire,
L'emportent, dans ce cœur fidèle à son pays,
Sur les liens du sang que le crime a flétris.
Nous avons un tyran; sa mort est nécessaire:
J'ose oublier ici que vous êtes son frère.
J'attends un grand effort d'un cœur si généreux.
Je parle devant vous comme devant les dieux.

TIMOLÉON.

Oui, tu m'as vu frémir... Tu dois assez comprendre
Que je l'ai condamné, puisque j'ai pu t'entendre.
Hélas! en le frappant, tous vos traits aujourd'hui
Passeront par mon cœur pour arriver à lui.
Grands dieux! dont aujourd'hui la pitié favorable
Lui présentait du moins un trépas honorable,
Vous nous serviez tous deux; votre heureuse rigueur
Prévenait à-la-fois son crime et mon malheur.
Dieux! m'avez-vous permis, dans vos décrets suprêmes,

De repousser des traits dirigés par vous-mêmes,
Pour me faire un devoir de plonger dans son sein
Le glaive de la mort détourné par ma main?
Que dis-je? en ce moment vous m'éclairez peut-être.
Aux yeux de tout ce peuple, amis, je vais paraître.
O mes braves amis! ne précipitez rien:
Ce ciel qui m'a conduit, qui me doit son soutien,
Lui-même animera le zèle qui m'enflamme.
Parlons aux citoyens, rappelons dans leur ame
La liberté, les lois, l'amour de mon pays,
Que, sans doute, un tyran n'a point anéantis.
Joignez-vous à ma voix, chers amis que j'implore;
Allons, et dans ces murs, s'il en est temps encore,
De mon coupable frère arrêtons les projets;
Forçons-le, malgré lui, d'échapper aux forfaits.
Suivez-moi tous.

SCÈNE IV.

TIMOLÉON, ISMÉNIE, SÉNATEURS.

ISMÉNIE.

Demeure, et rassure ta mère.
L'amour a triomphé dans le cœur de ton frère;
Il a tout oublié, je n'en attends plus rien:
Mais ton cœur n'est pas fait pour imiter le sien.
Tu sauras plus que lui respecter la nature;
Tu ne veux point aigrir mes maux et ma blessure.
Mon fils est criminel: mais peux-tu le haïr?
C'est aux dieux à juger, c'est aux dieux à punir.
Timophane m'oppose une indigne tendresse;
Ta vertu m'épouvante autant que sa faiblesse.

Quoi! tu lèves au ciel un front morne et troublé!
De quelque grand fardeau tu sembles accablé!
O mon fils!

TIMOLÉON.

Espérez, mais plaignez-nous, ma mère,
Vous, d'avoir trop d'un fils, et moi, d'avoir un frère.
Adieu.

SCÈNE V.

ISMÉNIE, *seule.*

Puisqu'il gémit, je dois trembler... O ciel!
Qui de mes deux enfants est pour moi plus cruel?
Vous, mes fils, vous, ingrats! auteurs de ma misère!
Quoi! c'est donc quelquefois un malheur d'être mère!
Je n'ai plus qu'un espoir; tu me l'as inspiré :
Ciel! conduis les projets de ce cœur égaré.
Je vais voir Éronime... Elle approche.

SCÈNE VI.

ISMÉNIE, ÉRONIME.

ISMÉNIE.

Madame,
Je vais vous étonner : peut-être qu'en votre ame
Vous pensez avoir droit, sur-tout en ce moment,
De nourrir contre moi quelque ressentiment.
J'ai condamné l'hymen ou Timophane aspire;
J'ai voulu, dans son cœur, balancer votre empire.
Mes motifs, quels qu'ils soient, en rompant ces liens,

N'étaient pas, à vos yeux, aussi puissants qu'aux miens.
Mon intérêt peut-être a combattu le vôtre.
Il est temps aujourd'hui d'éclairer l'un par l'autre.
Quand les mêmes dangers s'assemblent contre nous,
Je viens vous implorer pour moi-même et pour vous.

ÉRONIME.

Jugez mieux de mon cœur : il méritait, peut-être,
Qu'avant de le blesser, on daignât le connaître.
Croyez, quelques soupçons que vous ayez conçus,
Qu'aimé de votre fils ce cœur a des vertus.
Achevez, et croyez que mon ame attendrie
S'ouvre à tous vos chagrins et chérit Isménie.

ISMÉNIE.

Eh bien ! apprenez donc vos malheurs et les miens.
Tremblez en préparant ces funestes liens.
Votre amant veut régner ; le peuple le couronne :
Si ce n'est qu'à ce prix que votre main se donne,
Sachez que votre main n'est qu'un affreux présent ;
Qu'elle approche la mort du cœur de votre amant.
Tous nos républicains, les sénateurs, son frère,
Lui jurent dès ce jour une éternelle guerre.
Entouré d'ennemis, entouré d'assassins,
C'est vous qui le livrez à leurs barbares mains.
Je ne vous donne point de frivoles alarmes,
Et ce n'est point à vous de soupçonner mes larmes.
Hélas ! vous entendez la douleur et les cris
De ce cœur maternel qui tremble pour un fils.
Ne vous obstinez point contre la destinée.
Corinthe avec horreur verrait cet hyménée.
Jamais le sang des rois ne peut régner sur nous.
Timophane vous aime, il n'obéit qu'à vous ;
Vous seule vous pouvez l'arracher à vous-même.

C'est du moins un bonheur de sauver ce qu'on aime.
Il vivra par vos soins ; faites-vous cet effort.
Commandez à l'amour, et commandez au sort ;
J'ose attendre de vous un trait si magnanime,
Et jugez si mon cœur estimait Éronime.

ÉRONIME.

Madame, pardonnez à mon saisissement :
Tant de coups si cruels portés en un moment :
Ce jour, ce jour affreux qui vient frapper ma vue,
Qui luit avec horreur dans cette ame éperdue,
A jeté trop d'effroi dans mes sens interdits.
Voilà donc les revers que j'avais pressentis !
Il faudrait renoncer à cette erreur si chère !
Il ne m'est pas permis de vous nommer ma mère !
Mais je saurai du moins retrouver dans mon cœur
La force nécessaire à l'instant du malheur :
Vous attendez de moi le plus grand sacrifice ;
Vous m'en croyez capable..., et me rendez justice.
Le sort de votre fils m'est remis aujourd'hui...
Je ne vous réponds pas de mon pouvoir sur lui ;
Je vous réponds de moi... C'en est assez peut-être.
Mais songez que ce cœur dont le mien fut le maître,
Que ce fils n'a que vous pour consoler ses jours.
Qu'il soit heureux par vous ; qu'il soit heureux toujours.
C'est à vous, c'est aux dieux que mon amour confie
Le soin de son bonheur et le soin de sa vie.
Aimez ce fils... Hélas ! vous apprendrez de lui
Quel était cet amour que j'immole aujourd'hui ;
S'il était généreux, digne enfin de vous plaire :
Vous vous plaindrez aux dieux de n'être point ma mère.
Adieu, madame.

SCÈNE VII.

ISMÉNIE, *seule.*

O vous! dieux, long-temps ennemis!
Épargnez ses vertus, et me rendez mon fils.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIMOLÉON, CRATÈS, SÉNATEURS.

TIMOLÉON.

Vous le voyez, amis; le ciel en sa colère
A résolu de perdre ou Corinthe ou mon frère.
Vainement j'ai parlé : vertueux autrefois,
Ce peuple, trop séduit, a méconnu ma voix ;
Et des vrais citoyens qui restent dans Corinthe
Ses cris impétueux ont étouffé la plainte.
Timophane, enivré de ses heureux succès,
D'un pouvoir odieux fait hâter les apprêts.
Un trône est par son ordre élevé dans la place ;
Il est prêt à saisir les fruits de son audace.
Mais tandis qu'occupé de ces coupables soins,
Il nous laisse en ces lieux rassemblés sans témoins,
Avant que de passer à des partis extrêmes,
Jugeons encore nos droits, nos projets, et nous-mêmes ;
Songeons à rendre compte aux lois, à l'équité,
A la Grèce, à nos dieux, à la postérité.

CRATÈS.

Pouvons-nous balancer ? Il est vrai ; Timophane,
Estimé parmi nous dans le rang de prytane,

Annonça des vertus dignes d'un souverain;
Il promet d'être juste, et je le crois enfin.
Mais quand il serait sûr qu'en ce degré suprême
Son cœur, incorruptible et fidèle à lui-même,
Échappera toujours à la contagion,
A l'abus du pouvoir, à la séduction,
Songez-vous qu'après lui tout prêts à nous détruire,
Disputant à l'envi sa dépouille et l'empire,
Cent tyrans, dans ces murs livrés à leurs fureurs,
Nous préparent peut-être un siècle de malheurs?
Voulez-vous donc qu'un jour ces peuples fiers et braves
Ne soient plus qu'un amas d'oppresseurs et d'esclaves?
Nos enfants, nos neveux, ne sont-ils rien pour nous?
Vous entendrez leurs cris s'élever contre vous.
Ils vous reprocheront les maux de la patrie:
« C'est vous, s'écrieront-ils, vous qui l'avez trahie.
Si nous gémissons tous sous un joug abhorré,
Par vos coupables mains ce joug fut préparé.
Vous seuls avez jadis, démentant vos maximes,
Consacré l'esclavage, et couronné les crimes. »

TIMOLÉON.

A ces motifs puissants, dont je suis pénétré,
J'en ajoute un, Cratès, pour nous non moins sacré.
Vous savez de quel prix est aux yeux de la Grèce
Ce nom, dans nos climats la première noblesse,
Ce grand nom d'homme libre, à qui tous nos héros
Ont toujours consacré leur sang et leurs travaux.
Eh! quelle honte, ô ciel! pour nous, pour la patrie,
Si jamais on voyait l'affreuse tyrannie
Nous courber sous son trône et nous donner la loi!
Eh quoi! la Grèce est libre, et nous aurions un roi!
Mais quels justes honneurs, quels immortels hommages,

Quelle gloire pour nous! combien dans tous les âges
De notre liberté s'affermiront les droits!
Combien tous nos voisins respecteront nos lois,
Alors qu'ils apprendront, en frémissant peut-être,
Que pour avoir voulu devenir notre maître,
Un citoyen fameux, de cent vertus orné,
Fut par son frère même à la mort condamné!
D'épouvante à ce mot, oui, mon ame est saisie.
Chers amis, vous sentez ce que je sacrifie:
Mais jugez de mon zèle et de l'effort d'un cœur
Qui même en vous servant peut sentir son malheur.

CRATÈS.

Vous chérissez l'état, c'est lui qui vous anime;
Vous êtes son appui, vous êtes sa victime.
C'est le sort des héros: les dieux dans leur rigueur
Nous donnent des vertus qui font notre malheur.
Le temps presse, hâtons cette illustre entreprise
Qui doit sauver l'état, que le ciel favorise.
Dispersés dans nos murs, et loin de ce palais,
Ses gardes dans ces lieux nous laissent plus d'accès.
Séparons-nous, amis; il pourrait nous surprendre;
Allons.

TIMOLÉON.

Je veux encor lui parler et l'entendre.
J'ai peu d'espoir, hélas!... mais j'aurai tout tenté.
Attendez le signal entre nous arrêté;
Soyez près de ces lieux.

SCÈNE II.

TIMOLÉON, *seul.*

Ce jour épouvantable,
Ce jour d'un grand effort qui m'élève et m'accable;
Sur moi de l'avenir va donc fixer les yeux!
Serai-je devant lui barbare ou généreux?
L'esclave prosterné que traîne aux pieds d'un maître
Une crainte imbécille et l'oubli de son être,
Frémira d'un devoir qu'il ne concevra pas;
Le faible, de mon cœur rappelant les combats,
Effrayé de mes maux, ne saura que me plaindre;
L'homme libre lui seul, pour qui rien n'est à craindre
Que la honte du crime et l'affront de servir,
Seul fait pour me juger, osera m'applaudir.

SCÈNE III.

TIMOLÉON, TIMOPHANE.

(*La nuit se répand sur le théâtre.*)

TIMOPHANE.

Eh bien! quelle est enfin ta dernière espérance?
Ta haine a-t-elle assez combattu ma puissance?
Crois-tu pouvoir encor changer en ta faveur
Ce peuple, dont l'amour a fondé ma grandeur?
Tu m'as vu l'emporter: c'est assez pour ma gloire.
Je n'ai plus d'ennemis quand j'obtiens la victoire.
Crois-moi, n'espère pas me porter d'autres coups.

Je viens de repousser les plus cruels de tous.
Éronime, cédant aux craintes de ma mère,
Étouffait une flamme à tous les deux si chère,
S'opposait à ses vœux, à ma félicité,
Et faisait nos malheurs par générosité.
Mais mon dernier triomphe enfin l'a rassurée.
Du bonheur qui m'attend son ame est enivrée.
C'est demain que le sort va combler tous nos vœux.

TIMOLÉON.

Le coupable se trompe en se croyant heureux.
Mon frère.... écoute-moi. Ce moment est horrible.
Déja le jour s'éteint; la nuit, la nuit terrible
Qui couvre les forfaits, les voit aussi punir.
Songes-tu que les dieux, qui semblent nous trahir,
Peut-être, avant l'instant marqué pour ta puissance,
Auront déterminé l'instant de leur vengeance?
Te dirai-je encor plus? Je vais t'épouvanter.
De ce peuple pour toi l'amour vient d'éclater:
Eh bien! dans ce jour même, armé pour la patrie,
Si quelque citoyen pouvait t'ôter la vie;
S'il venait devant eux le bras ensanglanté,
Le glaive encor fumant, leur crier: liberté;
Il verrait tout ce peuple à tes lois si fidèle,
En horreur pour ton nom changer tout ce grand zèle,
Applaudir aux efforts de son libérateur,
Abhorrer le tyran et chérir le vengeur;
Et, prompt à démentir ses frivoles hommages,
Insulter à ta cendre et briser tes images.

TIMOPHANE.

Sont-ce là tes projets? serais-tu ce vengeur?
Ton cœur est-il jaloux de cet excès d'honneur?
Enfin t'es-tu promis de détester ton frère,

De plonger dans mon sein une main meurtrière?
Va, tu voudrais en vain m'inspirer cet effroi;
Je ne serai jamais en garde contre toi.
Mon palais est le tien, et rien ne nous sépare;
Je croirai, malgré toi, que tu n'es point barbare;
Et que Timoléon, si le ciel veut ma mort,
Tout citoyen qu'il est, pleurera sur mon sort.
Mais quel abattement se peint sur ton visage?
Quel chagrin si pressant a vaincu ton courage?
(*à part.*)
Sa douleur m'attendrit, il le faut éviter.
Adieu.

TIMOLÉON.

Tu veux me fuir? Ah! daigne m'écouter.
Je ne demande plus à ton ame obstinée
D'abjurer en un jour le trône et l'hyménée;
Mais, diffère du moins cet hymen où tu cours.
Accorde à ma prière, accorde quelques jours.
Pourquoi presser ainsi cette pompe funeste?
Hélas! et que sais-tu si la bonté céleste
Sur tes vrais intérêts n'ouvrira point les yeux?
Peut-être mes avis sont les avis des dieux.
Écoute-les.

TIMOPHANE.

Ces dieux me seront favorables.
Tu connais mes desseins; ils sont irrévocables.

TIMOLÉON, *s'éloignant de son frère.*

Il faut donc suivre, ô ciel! l'arrêt de ton courroux.
(*Il étend la main vers les conjurés, et, de l'autre, s'enveloppe de son manteau. Cratès poignarde Timophane.*)

SCÈNE IV.

TIMOLÉON, TIMOPHANE, ISMÉNIE, CRATÈS.

CRATÈS.

Meurs, tyran.

ISMÉNIE, *courant à son fils, qui tombe dans ses bras.*

Ciel !

TIMOPHANE.

Ma mère, ils m'ont percé de coups!
Prenez soin de vos jours, prenez soin d'Éronime.
Je meurs.

ISMÉNIE, *à Timoléon.*

Barbare!

CRATÈS.

Enfin, l'on a puni le crime.
C'est vous qui nous sauvez : votre cœur généreux....

TIMOLÉON.

Laissez-moi. Tout ici me devient odieux.
Je vais, abandonnant ces rives criminelles,
Chercher un sort plus doux, des vertus moins cruelles.
(*à Isménie.*)
En perdant votre fils, n'accusez que les dieux;
Et si ma bouche encor leur adresse des vœux,
Je leur demanderai de consoler ma mère.
J'ai vengé mon pays; je vais pleurer mon frère.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

MÉLANIE,

OU

LA RELIGIEUSE,

DRAME

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 7 décembre 1791.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

(Édition de 1792, 1 volume in-18.)

CET ouvrage fut publié pour la première fois en 1770. Huit ans après, l'auteur y fit des changements et des additions considérables, en l'insérant dans une édition complète de ses œuvres qui parut en 1778. Mais les éditions de cette pièce, qui, dans cet intervalle, s'étaient prodigieusement multipliées en France et chez l'étranger, avaient toutes été nécessairement modelées sur l'édition originale de 1770; et l'habitude étant prise de se régler sur celle-ci, l'on continua de faire de même dans les éditions subséquentes, d'autant qu'il était plus facile de se procurer une brochure de quelques feuilles qu'une collection en six volumes. Il est arrivé de là que les directeurs de spectacle qui ont joué *Mélanie* depuis la révolution, se sont aussi conformés à ces éditions défectueuses et incomplètes, excepté ceux qui ont eu l'attention de s'adresser à l'auteur. Aujourd'hui que la pièce est représentée dans la capitale, il a cru rendre service aux amateurs en la faisant imprimer à part, telle qu'elle est jouée,

de manière à en faciliter l'acquisition à ceux qui ne seraient pas en état d'acheter les œuvres complètes. Il y a joint les *Muses rivales* et le *Dithyrambe*, dont il n'y avait plus d'exemplaires depuis long-temps; une *Épitre sur la poésie descriptive*, qui n'avait pas encore été imprimée; et deux morceaux d'un genre assez analogue au sujet de *Mélanie*, l'un en prose, l'autre en vers, le *Camaldule*, et la *Réponse d'un solitaire de la Trappe à l'abbé de Rancé*, qui n'avaient encore paru que dans les éditions étrangères : et en y réunissant quelques poésies, les unes nouvelles, les autres dispersées dans des journaux, il en a fait un petit volume du même format et du même caractère que quelques-uns de nos classiques, tels que Racine, Boileau, La Fontaine, etc., éditions charmantes, dont nous sommes redevables aux presses de M. Didot, et dont tout le monde connaît l'agrément et la commodité.

N. B. Nos lecteurs nous sauront gré, d'après ce qu'ils viennent de lire, de leur avoir donné cette édition de 1792, conforme d'ailleurs à celle de 1778, plutôt que celle de 1806, dont toutefois nous donnons les endroits qui forment des variantes.

(*Note de l'éditeur* 1821.)

PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE 1778.

CET ouvrage parut dans l'hiver de 1770, et l'on se souvient encore de l'impression qu'il produisit (1). L'envie toujours déterminée à nier les succès avec une fureur qui les prouve, rejeta celui de *Mélanie* sur le prestige des lectures, et fit presque un crime à l'auteur des larmes qu'il avait fait répandre. On lui reprochait de s'être prêté avec trop de complaisance à lire son ouvrage, comme si cette complaisance avait jamais été plus excusable que dans cette occasion, où il s'agissait d'une pièce que la nature du sujet et du costume excluait du théâtre de Paris. Aujourd'hui que ces lectures sont devenues fort à la mode, sans avoir toujours les mêmes excuses, on ne songe pas à en faire un reproche à aucun auteur. Mais il y a des personnes à qui l'on défend ce qu'on permet à tout le monde, et l'auteur de *Mélanie* est apparemment de ce nombre.

---

(1) *L'Europe attend Mélanie*, écrivait M. de Voltaire à un de ses amis.

Avant que la pièce fût publiée, les ennemis de l'auteur avaient tâché d'insinuer que c'était un ouvrage peu religieux. Mais quand elle fut imprimée, ils abandonnèrent cette accusation trop difficile à soutenir. En effet ce drame est non-seulement d'une utilité morale très-reconnue, mais il montre encore la religion sous le point de vue le plus respectable; non-seulement il inspire de l'horreur pour ces parents dénaturés qui ont la barbarie de vouer leurs enfants au malheur et au désespoir, en les précipitant de force dans un cloître, mais il excite encore la plus tendre vénération pour les dignes ministres d'une religion sainte et bienfaisante, qui arrêtent par la main la victime qu'on traîne à l'autel, et lui défendent, au nom de Dieu, des vœux sans vocation, que l'église chrétienne a toujours condamnés. Aussi le personnage du curé dans *Mélanie*, a-t-il paru généralement fait pour honorer la religion autant que l'humanité, et c'est ainsi qu'en ont jugé plusieurs prélats de l'église de France, qui en entendirent la lecture. C'est ainsi qu'on en a jugé en Italie, où la pièce a été traduite (1) et imprimée *con licenza de' superiori.*

Je ne m'amuserai point à réfuter les mauvaises critiques. A l'égard de celles qui m'ont paru fon-

---

(1) A Florence entre autres, sous ce titre: *Melania ovvero la Monaca.*

dées, j'ai tâché d'y faire la seule réponse possible en me corrigeant. On avait reproché au curé trop de faiblesse, et à M. de Faublas trop de dureté. L'un ne défendait pas assez positivement à Mélanie de faire ses vœux, l'autre ne discutait pas assez ses motifs dans sa conversation avec sa fille. Je crois avoir fait disparaître ces deux défauts dans cette nouvelle édition. Le curé déclare sans détour à Mélanie que ses vœux seraient coupables, et déclare au père qu'il protestera solennellement aux autels et devant les magistrats, contre la violence qu'on fait à sa fille, menace dont le désespoir de Mélanie empêche l'effet. A l'égard de M. de Faublas, il donne toutes les raisons que les principes d'intérêt, généralement reçus dans le monde, n'ont que trop souvent fait trouver bonnes. Il a même des remords au troisième acte, et son repentir commence avant la catastrophe. On a voulu faire trouver ce père trop odieux. Je voulais qu'il le fût sans doute, et il doit l'être. Mais l'indignation qu'il inspire prouve seulement la morale de la pièce, et ne prouve rien contre son rôle. Ce n'est point un homme plus méchant qu'un autre. C'est un homme dur qui croit voir bien, et ne s'imagine pas faire tout le mal qu'il fait. C'est un homme, comme il y en a malheureusement trop, qui pense avoir répondu à tout quand il a dit, je fais comme tout le monde. C'est précisément

cette réponse si commune qui doit faire sentir combien ce drame est une leçon utile et frappante. Qui ne connaît le pouvoir de l'opinion? Et qui ne sait combien peuvent influer sur elle les impressions des ouvrages dramatiques, les plus fortes et les plus générales de toutes? Qu'il soit permis à l'écrivain sensible qui ne recueille si souvent de la culture d'un talent faible et périlleux que des persécutions et de l'amertume, qu'il lui soit permis de se livrer un moment au charme d'une idée consolante, et de se dire à lui-même : les jours de mon travail n'ont pas été tout-à-fait perdus. Les larmes que j'ai fait couler n'ont pas toujours été stériles. Peut-être ai-je plus d'une fois arrêté le zèle inconsidéré d'un âge qui oublie l'avenir; peut-être ai-je fait rougir un père qui oubliait la nature.

Si cette pièce n'a pu être représentée sur le théâtre de Paris, elle l'a été dans plus d'une province et dans le pays étranger. Par-tout elle a produit un grand effet. Au moment où elle parut, un prince célèbre par ses talents militaires et par ses vertus voulut bien donner des ordres pour qu'elle fût représentée chez lui avec le costume le plus exact et tout l'appareil convenable: voici ce qu'il daigna en écrire alors à l'auteur :
« Je suis enchanté que M. G * *, en vous disant
« combien j'aime votre *Mélanie*, m'ait procuré
« l'occasion de vous témoigner le cas infini que

« je fais d'un auteur qui, comme vous, mon-
« sieur, emploie ses talents à combattre des pré-
« jugés révoltants pour l'humanité. Quoique
« *Mélanie* n'ait pas été faite pour B**, elle y a
« été jouée et a eu le plus grand succès. Elle a
« causé ce tendre intérêt qu'on ne peut refuser
« à une jeune infortunée que la barbarie de son
« père condamne à une prison perpétuelle, et
« toute l'horreur de sa situation s'est répandue,
« comme vous le souhaitiez, sur un père déna-
« turé. »

Ce n'est point par un vain amour-propre que l'on transcrit des témoignages si honorables. Il importe de faire voir que des personnes augustes s'intéressent aux ouvrages qui peuvent être utiles à l'humanité. Il importe aussi à l'écrivain calomnié d'humilier et de confondre par de tels exemples les détracteurs de tout talent et de toute vertu, qui, dans leurs rapsodies satiriques, osent citer à tout moment le public qui les dément et les méprise, et s'efforcent de faire croire que l'avis d'une douzaine de barbouilleurs de papier est celui des gens honnêtes et éclairés; à-peu-près comme des hiboux condamnés aux ténèbres nieraient l'existence de la lumière.

On a prétendu qu'un drame intitulé *la Vestale*, qui parut quelques années avant *Mélanie*, m'en avait donné l'idée. Si cela était vrai, j'en conviendrais volontiers. Mais on sait que le bruit

d'une aventure sinistre, qui s'est malheureusement réalisée plus d'une fois, me fournit le sujet de ma pièce, qui, d'ailleurs, quoi qu'on en ait dit, n'a rien de commun avec *la Vestale.* Sans examiner le peu de rapports qui se trouvent entre les prêtresses de Vesta et nos religieuses, il suffira de dire que dans le plan de *la Vestale,* un père se trouve le juge de sa fille coupable et infidèle à ses vœux, qu'il l'a forcée autrefois de prononcer. Il est obligé par les lois de la condamner à la mort, après avoir été la première cause de son crime, et son amant la défend contre les lois et contre le peuple romain. Ce plan est très-dramatique, mais il ne ressemble en rien à celui de *Mélanie;* et ce qui le prouve encore, c'est qu'il serait impossible de trouver dans mon ouvrage une scène dont l'objet fût le même que celui d'une scène quelconque de *la Vestale.*

Un de ceux que le succès de *Mélanie* parut affliger le plus sensiblement, fut un écrivain qu'on aurait soupçonné moins qu'un autre d'avoir quelque prétention dans le genre du drame. Il lui échappa d'abord une saillie de cent cinquante vers, qui m'ennuya, quoiqu'elle fût contre moi. Ensuite il soutint cette légère escarmouche par un combat réglé, c'est-à-dire par une grande dissertation en forme, qui avait pour but de prouver que *Mélanie* était un ouvrage *soporifique*, quoiqu'il fût assez évident qu'elle ne l'a-

vait pas endormi. Il observait savamment, et c'était une de ses plus fortes plaisanteries, que dans tout le théâtre de Corneille on ne trouverait pas un curé; et en effet, comme on le dit alors, il serait aussi extraordinaire de trouver un curé dans l'ancienne Rome, qu'un consul dans un couvent de Paris.

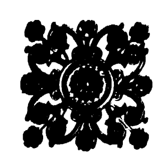
Dans le temps que cette facétie satirique, intitulée *Lettre d'un curé à l'auteur de Mélanie*, fut publiée dans tous les journaux, une bonne ame qui apparemment n'aimait pas les longues satires, fit cette petite réponse qu'on n'imprime ici que parce qu'elle est fort succincte et purement littéraire.

Censeur dont le babil ennuie,
Sois désormais plus court, pour être plus plaisant,
Ce n'est pas par l'esprit que je te crois méchant,
Tu ne médis pas de génie.
Retourne aux madrigaux; c'est ton lot. Apollon
Te fit pour la toilette: ailleurs il te renie.
Ton curé ne vaut pas celui d' Mélanie;
Mais tes vers valent bien la prose de Fréron.

A l'égard du style, on a voulu tourner en ridicule quelques vers d'une simplicité que l'on trouvait trop prosaïque, comme si des détails de la conversation ordinaire, qu'il ne faudrait pas rendre poétiques même dans une tragédie, devaient l'être dans la bouche de personnages bourgeois? Ces censeurs ignorent-ils que la première règle

est de proportionner le style au sujet, à la situation du personnage, et que la diction ne doit être figurée ou passionnée que lorsqu'un grand intérêt anime l'ame et le langage de l'acteur? L'inobservation de cette règle serait le comble du mauvais goût; mais nos prétendus critiques n'y regardent pas de si près.

Au reste, s'il y a quelque mérite à produire un grand intérêt dans le genre du drame, en évitant les deux écueils qui s'y rencontrent le plus souvent, les événements romanesques et la bassesse dégoûtante des caractères vils; c'est au temps à faire sentir ce mérite. Le temps est un juge infaillible, mais il prononce tard.



A VOLTAIRE,

EN LUI ENVOYANT MÉLANIE.

Vous qui possédez l'art de ne jamais vieillir,
O laborieux solitaire,
Qui distribuez sur la terre
Les vérités et le plaisir;
O vous, à qui le temps a donné la victoire
Sur les monstres ardents à vous persécuter,
Qui veillent sur le seuil du temple de mémoire
Pour n'y jamais entrer, et pour en écarter
Tous ceux que présente la gloire;
Vous, fait pour tous les tons et pour tous les destins,
Qui du Pinde et des cours avez vu les orages;
Père des poëtes, des sages,
Et même encor des capucins (1),
J'implore votre heureux génie:
Nouveau suivant de saint François,
Daignez recevoir sous vos lois
Notre jeune sœur Mélanie;
Et quoique le couvent ne soit pas sa manie,
Soyez son directeur: son sort sera trop doux,

(1) Voltaire venait d'être nommé père temporel des capucins de Gex.

Et sa vocation va naître auprès de vous.
Faites-la quelquefois souper avec Zaïre,
Dont elle veut très-humblement
Baiser le bord du doliman.
Mon honnête curé chez vous va la conduire.
Vous en serez content; il dit la vérité,
Il parle en sage et non pas en impie.
Vous ferez boire à sa santé
L'hiérophante d'Olympie;
Car ces héros, sans doute au théâtre admirés,
Et du charmant amour les tendres héroïnes,
Qu'autrefois évoquaient dans leurs transports sacrés
Les Corneilles et les Racines,
Ces enfants de la fiction,
Qu'en foule le génie autour de lui rassemble,
Doivent tous quelque jour se retrouver ensemble
Au pays de l'illusion.
C'est un séjour divin, fécond en beaux prestiges;
Votre main mille fois y sema les prodiges.
C'est là le rendez-vous de tous vos vrais amis;
C'est là qu'on vous attend, c'est là que l'on appelle
Tous ceux qui d'Apollon furent les favoris;
C'est vraiment la vie éternelle,
Celle que vous croyez, et que je vous prédis.
Il est pour un poëte une gloire immortelle,
Mais ce n'est pas en paradis.



MÉLANIE,

OU

LA RELIGIEUSE.

PERSONNAGES.

M. DE FAUBLAS, homme de robe.
MADAME DE FAUBLAS.
MÉLANIE, leur fille.
MONVAL.
LE CURÉ.

La scène est au parloir, dans un couvent de Paris.

MÉLANIE,

OU

LA RELIGIEUSE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONSIEUR ET MADAME DE FAUBLAS.

M. DE FAUBLAS.

Non, madame; en un mot, c'est trop me résister.
J'ai pesé mes projets, je m'y dois arrêter.
Pouvez-vous les blâmer? Ma fortune est bornée.
On offre à votre fils un brillant hyménée,
L'espoir d'un régiment et d'un rang à la cour;
Dois-je seul m'opposer au bonheur de Melcour?
Avec cette alliance à tout on peut prétendre;
Et ne voyez-vous pas ce que j'en dois attendre,
Que bientôt dans les camps je puis voir illustré
Un nom qui dans la robe est déja décoré?

Le premier pas suffit, tout en dépend peut-être ;
Et le point important est d'approcher du maître.
Voulez-vous de mon fils retarder le destin ?
A ce grand intérêt tout doit céder enfin.
Ce n'est pas, après tout, un si grand sacrifice.
Mélanie au couvent depuis deux ans novice,
Formée à la retraite en ses plus jeunes ans,
Semblait en avoir pris les goûts, les sentiments.
Au plan que j'ai suivi se prêtant par avance,
Elle nous demandait le voile avec instance,
Et dans le cloître alors trouvant tous ses plaisirs,
Y voulait pour jamais enfermer ses désirs.
D'où naît le changement qu'aujourd'hui l'on m'annonce ?
A ses premiers desseins d'où vient qu'elle renonce ?
S'il faut vous déclarer ce que j'en crois ici,
Votre parent Monval la fait changer ainsi.
Devant elle jamais il n'aurait dû paraître.
C'est grace à vos bontés qu'il a pu la connaître,
Et c'est bien malgré moi, je le dis entre nous,
Que Monval au couvent la voyait avec vous.

MADAME DE FAUBLAS.

Je n'ai pu refuser cette faveur légère
A la tendre amitié qui m'attache à sa mère,
Au sang qui nous unit : ce jeune homme, d'ailleurs,
A le cœur noble et droit, a des vertus, des mœurs :
Il est impétueux, aisément il s'enflamme,
Et toujours sans contrainte il laisse agir son ame.
Qui n'a rien de honteux dans le fond de son cœur,
Ne craint point de l'ouvrir, et parle avec candeur.
C'est toujours devant moi qu'il a vu Mélanie,
Et dans tous ses discours règne la modestie.
Mais votre fille, hélas !.... à ne vous rien cacher,

Je crois que son état a droit de vous toucher.
Soyez de vos enfants également le père ;
N'immolez point la sœur pour agrandir le frère.
Si, dans ses premiers ans, les soins des jeunes sœurs
Lui firent du couvent envier les douceurs,
C'est une illusion qui passe avec l'enfance,
Et j'ai pu voir depuis toute sa répugnance.
Je vous en informai.

M. DE FAUBLAS.

Ce changement léger
Ne m'a jamais paru qu'un dégoût passager.

MADAME DE FAUBLAS.

Vous avez en tout temps combattu mes alarmes.
De Mélanie enfin j'ai vu couler les larmes :
En* vain j'en ai gémi, vous aviez décidé.
Toujours à vos désirs malgré moi j'ai cédé,
Je vous sacrifiai ma douleur maternelle :
Mais, je vous l'avouerai, cette épreuve est cruelle.
Notre sang doit avoir de plus grands droits sur nous ;
Mon cœur prendra toujours son parti contre vous.
Si mon époux enfin, sûr de ma complaisance,
Voulait ne point user de toute sa puissance,
Tandis qu'il en est temps, s'il voulait consentir
A révoquer l'arrêt dont il nous voit frémir,
Il verrait à ses pieds et la fille et la mère.
Ce spectacle touchant fait pour le cœur d'un père,
Ce plaisir généreux de sécher tant de pleurs,

Variante.

* Je n'ai pu qu'en gémir....................
C'est par devoir, monsieur, que je vous ai cédé,
Que je sacrifiai...

N'a-t-il donc pas pour * vous de plus pures douceurs
Que ces honneurs si vains dont l'image incertaine
Offre dans l'avenir une pompe lointaine,
Une grandeur frivole et soumise au hasard,
Qui souvent nous échappe, et vient toujours trop tard?

M. DE FAUBLAS.

Tant d'obstination ne peut que me déplaire.
C'est combattre long-temps un parti nécessaire.
Votre fille aujourd'hui doit prononcer ses vœux;
Nos parents, nos amis sont mandés en ces lieux;
Pour la cérémonie ici tout se prépare.
Que pourrait-on penser d'un retour si bizarre?
De vos discours pourtant je ne suis point surpris:
Je sais vos sentiments, vous n'aimez point mon fils,
Vous ** lui préféreriez le dernier de vos proches.
Jamais....

MADAME DE FAUBLAS.

Je dois répondre à de pareils reproches.
Melcour m'est cher, monsieur: si je me suis permis
De juger ses défauts, et si par mes avis
J'ai voulu quelquefois changer son caractère,
Je n'ai pas moins pour lui des sentiments de mère,
Je les aurai toujours.

M. DE FAUBLAS.

Je ne vous comprends pas.
Melcour est estimé, je vois qu'on en fait cas;
Et vous permettrez bien qu'un père le seconde.

Variantes.

* Lui....

** Vous le sacrifieriez au dernier de vos proches.

MADAME DE FAUBLAS.

Oui, je crois qu'il pourra réussir dans le monde,
Il est dur et poli, c'est beaucoup; mais pourtant
De son cœur jusqu'ici le mien n'est pas content.
Je ne le crois ni vrai, ni juste, ni sensible,
A toute émotion il semble inaccessible.
Il agit, parle, écoute avec un front égal,
Ne croit jamais le bien et croit toujours le mal.
Jamais, quand il vous parle, il ne regarde en face;
Son coup-d'œil vous évite et son souris menace.
D'ailleurs, plein de mépris pour tous ses concurrents,
Il ose se répandre en discours imprudents
Sur le marquis d'Orcé, * qui l'aura su, sans doute :
Pour un mot indiscret bien souvent il en coûte.
Dans l'état qu'il embrasse on ne pardonne rien.
Enfin c'est à vos yeux un trésor, un soutien;
Mais quand ce fils, objet de votre amour extrême,
Vous aimerait autant que vous l'aimez vous-même,
Quand vous n'auriez conçu que l'espoir le plus sûr,
Je le redis encore, il doit m'être bien dur
De voir ma Mélanie, ainsi sacrifiée,
Languir dans l'abandon, par son père oubliée,
Et menée en pleurant jusqu'au pied de l'autel,
S'imposer par ** son ordre un supplice éternel.

M. DE FAUBLAS.

On affaiblit toujours tout ce qu'on exagère.

Variantes.

* ....Que l'on a vu prétendre
A l'hymen qu'aujourd'hui Melcour a droit d'attendre.

** Votre....

Trop indigne de l'homme, et pourtant véritable.
Oui, croyez-moi, monsieur, l'esclave est sans vertu.
Il déteste en autrui tout ce qu'il a perdu:
Il se flatte en secret que sa chaîne accablante,
Sur d'autres étendue, en sera moins pesante.
A force de souffrir souvent on s'endurcit,
Et dans sa prison même on aspire au crédit.
Voila ce qui produit ces ardents émissaires
Dont le zèle affecté peuple les monastères:
Ils veulent commander a d'autres malheureux,
Faire porter le joug qu'on a forgé pour eux,
Se venger de leurs maux. L'esprit de tyrannie

Que l'on voit attirer par un zèle indiscret
Ceux qui n'ont point encor senti le même attrait.
Je leur rends trop justice, et ne suis pas capable
D'attaquer en lui-même un état respectable,
Consacré par l'église, et dont l'impiété
En le calomniant prouve la sainteté.
Je sais combien le cloître est un abri propice
Contre les maux du siècle et l'exemple du vice,
Combien de leur état devant Dieu satisfaits
En goûtent l'innocence, en chérissent la paix:
Non, ce n'est pas la loi, c'est l'abus que j'accuse.
Et quoi de si sacré dont l'homme enfin n'abuse?
Pensez-vous en un mot que dans ces mêmes lieux
Des esprits, occupés de soins ambitieux,
Ne puissent exercer leur secrète influence
Sur un âge crédule et plein de confiance,
Et consulter enfin, pour lui dicter des vœux,
L'intérêt du couvent plus que celui des cieux?
Je frémis d'ajouter ce que l'expérience,
Et du cœur des humains la triste connaissance,
Plus d'une fois, hélas! n'ont que trop révélé.

Ces réduits ignorés où des esprits crédules,
Désabusés trop tard et voués au malheur,
Maudissent de leurs jours la pénible lenteur:
C'est là que l'on gémit, que des larmes amères
Baignent pendant la nuit les couches solitaires;
Que l'on demande au ciel, trop lent à s'attendrir,
Ou la force de vivre ou celle de mourir.
Peut-être que leurs maux par le temps s'adoucissent,
Que dans des yeux éteints les pleurs enfin tarissent.
Un morne accablement, qui ressemble au trépas,
Succède au désespoir, à ses bruyants éclats.
Mais ce calme perfide est voisin de l'orage:
On en sort bien souvent par des accès de rage.
C'est le poison trompeur qui promet le sommeil,
Et les convulsions sont l'effet du réveil.

M. DE FAUBLAS.

Vous m'effrayez en vain de cette image horrible.
Pour moi, sur un état que l'on peint si terrible
J'en veux croire sur-tout ceux qui l'ont embrassé.
Je les vois à l'envi, dans leur zèle empressé,
Attirer * sous leurs lois de nouveaux prosélytes;
Ils doivent d'un tel choix connaître bien les suites:
Et par quel intérêt peut-on imaginer
Qu'ils entraînent au piége, au lieu d'en détourner?

MADAME DE FAUBLAS.

Par ** un sentiment vil, cruel, abominable,

Variantes.

* Attirer auprès d'eux....

MADAME DE FAUBLAS.

** Ce ne sont pas du moins ces ames éclairées,
De l'esprit de leur règle humblement pénétrées,

Trop indigne de l'homme, et pourtant véritable.
Oui, croyez-moi, monsieur, l'esclave est sans vertu.
Il déteste en autrui tout ce qu'il a perdu :
Il se flatte en secret que sa chaîne accablante,
Sur d'autres étendue, en sera moins pesante.
A force de souffrir souvent on s'endurcit,
Et dans sa prison même on aspire au crédit.
Voilà ce qui produit ces ardents émissaires
Dont le zèle affecté peuple les monastères :
Ils veulent commander à d'autres malheureux,
Faire porter le joug qu'on a forgé pour eux,
Se venger de leurs maux. L'esprit de tyrannie

Que l'on voit attirer par un zèle indiscret
Ceux qui n'ont point encor senti le même attrait.
Je leur rends trop justice, et ne suis pas capable
D'attaquer en lui-même un état respectable,
Consacré par l'église, et dont l'impiété
En le calomniant prouve la sainteté.
Je sais combien le cloître est un abri propice
Contre les maux du siècle et l'exemple du vice,
Combien de leur état devant Dieu satisfaits
En goûtent l'innocence, en chérissent la paix :
Non, ce n'est pas la loi, c'est l'abus que j'accuse.
Et quoi de si sacré dont l'homme enfin n'abuse?
Pensez-vous en un mot que dans ces mêmes lieux
Des esprits, occupés de soins ambitieux,
Ne puissent exercer leur secrète influence
Sur un âge crédule et plein de confiance,
Et consulter enfin, pour lui dicter des vœux,
L'intérêt du couvent plus que celui des cieux?
Je frémis d'ajouter ce que l'expérience,
Et du cœur des humains la triste connaissance,
Plus d'une fois, hélas! n'ont que trop révélé.

Entre facilement dans une ame flétrie,
Et le droit d'opprimer des captifs abattus
Est un plaisir encor pour qui n'en connaît plus.

M. DE FAUBLAS.

Laissons là ces abus, madame. Mélanie
Doit être préparée à la cérémonie.
Bientôt notre curé viendra l'entretenir :
Ses leçons, ses avis pourront la soutenir.
Ma confiance en lui n'est pourtant pas entière.
Sa morale, dit-on, n'est pas assez sévère.
On m'en a dit du mal.

MADAME DE FAUBLAS.

On * vous trompe, monsieur.

Celui qu'à cet état Dieu n'a point appelé
S'y déprave souvent sous le poids de sa chaîne;
Son ame se flétrit et devient inhumaine;
Elle hait en autrui tout ce qu'elle a perdu,
Et voudrait voir son joug sur d'autres étendu.
Ce sont ceux-là, monsieur, qui par leurs artifices
Savent en imposer à des ames novices;
Et d'aucun autre bien ne pouvant plus jouir,
Faire des malheureux est leur dernier plaisir.

M. DE FAUBLAS.

Si les cloîtres ont vu de ces fraudes barbares,
Ces horreurs, qui du moins y doivent être rares,
Ne font autorité ni pour vous ni pour moi;
Jamais l'exception n'a tenu lieu de loi.
Mais laissons ce discours, madame. Mélanie
Doit....

Variante.

* ....Je vous crois dans l'erreur,
Je l'ai vu digne en tout du saint nom de pasteur.
De ce grand ministère, éloquent dans les temples,

Je le crois digne en tout du saint nom de pasteur.
On ne le vit jamais, affectant le scrupule,
Crier à l'hérétique, au schisme, à l'incrédule,
A signaler son nom vainement empressé,
Et prompt à déployer un zèle intéressé.
Il ne se borne pas à tonner dans les temples;
Et s'il combat l'erreur, c'est par de bons exemples.
C'est des infortunés et le guide et l'appui :
Il prend sur ses besoins pour aider ceux d'autrui.
Rien n'échappe à ses soins; sa tendre prévoyance
Sous des toits dépouillés va chercher l'indigence.
Au soin de la servir tout entier attaché,
Il parcourt les réduits où le pauvre est caché;
Et, s'il ne peut toujours soulager la misère,
Au moins il la console, il lui fait voir un père.
Dans l'église souvent je l'ai vu près d'entrer;
J'ai vu les malheureux en foule l'entourer.
Il ressemblait au Dieu dont il était le prêtre.

M. DE FAUBLAS.

Tant de vertu pourtant s'est bien peu fait connaître.

MADAME DE FAUBLAS.

Ah! * lorsqu'on est sensible, il est toujours bien doux
De servir les humains sans qu'ils parlent de nous.
On agit pour son cœur. Le voici qui s'avance.

La meilleure leçon est celle des exemples;
C'est la sienne; et du pauvre il fut toujours l'appui.
Il prend....

Variante.

* Ah! sans chercher l'éclat, n'est-il pas assez doux
De faire son devoir sans qu'on parle de nous?
Dieu nous voit, il suffit. Le voici....

SCÈNE II.

MONSIEUR ET MADAME DE FAUBLAS, LE CURÉ.

M. DE FAUBLAS.

Monsieur, nous implorons ici votre assistance.
Nous en avons besoin : ma fille en ce grand jour
Éprouve vers le monde un moment de retour.
Il faut d'un jeune cœur corriger la faiblesse,
Lui montrer ses devoirs : c'est à votre sagesse
Que j'ai dû me fier, et j'attends tout de vous.
Vous vaincrez sûrement ses injustes dégoûts.
Vous savez trop....

LE CURÉ.

Je sais ce qu'ici je dois faire,
Ce que je dois à vous, à mon saint ministère.
Avant de vous répondre et de promettre rien
Il me faut avec elle avoir un entretien.
Je veux lire en son cœur, je veux le bien connaître.
Sur ses devoirs alors, sur les vôtres peut-être,
Je pourrai vous parler avec sincérité.
Vous entendrez de moi la simple vérité :
N'espérez rien de plus.

M. DE FAUBLAS.

C'est ce que je désire.
On va vous l'amener, monsieur; je me retire,
Et vais avec madame assembler nos amis,
Qui bientôt dans ces lieux seront tous réunis.

SCÈNE III.

LE CURÉ, *seul.*

Allons.... * je vais encor voir une infortunée
Qu'un intérêt cruel au cloître a condamnée ;
Que l'on ensevelit de peur de la doter ;
Qui pousse des soupirs que l'on craint d'écouter,
Et donne, en détestant sa retraite profonde,
Au ciel des vœux forcés, et des regrets au monde.

SCÈNE IV.

LE CURÉ, MÉLANIE.

MÉLANIE, *à part dans le fond.*
O Dieu ! changez mon cœur, ou bien changez mon sort !
Dieu ! fléchissez mon père ou m'envoyez la mort !

LE CURÉ.
Approchez, mon enfant, et soyez sans alarmes.
Si je viens près de vous, c'est pour sécher vos larmes :
Ne me les cachez point et laissez-les couler.
Sans témoins, sans réserve on peut ici parler :
Nul n'osera troubler cette sainte entrevue.
Vous frémissez.... Eh ! quoi ! redoutez-vous ma vue ?

MÉLANIE, *avec égarement.*
Je ne sais où je suis.... ayez pitié de moi.
Tout dans un pareil jour doit inspirer l'effroi.

Variante.

* Ne vais-je pas....

D'un père rigoureux n'êtes-vous pas complice?
Venez-vous m'annoncer l'instant du sacrifice?
C'est celui de mes jours.... c'est celui de mon cœur....
Il est affreux, barbare.... il me glace d'horreur.
Ah! qu'on l'achève au moins, qu'on l'achève sur l'heure!..
Traînez-moi vers l'autel.... traînez-moi.... que j'y meure!
C'est tout ce que l'on veut, et j'y consens.

LE CURÉ.

Hélas!
Au but qui me conduit ne vous méprenez pas.
J'apporte à vos douleurs l'intérêt le plus tendre:
Je puis les adoucir si vous voulez m'entendre.
Donnez-leur avec moi ce libre épanchement
Qui pour les malheureux est un soulagement.
Les consoler, ma fille, est tout mon ministère;
Vous me devez enfin regarder comme un père.

MÉLANIE, *toujours égarée.*

Un père!... Il m'en faut un... Que n'ai-je un père, hélas!
Il plaindrait mes tourments, il m'ouvrirait ses bras.
Ce nom doit * consoler.... ce nom me désespère.
Faut-il éterniser mes tourments, ma misère,
Livrer à la douleur le reste de mes jours,
Promettre de souffrir et de pleurer toujours?
Je n'en ai pas la force, et ma raison s'égare.
La nature et le ciel, tout me semble barbare.

LE CURÉ.

C'est que tous deux **, ma fille, ont été méconnus.
Commandez un moment à vos sens éperdus,

Variantes.

* Rassurer....

** Peut-être....

Et d'un consolateur écoutez le langage:
Tout doit m'intéresser, votre état et votre âge;
Je dois à tous les deux des soins et des secours;
C'est un devoir bien cher que je suivrai toujours.
Je parlerai sur-tout contre la violence....

MÉLANIE, *revenant à elle avec transport, et sortant d'une sombre distraction.*

Est-il vrai? vous! ô ciel! vous prendrez ma défense!
Vous me le promettez! l'aurais-je pu prévoir?
Vous éloignez de moi l'horrible désespoir.
Vous me l'aviez bien dit; oui, vous êtes mon père.
Mais vous qui me tendez une main tutélaire,
N'êtes-vous pas pourtant au rang de ces mortels
Qui * ne prêchent jamais que des devoirs cruels,
Qui m'ont tant annoncé, d'une voix formidable,
Dieu toujours irrité, l'homme toujours coupable,
La nature en souffrance, et le ciel en courroux;
Qui m'ont dit que ce Dieu se nomme un Dieu jaloux;
Qu'il ordonne aux humains, pour fléchir sa colère,
De s'imposer le poids d'un tourment volontaire;
Et qu'enfin les objets devant lui préférés
Étaient des yeux en pleurs et des cœurs déchirés?
Eh bien! s'il est ainsi, j'ai le droit de lui plaire.

LE CURÉ.

Je viens ** vous annoncer un juge moins sévère.

Variantes.

* Qui m'ont toujours prêché des devoirs si cruels.

LE CURÉ.

** Connaissez mieux sa loi propice et tutélaire:
Il chérit les humains qu'il fit pour le servir;
Et s'il aime les pleurs, c'est ceux du repentir.

Un Dieu plus indulgent : dissipez cet effroi.
Que votre cœur du moins se calme auprès de moi,
Et retrouve un moment la paix, la confiance.
Faites de vos secrets l'exacte confidence.
Permettez que ce cœur vous ose interroger;
Aux sentiments du vôtre il n'est point étranger.
Placez-vous près de moi; venez, ma chère fille.
(*Ils s'asseyent tous deux.*)
Je chéris * dès long-temps votre noble famille.

Ce n'est qu'à notre amour qu'il demande des larmes;
Et l'amour qui les donne y fait trouver des charmes.
Si les maux ici-bas éprouvent la vertu,
Dieu lui-même descend près du cœur abattu (1);
S'il voit prêts à tomber les siens qu'on persécute,
Lui-même étend la main pour prévenir leur chute (2):
Mon joug est doux, dit-il; loin de le rejeter,
Heureux qui dès l'enfance apprit à le porter (3)!
C'est sa parole ici que je vous fais entendre.
Votre ame prévenue a pu mal la comprendre;
J'excuse votre erreur en voyant votre effroi;
Mais que votre ame enfin retrouve auprès de moi
Cette paix qui toujours doit suivre l'innocence.
Faites....

Variante.

* J'honore et je chéris....

---

(1) *Juxtà est Dominus iis qui tribulati sunt corde.* Psaume.

(2) *Quum ceciderit non collidetur, quia Dominus supponit manum suam.* Psaume.

(3) *Jugum meum suave est, et onus meum leve....* Évang. *Bonum est viro quum portaverit jugum ab adolescentiâ suâ.* Eccl.

On m'a dit qu'élevée en ces paisibles lieux,
Vous y passiez des jours qui paraissaient heureux,
Et que du voile saint à seize ans revêtue,
D'aucun regret encor vous n'étiez combattue.
Votre état vous plaisait : souvent on m'a vanté
Votre zèle naissant, votre félicité.
M'a-t-on dit vrai ? Parlez.

MÉLANIE, *devenue plus calme, et avec le ton d'une tristesse douce et réfléchie.*

Oui, je vous le confesse;
Cette maison, monsieur, fut chère à ma jeunesse.
Je m'y voyais fêtée; on s'occupait de moi;
Chacun de m'amuser se faisait un emploi:
On détournait mes yeux de tout devoir pénible.
A tant d'empressement pouvais-je être insensible,
Dans un âge où le cœur est si prompt à s'ouvrir
Aux premiers sentiments qui se viennent offrir,
Où les jours sont si purs, le bonheur si facile?
Je crus qu'il habitait au sein de cet asyle.
Je ne trouvais par-tout que des soins complaisants,
Des égards recherchés, et des yeux caressants.
Ce plaisir si flatteur d'intéresser les autres,
Les préjugés d'autrui, qui deviennent les nôtres,
Tout ce que j'entendais du monde et de ses mœurs,
Les discours séduisants, les tendresses des sœurs,
Le penchant qui nous lie au séjour de l'enfance,
Enfin l'amitié même et la reconnaissance,
A ce qui m'entourait m'attachant tous les jours,
Semblaient devoir ici me fixer pour toujours.

LE CURÉ.

De semblables motifs n'ont rien que d'estimable.
D'où vient donc qu'aujourd'hui la douleur vous accable ?

Qui produisit en vous un si grand changement?

MÉLANIE.

Vous allez le savoir; c'est un événement
Qui décida dès-lors du destin de ma vie,
Et dont en vous parlant j'ai l'ame encor remplie.
Je veillais près du lit où l'une de nos sœurs
D'une lente agonie éprouvait les horreurs.
Cherchant à signaler les soins d'une novice,
J'avais brigué moi-même un si lugubre office.
Un prêtre l'exhortait, et ses pieux discours
De la religion prodiguaient les secours,
Sans arracher un mot, sans vaincre son silence.
Il commençait peut-être à perdre l'espérance;
Du * moins il s'éloigna pendant quelques instants.
Alors, levant ses yeux baissés depuis long-temps,
Elle parut gémir sur moi plus que sur elle;
Quelques larmes mouillaient sa mourante prunelle;
Elle fit un effort pour pouvoir me parler,
Et m'adressa ces mots qui me firent trembler:
« On vous trompe, on vous perd, ma chère Mélanie.
A votre âge on sent peu ce que l'on sacrifie
En se faisant esclave et prenant cet habit:
Vous l'apprendrez trop tard. Je sais qu'on vous a dit,
Je sais que vous croyez que dans nos saints asyles
Tous les jours sont sereins, tous les cœurs sont tranquilles:
Mais pour vous abuser sachez qu'on est d'accord.
On ne vit en ces lieux qu'en désirant la mort,
Et l'on n'y meurt jamais qu'en détestant la vie.

Variante.

* Je fus seule avec elle à ses derniers instants.

Que mon exemple au moins détrompe Mélanie. »
Elle m'apprit son sort : un malheureux amour,
Qu'il fallut dans ce cloître étouffer sans retour,
Avait rempli son ame et consumé sa vie.
Du récit de ses maux je demeurai saisie.
C'étaient les derniers cris et les gémissements
D'un cœur que ses chagrins ont oppressé long-temps;
C'était d'un long malheur l'histoire attendrissante,
Que l'accent de la mort rendait plus déchirante.
Je n'y pus résister : pleine de ses douleurs,
Je tombai sur son lit en l'arrosant de pleurs.
Je partageai des maux que mon cœur devait craindre.
Pour la première fois elle s'entendit plaindre,
Et ma pitié parut adoucir son trépas.
L'infortunée alors me serra dans ses bras.
Je sentis que ses pleurs inondaient mon visage.
De mes sens trop émus je perdis tout usage,
Et quand je les repris elle ne vivait plus.
Ses bras, déja glacés, sur ma tête étendus,
Ses yeux, de la douleur gardant le caractère,
Et vers le ciel encore élevant leur paupière,
Semblaient lui demander d'épargner à mon cœur,
Tous les maux dont sa mort m'avait tracé l'horreur.

LE CURÉ.

O parents* inhumains, voilà donc votre ouvrage!

Variante.

LE CURÉ.

De parents inhumains je reconnais l'ouvrage.
Mais vous, du désespoir croyez-vous le langage?
Est-il la vérité? non, ce cœur ulcéré,
Par l'amour et la haine à-la-fois égaré,

MÉLANIE.

J'eus toujours devant moi cette effroyable image;
Elle me poursuivait : mes esprits agités
N'entrevoyaient par-tout que d'affreuses clartés.
Le soupçon m'inspirait une sombre tristesse;
L'effroi, l'abattement flétrirent ma jeunesse.
Le cloître m'effrayait : je rencontrais par-tout
L'odieuse contrainte et l'importun dégoût.
Je détestai dès-lors cet habit de novice :
J'abjurai dans mon cœur mon fatal sacrifice.
Je n'osais * cependant avouer mes chagrins :
De mon père sur moi je savais les desseins;

Abhorrant un état à ses penchants contraire,
Sans doute n'en est pas un juge bien sincère.
En proie à cet amour qui la tyrannisait,
S'abusant elle-même, elle vous abusait.
Que le ciel le pardonne à cette infortunée!
D'autres ont en ces lieux fini leur destinée :
Si votre âge moins tendre eût permis à vos yeux
De les voir au moment qui leur ouvrait les cieux,
De la religion vous auriez vu la gloire :
La mort de ses enfants est leur jour de victoire;
Eux seuls, dans ce passage à tant d'autres cruel,
Sans regretter la terre espèrent tout du ciel.
De son ministre au moins croyez le témoignage.

MÉLANIE.

Je vous crois; mais, hélas! une tout autre image
Me poursuivait ici; mes esprits agités
N'entrevoyaient....

Variante.

* Je n'osai toutefois....

Je ne me flattais pas de pouvoir l'en distraire.
Je songeais, pour charmer mon ennui solitaire,
Qu'au moins les passions ne troublaient point mon cœur;
Que de l'amour encor le poison séducteur,
Dont j'avais une fois vu les effets terribles,
Ne livrait point mon ame à des maux plus sensibles:
Mais ce repos, hélas! ne dura pas long-temps....
Malheureuse!...

LE CURÉ.

Achevez ces aveux importants.
Parlez, ne craignez rien.

MÉLANIE.

O mon guide! ô mon père!
Qu'aisément avec vous je puis être sincère!
Que mon ame à la vôtre aime à se confier!
Ah! c'est de mes plaisirs peut-être le dernier.
Ma consolation dans ces lieux la plus chère
C'était de voir souvent ma respectable mère.
Un parent (c'est Monval) voulut un jour me voir:
Il arrive avec elle en ce même parloir.
On m'avertit, j'accours.... Ma surprise à sa vue,
Sur son front, dans ses traits la grace répandue,
Son maintien, de ses yeux la touchante douceur,
Et le son de sa voix encor plus enchanteur,
Tout à mes sens troublés fit soudain reconnaître
Qu'en ce moment mon cœur venait de voir son maître.
Il s'assit, parla peu, me regarda toujours.
J'ai retenu de lui jusqu'au moindre discours.
Il parut de mon sort pénétrer le mystère:
Je vis qu'il me jugeait beaucoup mieux que ma mère;
Des mots perdus pour elle il sentait la valeur,
Et tout ce qu'il disait répondait à mon cœur.

Je feignis malgré moi de ne le pas entendre.
Que je lui savais gré d'un intérêt si tendre!
J'entrevis quelques pleurs qu'il voulait dévorer:
Il semblait à-la-fois me plaindre et m'adorer.

LE CURÉ.

O que cet entretien est gravé dans votre ame!

MÉLANIE.

Il ne m'avait rien dit qui déclarât sa flamme,
Rien qui pût ressembler aux transports des amants;
Mais ses derniers regards valaient tous les serments.
Ils se firent entendre à mon ame asservie.
Je jurai qu'à lui seul appartiendrait ma vie.
Je n'examinai rien, je ne voulus rien voir:
Le cœur, pour se donner, a-t-il besoin d'espoir?
Ah! mon ame, embrassant un sentiment si tendre,
S'élança vers l'objet qu'elle semblait attendre,
Et crut, en lui livrant un pouvoir absolu,
Satisfaire un besoin jusque alors inconnu.
Hélas! j'en jouissais sans trouble et sans alarmes,
Et sans affliction je répandais des larmes.
Mon cœur s'applaudissait d'échapper à l'ennui,
D'avoir un sentiment, de trouver un appui.
Contre l'amour sans doute il n'est point de défense.
Mais que la solitude ajoute à sa puissance!
Que * ses traits pénétrants, ailleurs trop émoussés,
Descendent plus avant au fond des cœurs blessés!
Je n'ai du monde encore aucune expérience;
Mais, s'il faut sur ce point dire ce que je pense,

Variante.

* Et qu'ici tous ses traits....

Dans ce monde bruyant comment peut-on souffrir
Que les distractions, les soins et le plaisir,
De l'ame à tout moment éloignent ce qu'on aime?
Peut-on se voir ainsi séparé de soi-même?
Ah! lorsque tant d'objets ont partagé le jour,
Ce qui doit en rester est bien peu pour l'amour.
Mais ici tout le sert, et rien ne le balance;
Le cœur de son penchant s'entretient en silence;
Rien ne s'offre à nos yeux qui le fasse oublier;
Chaque instant à l'amour appartient tout entier.
Je l'ai bien éprouvé: Monval, dans ces demeures,
Monval m'occupait seul et remplissait mes heures.
Lorsque tout sommeillait, dans l'ombre de la nuit,
Je répétais souvent tout ce qu'il m'avait dit.
Seule durant le jour, craignant d'être obsédée,
Craignant qu'on m'arrachât à cette douce idée,
Rappelant ses regards, ses gestes, ses soupirs,
Mon ame autour de soi recueillait ses plaisirs.

LE CURÉ.

Monval n'a-t-il pas su tout ce qu'il vous inspire?

MÉLANIE.

O combien j'aimerais à pouvoir le lui dire!
Mais jamais à ma bouche un mot n'est échappé
Qui pût trahir ce cœur ainsi préoccupé.
Qu'il m'en coûtait, ô ciel! sur-tout en sa présence!
Que je me reprochais ce rigoureux silence!...
Cependant je songeai quel serait mon destin,
Mes yeux long-temps distraits s'y fixèrent enfin.
L'effrayant avenir où s'égarait ma vue
Ne m'offrait qu'un abyme où j'étais attendue;
Je vis que j'y tombais sans espoir d'en sortir,
Et j'entendis la voix de l'affreux repentir.

Je vis que, dès l'enfance au cloître destinée,
Moi-même par mon choix je m'étais enchaînée,
Que mon père, affermi dans ses engagements,
Ne consulterait pas mes nouveaux sentiments,
Qu'à son ambition j'allais être immolée:
Je me sentis alors de mes maux accablée;
Alors je m'indignai du fardeau de mes fers,
Et je tendais les mains à des liens plus chers.
J'aurais voulu franchir la terrible barrière,
Et me refugier dans le sein de ma mère.

LE CURÉ.

Que n'y déposiez-vous vos plaintes, vos douleurs?

MÉLANIE.

Hélas! elle a connu mes funestes ardeurs.
Elle a vu de ce cœur la cruelle blessure;
Elle a versé sur moi les pleurs de la nature,
Promis de tout tenter pour adoucir mon sort.
Mais que me sert, hélas! un inutile effort?
Que peut-elle? elle-même est dans la dépendance;
Son époux a sur elle une entière puissance.
Enfin, vous le voyez, on a marqué * ce jour
Pour prononcer des vœux, et des vœux sans retour.
On m'impose une loi que je ne peux plus suivre:
On ne s'informe pas si j'y pourrai survivre.
Qu'ai-je donc fait, hélas! pour tant de cruauté?
(*Elle se lève.*)
Et j'irais aux autels trahir la vérité!
J'irais mentir au Dieu qui lira dans mon ame,

Variante.

* ....Fixé ce jour.

Lui consacrer un cœur que tant d'amour enflamme!
Non, j'abhorre un serment trompeur, injurieux.
Ma voix s'arrêterait en prononçant mes vœux.
Avant de les former, ciel, fais que Mélanie
Exhale à tes autels sa malheureuse vie!

LE CURÉ.

Écoutez, mon enfant: votre ingénuité
Sans doute a droit de plaire au * Dieu de la bonté.
Il ne veut point de nous d'offrande involontaire.
Je n'irai point non plus par un langage austère
Joindre encore à vos maux un effroi douloureux,
Qui, loin de les guérir, les rendrait plus affreux.
Ainsi, ** sans m'élever contre un amour profane
Que la religion dans votre état condamne,
Je m'occupe avec vous de vos seuls intérêts.
On m'appelle bien tard: vous savez quels projets,
Pour avancer son fils, a formés votre père;
Et quand on a conclu l'hymen de votre frère,
Quand tout est décidé, lorsque le jour est pris
Où vos engagements doivent être remplis,
Revenir sur ses pas, renverser son ouvrage,
(Excusez un moment ce sinistre langage),
Est un effort pénible et qui doit lui coûter.
Mais nul obstacle ici ne saurait m'arrêter.
C'est à moi de fixer les yeux de votre père
Sur des devoirs plus saints qu'il faut que l'on révère.
Ma fille, Dieu n'admet dans ce séjour sacré
Qu'une ame libre et calme et qu'un cœur épuré.

Variantes.

* ....Au Dieu de vérité.

** Ainsi, sans vous parler de cet amour profane....

Il ne veut point qu'on mêle à de si saintes chaînes
Le joug humiliant des passions humaines.
Il ne veut que des cœurs que lui-même a choisis,
Étrangers à la terre, et de lui seul remplis.
Vous dont l'ame sensible au sein de l'innocence
Des penchants de votre âge a connu la puissance,
Que Dieu n'appelle pas avec l'autorité
Qui soumet nos désirs et notre volonté,
C'est à d'autres vertus qu'il vous a destinée.
Vous n'êtes point à vous, votre ame est enchaînée.
Dieu ne recevrait point le tribut imposteur
De serments démentis au fond de votre cœur.
Ne les prononcez pas : je dois vous le défendre.

MÉLANIE.

Eh ! comment à mon père oser me faire entendre ?
Comment de son pouvoir aujourd'hui m'affranchir,
Et braver un courroux que rien ne peut fléchir ?
M'exposer à sa haine, à sa haine immortelle !
Quel reproche il ferait à sa fille rebelle !
Je sens que j'ai donné des armes contre moi.
Je frémis.... Pardonnez.... Vous voyez mon effroi.
C'est au ciel, c'est à vous qu'il faut que je m'adresse ;
Prévenez mes malheurs, soutenez ma faiblesse.
Ayez pitié d'un cœur qui ne peut se dompter,
Qui ne peut obéir, qui ne peut résister.
Ma cause est dans vos mains, j'attends de vous la vie.

LE CURÉ.

Rassurez-vous ; ma voix, par Dieu même affermie,
Réclamera des * lois que l'on doit respecter.

Variante.

* Droits....

Dieu bénira mes soins, oui, je dois m'en flatter.
Mais, dussé-je échouer, dût, malgré ma constance,
Un crédit plus puissant vaincre ma résistance,
Ah! tout n'est pas perdu : vous êtes sous les yeux
Du Dieu consolateur qui reste aux malheureux.
Comptez sur mes secours : souffrez que ma présence
Vous porte quelquefois une utile assistance.
Vous aurez en tout temps, contre un sort ennemi,
Le ciel et vos vertus, une mère, un ami.

MÉLANIE.

Hélas! ma destinée est donc bien déplorable!
Avec tant de soutiens est-on si misérable?
Je respire pourtant : j'ai confié du moins
Mes secrets à votre ame et mon sort à vos soins.

(Elle rentre.)

SCÈNE V.

LE CURÉ, *seul.*

Seconde, Dieu clément, mes efforts et mon zèle.
L'intérêt, qui dégrade une ame paternelle,
Ose emprunter ton nom pour consacrer ses lois;
Contre sa tyrannie, ô Dieu, soutiens ma voix.
Daigne de cet enfant protéger l'innocence.
Dieu, je crois te servir en prenant sa défense.
Le malheur corrompt tout dans les cœurs abattus;
Et la rendre au bonheur, c'est la rendre aux vertus.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE FAUBLAS, MONVAL.

MADAME DE FAUBLAS.

C'est vous qui dans ce lieu m'avez fait demander!
Monval, en un tel jour, qu'osez-vous hasarder?
Votre visite ici me semble téméraire,
Sans doute à mon époux elle ne saurait plaire.
Vous le savez, il va rentrer dans un instant;
Chez l'abbesse avec nous notre curé l'attend.
N'appréhendez-vous pas...?

MONVAL.

Et pourquoi me contraindre?
Qui n'a plus rien à perdre a-t-il encore à craindre?
L'aspect de votre époux ne peut m'intimider;
Je n'ai plus avec lui de mesure à garder.
Non, je ne lui saurais pardonner de ma vie;
Il va sacrifier l'aimable Mélanie!
Il va livrer ses jours à d'éternels ennuis!
Et vous l'avez souffert! et vous l'avez permis!

MADAME DE FAUBLAS.

Toujours votre douleur est trop impétueuse.
Supposez-vous ma fille à ce point malheureuse?
Qui vous l'a dit, monsieur? et quel penchant si cher

Au monde qu'elle ignore aurait pu l'attacher?
Son cœur avec le vôtre est-il d'intelligence?
Vous abusez, Monval, de mon trop d'indulgence.
Vous m'avez confié votre amour, vos projets;
J'en aurais désiré de plus heureux effets.
Vos sentiments sont purs, ils n'ont pu me déplaire,
Et ma fille, sans doute, ainsi qu'à vous m'est chère.
Mais vous la connaissez; elle sait son devoir,
Et son père a sur elle un absolu pouvoir.
Quand elle aurait enfin aperçu votre flamme,
Vous êtes-vous flatté d'avoir fait sur son ame
Assez d'impression pour croire qu'en ces lieux
Son destin loin de vous soit à jamais affreux?

MONVAL.

Pouvez-vous me traiter avec tant d'injustice?
Quand je suis au moment du plus cruel supplice,
Pensez-vous que j'embrasse avec présomption
Du bonheur d'être aimé la douce illusion?
Rien ne m'occupe ici, non, rien que Mélanie.
Il s'agit de son sort, il s'agit de sa vie,
Et non pas d'un amour trop inutile, hélas!
Je n'en parlerai plus, vous ne le voulez pas.
Mais qu'elle ne soit point esclave, infortunée.
Vous la peignez en vain docile et résignée:
Croyez que sur ce point on ne peut me tromper;
Que rien à mes regards ne pouvait échapper;
Que j'ai vu de ses maux les secrètes atteintes,
Et qu'au fond de mon cœur j'entends toujours ses plaintes.
Je n'en suis que trop sûr, elle souffre et gémit.
Vous-même (pardonnez), quoi que vous ayez dit,
Vous-même, je le vois, vous gémissez comme elle,
Vous étouffez en vain la douleur maternelle.

Pourquoi vouloir tromper votre cœur et le mien?
Réunissons nos maux, qu'ils soient notre entretien.
Un tyrannique époux vous défend d'être mère:
Eh! soyez-le avec moi.

MADAME DE FAUBLAS.

Que prétendez-vous faire?
Vous voyez mes chagrins; pourquoi donc les aigrir?
Monval, mon cher Monval, ils me feront mourir.
De mon austère époux l'humeur est inflexible.
A la fortune seule il se montre sensible;
Elle est le seul objet dont il paraisse épris,
Et le cœur est un mot qu'il n'a jamais compris.
Non qu'il soit né méchant; il est dur et sévère;
Il l'est par son état et par son caractère;
De raisons d'intérêt il est tout occupé,
Et de tous nos chagrins il est bien peu frappé;
Il n'y voit rien qu'erreur, que faiblesse, inconstance:
Ce n'est qu'à ses projets qu'il voit de l'importance.
Autant qu'on le pouvait je les ai combattus;
Je m'y suis opposée; et que puis-je de plus?
Faut-il que la discorde entre nous se signale;
Que je donne au public des scènes de scandale;
Que je me fasse en vain de nombreux ennemis*
Dans un parti puissant qui protége mon fils?
Mon fils!.... à quel effort la douleur m'a forcée!
Devant lui, sans succès, je me suis abaissée.
Je l'avais conjuré de parler pour sa sœur:
Sa réponse équivoque et sa fausse douceur,

Variante.

* ....Un monde d'ennemis....

Ses protestations de zèle et de tendresses,
Ses regrets affectés et ses froides promesses,
M'ont * inspiré pour lui dans cette occasion
Plus de mépris encor que d'indignation.
Je n'ai rien obtenu, ni du fils, ni du père.

MONVAL.

Le plus coupable encor c'est cet indigne frère.
Lui seul jouit du mal que pour lui l'on commet;
Son hymen, sa fortune est le prix d'un forfait.
Il s'enrichit des pleurs de sa sœur qu'on opprime;
Et lui-même à l'autel il traîne la victime.
Et c'est un frère! ô ciel! lui que vous implorez!
Existe-t-il des cœurs ainsi dénaturés?
Et vient-il contempler cette fête cruelle?

MADAME DE FAUBLAS.

Ah! vous me rappelez une alarme nouvelle.
D'Orcé doit s'y trouver, d'Orcé qui de mon fils
A senti d'autant plus les orgueilleux mépris,
Que lui-même a long-temps brigué cet hyménée
Qui de l'heureux Melcour fonde la destinée.
On doit haïr sans doute un rival, un vainqueur,
Qui joint à ses succès l'insulte et la hauteur.
Leur rencontre en ces lieux pourrait être funeste.
Mais vous, qui vous amène? et quel espoir vous reste?
Pourquoi venir chercher ce spectacle odieux?

MONVAL.

Je veux de mon malheur m'assurer par mes yeux,
Voir l'affreux sacrifice et tout ce qu'il m'enlève.

Variante.

* N'ont pu que m'inspirer en cette occasion....

Vous le dirai-je enfin? je doute qu'il s'achève.
On le prépare en vain; je ne puis concevoir
Qu'on soit assez barbare et qu'on puisse vouloir....
Que dis-je? Il est trop sûr que tout est sans remède.
A deux cœurs endurcis il faut donc que tout cède,
Que tant d'amour s'exhale en regrets superflus!...
Mais j'ai pris mon parti; vous ne me verrez plus.
J'y suis déterminé; je l'ai dit à ma mère.
J'abandonne un pays à mes vœux si contraire.
Le lieu de mon exil est au-delà des mers.
Je vais * servir mon roi dans un autre univers:
Je cours m'y renfermer, et je renonce au nôtre.
Ce n'est pas qu'en effet j'augure mieux de l'autre;
Les humains sont par-tout à l'intérêt livrés,
Et les cœurs vertueux sont par-tout déchirés.
J'en ai douté long-temps; j'en ai l'expérience.
Mais je fuirai du moins des lieux où tout m'offense,
Et je n'entendrai point les lamentables cris....
Malheureux! quelle erreur! et qu'est-ce que je dis?
Eh! je croirai par-tout voir la pompe funeste,
Entendre prononcer le vœu que je déteste,
Je trouverai par-tout ce parloir où mes yeux....
(*en pleurant.*)
Vous vous en souvenez.... Ces lieux, ces mêmes lieux
Pour la première fois l'ont offerte à ma vue;
Là, je crus sur son front voir cette ame ingénue:
J'entendis ces accents à mon cœur si nouveaux:
Elle passait ses mains à travers ces barreaux....
C'est ici.... c'est ici.... La rage est dans mon ame.

Variante.

* J'irai....

Je sens mon désespoir s'accroître avec ma flamme.
C'est de ce lieu fatal l'inévitable effet :
Pourquoi m'y meniez-vous ? que vous avais-je fait ?

MADAME DE FAUBLAS

Ciel ! ai-je mérité ce reproche barbare ?
Pouvez-vous oublier..... ?

MONVAL.

Pardonnez, je m'égare,
Pardonnez à ce cœur ; il vous est bien connu ;
Il ressent vos bontés *. Combien il eût voulu !....

MADAME DE FAUBLAS.

Je n'ose me fier à votre impatience.
Écoutez. Nous avons encor quelque espérance.

MONVAL.

Comment ! que dites-vous ? N'abusez point mon cœur.
Ne vous trompez-vous pas ? Parlez. Par quel bonheur...
Tous mes sens sont saisis et de crainte et de joie.

MADAME DE FAUBLAS.

Il nous reste un secours que le ciel nous envoie.
Notre digne pasteur, ce mortel révéré,
A servir l'infortune en tout temps préparé,
Est instruit en secret du chagrin qui m'accable ;
Il prête à mes desseins son crédit secourable.
Il vient de voir ma fille ; il a lu dans son cœur.
Comme moi de son père il blâme la rigueur.
Sa piété, son nom, et son saint ministère,
Le poids de ses discours, sa vertu qu'on révère,

Variante.

* ....Et s'il eût obtenu !...

Sur mon époux peut-être auront quelque pouvoir.
Cependant....

MONVAL.

Ah! du moins c'est un rayon d'espoir.
N'allez pas me l'ôter : souffrez que je respire;
Que....

MADAME DE FAUBLAS.

L'on vient. Sur vous-même ayez donc plus d'empire.
Songez.... C'est * le curé. Sans doute mon époux
Va le joindre bientôt; allez, et laissez-nous.

MONVAL.

Que faudra-t-il, hélas! qu'aujourd'hui je devienne?
Je sors, mais permettez que du moins je revienne.

MADAME DE FAUBLAS.

Quand je le défendrais, ce serait bien en vain.
Éloignez-vous.

MONVAL.

Allons attendre mon destin.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

LE CURÉ, MADAME DE FAUBLAS.

LE CURÉ.

Votre fille a besoin des secours de sa mère.
Ne l'abandonnez pas. J'attends ici son père:
Je m'en vais lui parler.

Variante.

* C'est notre bon curé

MADAME DE FAUBLAS.

Vous voyez mes terreurs.

LE CURÉ.

Tout dépend de ce Dieu qui dispose des cœurs.
Je n'épargnerai rien.

MADAME DE FAUBLAS.

C'est en vous que j'espère.
Défendez * bien la fille et vous sauvez la mère.

SCÈNE III.

LE CURÉ, *seul.*

Hélas! que votre sort n'est-il entre mes mains!
Que ne puis-je extirper ces abus inhumains!
Faut-il long-temps....?

SCÈNE IV.

M. DE FAUBLAS, LE CURÉ.

M. DE FAUBLAS.

Eh bien! vous avez vu ma fille;
Se rend-elle aux souhaits de toute sa famille;
Est-elle résignée?

LE CURÉ.

Écoutez-moi, monsieur.
Quand le ciel, sur vos jours signalant sa faveur,

Variante.

* Ah! rendez-moi ma fille et vous sauvez sa mère.

Pour la première fois offrit à vos caresses
Le gâge heureux et cher de vos pures tendresses,
N'avez-vous pas alors promis à votre cœur
De chérir cet enfant, de faire son bonheur,
D'assurer, sous l'abri de votre expérience,
A son ame, à ses jours, la paix et l'innocence?

M. DE FAUBLAS.

Il est vrai, c'est aussi....

LE CURÉ.

Répondez seulement.
Voulez-vous en effet respecter ce serment?
Le croyez-vous sacré?

M. DE FAUBLAS.

Je le tiendrai sans doute.

LE CURÉ.

C'est assez, il suffit que votre cœur m'écoute;
Il suffit qu'à vos yeux brille la vérité.
J'annonce, au nom du ciel et de l'humanité,
Qu'on dicte à votre fille, en cet instant funeste,
Des vœux que Dieu réprouve et que son cœur déteste;
Et si dans ce dessein vous persistez toujours,
Vous mettez en danger son salut et ses jours.

M. DE FAUBLAS.

Son salut?

LE CURÉ.

Votre bouche à ce mot se récrie.
Vous * semblez moins frappé du danger de sa vie.
Tous deux pourtant sont chers, tous deux également
Dépendent aujourd'hui du même événement.

Variante.

* Vous semblez moins *touché*....

MADAME DE FAUBLAS.

Vous voyez mes terreurs.

LE CURÉ.

Tout dépend de ce Dieu qui dispose des cœurs.
Je n'épargnerai rien.

MADAME DE FAUBLAS.

C'est en vous que j'espère.
Défendez * bien la fille et vous sauvez la mère.

SCÈNE III.

LE CURÉ, *seul.*

Hélas! que votre sort n'est-il entre mes mains!
Que ne puis-je extirper ces abus inhumains!
Faut-il long-temps....?

SCÈNE IV.

M. DE FAUBLAS, LE CURÉ.

M. DE FAUBLAS.

Eh bien! vous avez vu ma fille:
Se rend-elle aux souhaits de toute sa famille;
Est-elle résignée?

LE CURÉ.

Écoutez-moi, monsieur.
Quand le ciel, sur vos jours signalant sa faveur,

Variante.

* Ah! rendez-moi ma fille et vous sauvez sa mère.

Pour la première fois offrit à vos caresses
Le gage heureux et cher de vos pures tendresses,
N'avez-vous pas alors promis à votre cœur
De chérir cet enfant, de faire son bonheur,
D'assurer, sous l'abri de votre expérience,
A son ame, à ses jours, la paix et l'innocence?

M. DE FAUBLAS.

Il est vrai, c'est aussi....

LE CURÉ.

Répondez seulement.
Voulez-vous en effet respecter ce serment?
Le croyez-vous sacré?

M. DE FAUBLAS.

Je le tiendrai sans doute.

LE CURÉ.

C'est assez, il suffit que votre cœur m'écoute;
Il suffit qu'à vos yeux brille la vérité.
J'annonce, au nom du ciel et de l'humanité,
Qu'on dicte à votre fille, en cet instant funeste,
Des vœux que Dieu réprouve et que son cœur déteste;
Et si dans ce dessein vous persistez toujours,
Vous mettez en danger son salut et ses jours.

M. DE FAUBLAS.

Son salut?

LE CURÉ.

Votre bouche à ce mot se récrie.
Vous * semblez moins frappé du danger de sa vie.
Tous deux pourtant sont chers, tous deux également
Dépendent aujourd'hui du même événement.

Variante.

* Vous semblez moins *touché*....

Ne vous y trompez pas : le temps, le péril presse.
Souffrez que l'amitié qui pour vous m'intéresse
Retrace à vos regards ce que vous oubliez.
C'est votre fille, hélas ! que vous sacrifiez.
Je viens de lui parler : cette ame douce et pure
Épanchait ses chagrins sans fiel et sans murmure,
Et sans vous accuser déplorait son malheur :
De toutes les vertus le germe est dans son cœur.
Sous les yeux paternels ce germe s'en va croître ;
Ah ! ne l'étouffez pas dans * les ennuis du cloître.
Pourquoi vous refuser la douceur d'en jouir ?
Loin de le cultiver, pourquoi l'ensevelir ?
Votre fille en naissant enlevée à son père,
Si vous la connaissiez, vous deviendrait plus chère.
Elle va devant vous paraître tout en pleurs ;
Vous ne soutiendrez point l'aspect de ses douleurs.
Elle a pour le couvent une invincible haine ;
Et n'imaginez pas que le temps la ramène.
Cette horreur est trop forte, et c'est un sentiment
Dans le fond de son cœur gravé profondément.
Concevez à quels maux se verrait condamnée
Votre fille en ces lieux sans retour enchaînée.
Quand vous verrez ses jours au désespoir livrés,
Vous en serez la cause, et vous en gémirez.
Il ne sera plus temps.

M. DE FAUBLAS.

Je ne saurais comprendre
Les soins inopinés qu'ici vous daignez prendre.
Je vous avais prié de raffermir un cœur

Variante.

* ....L'ombre de ce cloître.

Dont j'ai vu tout-à-coup s'affaiblir la ferveur,
Et non de m'occuper de ses douleurs timides.
Il faut entre nous deux des discours plus solides,
Il faudrait des raisons....

LE CURÉ.

Des raisons! vous pensez
Que je puis contre vous n'en pas avoir assez!
Vous, ministre des lois, dont l'autorité sainte
Annule tous les vœux formés par la contrainte,
Organe des arrêts de leur temple émanés,
Osez-vous faire ici ce que vous condamnez?
A votre tribunal que tout autre en appelle;
Il trouvera dans vous un magistrat fidèle:
Contre l'oppression vous serez son appui;
Vous agirez en juge, et jusques aujourd'hui
Vous avez soutenu ce caractère auguste:
Pour votre fille seule allez-vous être injuste?
De tous vos jugements comptable à l'équité,
Croyez-vous de ce droit votre sang excepté?
Si les lois ont aux vœux mis un frein salutaire,
Croyez-vous donc le ciel moins juste que la terre?
Pensez-vous qu'il reçoive un hommage forcé,
Qu'il bénisse un tribut dont il est offensé?
Eh! le vœu le plus libre et le plus volontaire
Au * Dieu qui prévoit tout peut sembler téméraire;

Variante.

* Si le ciel ne l'inspire, est dès-lors téméraire.
L'homme ne peut rien seul (1), Dieu l'a dit, le chrétien

---

(1) *Sine me nihil potestis facere....* Évang. *Nemo potest dicere nomen Jesu nisi in Spiritu sancto.... in quo clamamus Abba* (*pater*). S. Paul.

Peut-être qu'il faudrait que l'homme, le chrétien,
Demandât tout au ciel et ne lui promît rien.
Dans nos livres sacrés la céleste vengeance

Ne peut lui demander ni lui promettre rien
Que par l'esprit divin qu'on reçoit de sa grace,
Qu'il manifeste en nous, et que rien ne remplace,
Dont les traits éclatants ne peuvent s'altérer,
Et que dans votre fille il est loin de montrer.
Dans nos livres sacrés la sévère vengeance
Confond deux fois des vœux la funeste imprudence:
Un Saül, un Jephté jurent sans son aveu
Un indiscret serment qui semble tenter Dieu;
Leur vœu devient un crime, et leur succès un piége;
L'un se rend parricide et l'autre sacrilége:
Tant le ciel veut apprendre aux aveugles humains
A s'en remettre à lui pour guider leurs destins!

M. DE FAUBLAS.

Vous condamnez les vœux!

LE CURÉ.

Non; mais la folle audace
D'attenter sur Dieu même et de prendre sa place,
D'oser sans mission, et dès-lors sans appui,
Régler un avenir qui n'appartient qu'à lui.
Ce sont ses propres lois que je vous fais entendre;
Et mon premier devoir est de vous les apprendre.
C'est à nous qu'il confie, avec sa vérité,
Le soin d'en maintenir l'entière pureté.
Ces héros des déserts, ces premiers cénobites
Que rassemblait un chef sous des règles prescrites,
N'admettaient auprès d'eux des disciples nouveaux
Que long-temps éprouvés par les mêmes travaux.
L'église, consacrant ces sublimes exemples,
Reçut des vœux sacrés prononcés dans les temples;
Mais alors que du cloître on embrasse les lois,

Confond deux fois des vœux la coupable imprudence.
Dans Jephté, dans Saül, Dieu prend soin de punir
Le souhait orgueilleux d'enchaîner l'avenir.

Elle exige avant tout qu'on soit libre en son choix.
C'est ainsi qu'en tout temps elle ouvre des asyles
Aux mortels affranchis des passions serviles,
A ceux que de ses coups le malheur a frappés,
Au repentir qui pleure, aux mondains détrompés,
A ce sexe sur-tout dont la faible innocence
Cherche au pied des autels sa plus sûre défense,
Et brûlant d'un feu pur allumé par le ciel
Se choisit sous ses yeux un époux immortel.
Mais de tout vœu forcé la chaîne est odieuse:
Loin, bien loin cette offrande indigne, injurieuse!
Et que l'homme en Dieu seul mettant tout son appui,
Par l'amour de sa loi s'élève jusqu'à lui.

M. DE FAUBLAS.

A suivre de trop près ces étroites maximes,
Peu de vocations paraîtraient légitimes.
Il ne faut rien outrer, monsieur, et nous devons
Nous conformer aux lois du monde où nous vivons.
Vous ne semblez ici consulter que ma fille;
Mais l'intérêt d'un fils, espoir de sa famille,
L'honneur de ma maison dont il doit se charger,
De puissants protecteurs qu'il me faut ménager;
Tous ces motifs unis peuvent valoir les vôtres.
Et que fais-je après tout que ce que font tant d'autres?
J'ai lieu de m'étonner, monsieur, que vos discours
N'imputent qu'à moi seul ce qu'on voit tous les jours:
Nous voyons en effet qu'en cette circonstance
Un père peut s'attendre à quelque résistance;
Mais nous savons aussi que, passé ce moment,
Le sexe à cet état s'accoutume aisément.
Ce couvent ne suit point des règles trop austères;

Leur vœu devient un crime et leur succès un piége;
L'un se rend parricide, et l'autre sacrilége :
Tant le ciel veut apprendre aux aveugles humains
A ne point prononcer sur leurs propres destins !
Ces héros des déserts, ces premiers cénobites
Vivaient unis entre eux sous des règles prescrites.

Il ne demande point ces vertus singulières,
Ces prodiges d'en-haut dont vous m'avez parlé.
Ce tableau qu'à mes yeux vous avez étalé,
Qui, tracé dans la chaire, obtiendrait mes louanges,
Fait du cloître un séjour peuplé de saints et d'anges.

LE CURÉ.

Plût au ciel!

M. DE FAUBLAS.

Mais enfin il n'en est pas ainsi.
Que votre rigorisme un peu plus adouci
Ne soumette pas tout à cette haute idée
D'une perfection qui n'est point commandée ;
On peut, sans y prétendre, aller au même but,
Et trouver en ces lieux la paix et le salut.
Je suivrai ce parti que l'usage autorise,
Que le monde permet, et que souffre l'église.

LE CURÉ.

Je vous le dis encor, elle vous l'interdit,
Et le monde permet ce que le ciel punit.
Je n'ai point prétendu que ses mains libérales
Dussent verser par-tout des richesses égales;
Il mesure ses dons sur ce qu'il veut de nous;
Mais sa loi souveraine est la même pour tous.
Le zèle qui du monde à jamais nous sépare,
Est un de ses présents, peut-être le plus rare;
Mais il a des enfants qui, par un noble effort,
Voués....

Craignez de mériter son terrible anathême;
Craignez le ciel vengeur, craignez votre cœur même.
Le remords vous attend : soyez père et chrétien.
Faites votre devoir; j'ai satisfait au mien.

M. DE FAUBLAS.

Ce discours menaçant est au moins inutile;
Ne me reprochant rien, je dois être tranquille,
Monsieur; de ce couvent le sage directeur,
Qui conduit Mélanie et connaît bien son cœur,
Approuve à son égard ma fermeté sévère.
Il veut que l'on combatte une erreur passagère,
Et non pas que l'on cède aux premiers mouvements
D'une jeunesse aveugle en tous ses sentiments.
Il a de son état les mœurs et le langage,
Et ne les blâme pas pour avoir l'air d'un sage.

LE CURÉ.

Je blâme * les excès, je blâme les abus.

Variante.

LE CURÉ.

* Je blâme avec l'église un détestable abus.
Il n'est que trop d'esprits lâches ou corrompus
Qui font plier la loi sous le joug de l'usage :
De leur religion ils n'ont point le courage;
Trafiquant de ses droits et de sa vérité,
Leur faiblesse compose avec l'iniquité;
Mais leur conduite enfin à leur état contraire
Est la faute de l'homme et non du ministère.
Quand à ce nom de *sage* en nos jours prodigué,
Exalté par l'erreur et par l'orgueil brigué,
Ce vain titre n'est point celui que je professe :
La crainte du Seigneur commence la sagesse :
La charité l'achève, et voilà mon devoir.
Je vois....

Il n'est que trop d'esprits lâches et corrompus,
Qui vivent sans principe et pensent sans courage,
Sourds à la vérité, mais soumis à l'usage,
Et qui, dans un état lorsqu'ils sont engagés,
Au rang de leurs devoirs comptent ses préjugés.
Je suis loin d'adopter ce mérite stérile.
Ma règle est d'être vrai, mon état d'être utile.
Quant au titre de sage en nos jours prodigué,
Dénigré par la haine et par l'orgueil brigué,
Celui qui le mérite honore la nature.
L'ignorance et l'envie en ont fait une injure,
L'hypocrite un forfait, l'honnête homme un devoir.
Je vois que mes discours sont sur vous sans pouvoir,
Et que du directeur l'avis et le suffrage,
Flattant vos passions, ont sur moi l'avantage.
Les formes sont pour vous, je le sais : mais, monsieur,
Vous ne séduirez point le ciel ni votre cœur,
C'est assez : votre fille attend sa destinée :
Vous allez à jamais la rendre infortunée.
Vous dédaignez ses pleurs, vous la désespérez :
C'est un crime, monsieur, et vous en répondrez.
Pesez ces derniers mots.

M. DE FAUBLAS.

Ces mots sont un outrage.

LE CURÉ.

Vous vous en direz plus, et je puis davantage.
Mélanie aujourd'hui n'a plus de père en vous :
Je dois l'être ; il suffit ; j'en réponds devant tous.
Je saurai mettre obstacle à vos projets sinistres ;
Je * cours de la justice implorer les ministres,

Variante.

* *Je vais ...*

Et chez l'abbesse ici je proteste à l'instant
Contre le sacrifice où l'on force une enfant.
Je suivrai Mélanie au pied de l'autel même.
C'est là qu'au nom du ciel et d'un Dieu qui nous aime
Ma voix lui défendra des serments criminels.
Nous verrons si la vôtre, à l'aspect des autels,
Osera lui donner l'ordre d'un sacrilége,
Osera blasphémer le Dieu qui la protége.

M. DE FAUBLAS.

Vous seul la protégez, et c'est bien vainement.
Puisque vous ne gardez aucun ménagement,
Suivez donc les transports où le zèle vous livre,
Combattez mes desseins, moi je vais les poursuivre.

LE CURÉ.

Craignez-en * le succès; craignez, malgré la loi,
D'être assez malheureux pour l'emporter sur moi.
Peut-être il est trop tard pour sauver la victime;
Peut-être il est trop tard pour vous sauver un crime.
Ce crime, s'il s'achève, un jour sera vengé.
C'est sur notre entretien que vous serez jugé.
Adieu, monsieur.

SCÈNE V.

M. DE FAUBLAS, *seul.*

Je vois où l'on veut me conduire.
Contre mon fils et moi je vois que tout conspire;

Variante.

* Tremblez de leur succès; vous pourrez, je le voi,
Être....

C'est un parti formé ; je n'en saurais douter.
Nous verrons si sur moi quelqu'un doit l'emporter,
Si d'un zèle offensant l'amertume indiscrète
Doit....

SCÈNE VI.

MONSIEUR ET MADAME DE FAUBLAS, MÉLANIE,
et, un moment après, MONVAL.

M. DE FAUBLAS.

Approchez, madame, et soyez satisfaite.
Vous êtes bien servie, il le faut avouer ;
Et de votre pasteur vous devez vous louer.
Il signale pour vous l'amitié la plus vive ;
Il a tout employé, jusques à l'invective.
Je dois tout à vos soins et je les reconnais ;
Et vous allez en voir la suite et le succès.
(*à Mélanie.*)
Ma volonté, ma fille, est assez annoncée.
La moitié de ce jour n'est pas encor passée ;
Il vous reste un moment ; il faut en profiter
Pour recueillir vos sens et pour les surmonter,
Pour soumettre à la voix d'un Dieu qui vous appelle
Ce cœur qui fut long-temps et docile et fidèle.
S'il a cessé de l'être et semble chanceler,
Moi, je ne change point, rien ne peut m'ébranler.
Vous-même avez choisi cette sainte demeure,
Et pour vous y fixer le ciel a marqué l'heure ;
Vous devez désormais y borner tous vos vœux.
(*à Monval, qui entre en tremblant.*)
Je conçois quel dessein vous amène en ces lieux.

Vous * étiez trop instruit de tout ce qui se passe,
Monsieur; malgré vos soins rien n'a changé de face.

MÉLANIE.

Monval!... ma mère!

MADAME DE FAUBLAS.

Hélas! ma fille, tu gémis.

MONVAL, *à madame de Faublas, à demi-voix.*

Madame.... et c'est donc là ce que l'on m'a promis!

MÉLANIE.

Mon père, votre voix m'accable et m'épouvante.
Pardonnez.... devant vous vous me voyez tremblante.
Votre ton, vos discours m'inspirent plus d'effroi
Que ces vœux si cruels qu'on exige de moi.
Je vois trop qu'à vos yeux je suis une étrangère;
Ce cœur qui m'est fermé ne s'ouvre qu'à mon frère.
Qu'il me soit préféré, je ne demande rien;
Ma dépouille est à lui, donnez-lui tout mon bien;
Qu'il soit, puisqu'on le veut, l'espoir de sa famille:
Mais pourquoi loin de vous exiler votre fille?
Des droits de ma naissance à mon frère transmis
Qu'un seul me reste au moins, et qu'il me soit permis
D'habiter près de vous le toit où je suis née.
Pourquoi de mes parents serais-je abandonnée?
Je n'ai jusques ici que trop vécu loin d'eux.
Hélas! de tous mes maux le principe odieux,
C'est cet éloignement qui, depuis ma naissance,
A vos yeux, à vos soins déroba mon enfance.

Variante.

* Monsieur; mais malgré vous rien n'a changé de face:
Vous pouvez à l'église aller prendre une place.

Votre sang aujourd'hui ne peut plus vous toucher.
Faut-il que de vos bras on ait pu m'arracher?
Faut-il que cette absence, et si longue et si dure,
Ait effacé les traits qu'imprime la nature!
Que ma voix, que mes pleurs les rappellent en vous:
O mon père! mon père!... Eh quoi! ce nom si doux
Pour moi seule à jamais doit-il être terrible?
Au cri de ma douleur êtes-vous insensible?...
J'embrasse vos genoux.... ne m'en repoussez pas.
Recevez-moi chez vous: daignez, daignez, hélas!
Ne point y rebuter les soins de ma tendresse;
Que ma mère avec vous les partage sans cesse;
Et vos yeux à me voir pourront s'accoutumer;
Vous pourrez me souffrir, et peut-être m'aimer;
Oui, m'aimer.... Est-ce donc un effort pour un père?

M. DE FAUBLAS.

Levez-vous. En tout temps vous m'avez été chère,
Et les pleurs de ma fille ont des droits sur mon cœur.
Ce cœur de vos devoirs sent toute la rigueur:
Sentez aussi les miens; mettez-les en balance;
De mes engagements concevez l'importance.
Une famille illustre et qui s'allie à moi
Se sera donc trompée en comptant sur ma foi!
Des destins de mon fils je ne suis plus l'arbitre!
Ma parole est donnée; et comment, à quel titre,
Puis-je la retirer? un changement si prompt
Et pour eux et pour moi n'est-il pas un affront?
La jeunesse à son gré peut se montrer volage;
Mais la légèreté ne sied pas à mon âge;
Et lorsqu'à cet accord je me suis arrêté,
J'ai dû me décider avec maturité.
Pour me justifier que pourrais-je leur dire?

MÉLANIE.

Que sur vous la nature a pris un juste empire,
Que ce cœur paternel a senti mes douleurs,
Qu'il vous en coûterait de causer mes malheurs,
Que vous avez pitié d'une fille expirante,
Que je me meurs.

M. DE FAUBLAS.

Eh quoi! lorsque heureuse et contente,
Vous demandiez à vivre en ces paisibles lieux,
Est-ce moi qui forçais votre choix et vos vœux?

MÉLANIE.

Non; mais c'était à vous, à votre expérience,
D'éclairer d'un enfant la facile imprudence,
De lui montrer le piége, et de l'en détourner:
C'étaient là les leçons qu'il fallait me donner.
Dans l'avenir pour moi c'est vous qui deviez lire,
Et quand je m'égarais vous deviez me conduire.
Ah! mon père aujourd'hui voudrait-il me punir
De ces mêmes erreurs qu'il fallait prévenir?

M. DE FAUBLAS.

Vous voulez des conseils; mais sachez donc les suivre.
Sachez que le penchant où votre cœur se livre,
Ce retour vers le monde et ces désirs ardents,
Sont des goûts passagers que détruira le temps.
Sachez que s'immoler au bien de sa famille,
Remplir tous les devoirs d'une sœur, d'une fille,
Est un bonheur durable et plus digne de vous,
Que la religion doit rendre encor plus doux.

MÉLANIE.

Ah! pour jouir ainsi d'un noble sacrifice,
Il faut que notre cœur l'accepte ou le choisisse;
Et l'ame qu'on y force avec tant de rigueur

En perd tout le mérite et n'en a que l'horreur.
Mais vous, mais votre fils dont je suis la victime,
Goûterez-vous, hélas! un bonheur légitime?
Jouirez-vous en paix de vos tristes honneurs,
Fondés sur l'injustice et payés par mes pleurs?

M. DE FAUBLAS.

Comptez * sur vos efforts, et d'un esprit plus ferme...

MÉLANIE.

Non, la mort de mes maux sera l'unique terme.

M. DE FAUBLAS.

L'espoir....

MÉLANIE.

Il est par-tout, excepté dans ces lieux.

M. DE FAUBLAS.

Le ciel....

MÉLANIE.

Au nom du ciel fait-on des malheureux?

M. DE FAUBLAS.

Ma fille, c'en est trop; vous voulez l'impossible.

MONVAL.

(*à part.*) (*haut.*)
Ah! barbare!... A ce point vous seriez inflexible!
Ses larmes, sa candeur n'ont pu vous émouvoir!
Vous voulez la réduire au dernier désespoir!

M. DE FAUBLAS.

Eh! pourquoi donc, monsieur, prenez-vous sa défense?
Quels titres avez-vous?

MONVAL.

Tous ceux de l'innocence,

Variante.

* Ces pleurs se sécheront, et....

Tous ceux de la justice et de l'humanité.

M. DE FAUBLAS.

N'affectez point ici de générosité.
Je sais quel intérêt vous parle et vous anime.

MONVAL.

J'oserai l'avouer; oui, ce n'est point un crime,
Oui, je l'aime, monsieur; je le dois, je le veux.
Je suis sûr de sentir un penchant vertueux.
J'avais su le contraindre, et, malgré ma tendresse,
J'ai toujours respecté son état, sa jeunesse:
Je le déclare à vous qui croyez m'imposer,
Qui croyez à-la-fois répondre et m'accuser;
Je le dis au moment de perdre ce que j'aime;
Mais je parle pour elle et non pas pour moi-même.
Je ne suis rien ici qu'un témoin étranger,
Qu'un homme, et c'est assez, monsieur, pour vous juger;
C'est assez pour vous dire, au nom de la nature,
Que vous abusez trop d'une autorité dure,
Que vous êtes armé d'une injuste rigueur.
Et quel droit avez-vous d'ordonner son malheur?
Nul * homme, quel qu'il soit, n'a ce droit sur un autre.
Ce droit, fût-il fondé, doit-il être le vôtre?
Et contre votre sang devez-vous l'exercer?
Si c'était votre fils, l'oseriez-vous forcer
A fléchir malgré lui sous le joug monastique?
Il braverait bientôt une puissance inique,
Il fuirait loin de vous, réclamerait les lois.
Mais ce sexe est sans force, on étouffe sa voix,

Variante.

* Nul être....

On l'opprime sans crainte.... Ah! l'innocence aimable
Pour être désarmée en est plus respectable.
Les * larmes du malheur sont un objet sacré.
Si ce sexe en nos mains sans secours est livré,
La nature dans nous préparant sa défense
Prit ** soin de lui donner contre la violence
Ce qui de tous les cœurs fléchit la dureté,
Ce qui désarme tout, les pleurs et la beauté.
Vous seul y résistez.

M. DE FAUBLAS.

Quoi! c'est en ma présence
Qu'on ose s'emporter à tant de violence!
Audacieux jeune homme, avez-vous donc pensé
Que l'amour excusât ce transport insensé?
Et vous me l'avouez cet amour qui m'offense!
Vous qui d'un jeune cœur séduisez l'innocence!
Vous qui l'enhardissez à la rebellion!
Vous qui seul apportez le trouble en ma maison!
Et vous vous en vantez! vous, monsieur! à ce titre
Vous *** osez en ces lieux vous rendre notre arbitre!
Ah! si l'on vous permit de vous y présenter,
Ce n'était pas du moins pour venir m'insulter,
Pour me donner la loi jusques dans ma famille.
Votre audace m'indigne; et sachez que ma fille,
Quand même je pourrais rompre aujourd'hui des nœuds
Dont le pouvoir sacré nous enchaîne tous deux,

Variantes.

* Et la cause du faible est un objet sacré.

** Lui donna pour soutien de sa tendre innocence....

*** Vous prétendez ici vous rendre notre arbitre!

Ne reverrait jamais un jeune téméraire
Dont la fougue imprudente ose outrager un père.

MONVAL.

Un père! vous! soyez-le et je tombe à vos pieds.
Non, vous ne l'êtes pas.

MADAME DE FAUBLAS.

Monval, vous oubliez....

M. DE FAUBLAS.

Vous l'arrêtez trop tard; il n'est plus temps, madame.
Vous avez enhardi son audace et sa flamme.
Vous voyez les affronts qu'il me faut supporter.

MADAME DE FAUBLAS.

C'en est trop; à vous seul il faut les imputer.
Êtes-vous étonné d'essuyer des murmures,
De voir gémir nos cœurs et saigner nos blessures?
Défendez-vous la plainte en nous immolant tous?

M. DE FAUBLAS.

En ai-je assez souffert?.... Je ne m'en prends qu'à vous,
Mélanie; il est temps d'appaiser ma colère;
Craignez-en les effets : j'ordonne, je suis père;
Je veux qu'on m'obéisse, et sans plus différer.
(*à madame de Faublas.*)
Si vous n'y consentez, il faut nous séparer,
Madame; je renonce à la mère, à la fille,
Et je romps pour jamais avec votre famille.
J'attendais plus d'égards et de soumission.
(*à Mélanie.*)
Vous seule aurez causé notre désunion,
Ma fille, vous aurez allumé nos querelles.
La malédiction suit les enfants rebelles;
Et la mienne, à la fin, pourrait tomber sur vous.

Craignez ce dernier trait de mon juste courroux.
Craignez....

MÉLANIE.

Qu'entends-je! ô ciel! ah! ce comble d'injure
De mon cœur révolté fait sortir la nature.
Le vôtre dès long-temps avait su la bannir,
Et j'apprends de vous seul à ne la plus sentir.
Vous en avez détruit jusqu'à la moindre trace;
Un affreux désespoir en mon sein la remplace.
Vous osez insulter à mes sens effrayés!
Vous menacez encor quand je meurs à vos pieds!
Et qu'ajouteriez-vous aux maux que vous me faites?
Je puis vous défier, tout cruel que vous êtes.
Si je peux vous haïr, qu'ai-je à craindre de plus?
Mes jours étaient maudits quand je les ai reçus:
La malédiction a tonné sur ma tête,
A l'instant où ma mère....

MADAME DE FAUBLAS.

O Mélanie, arrête....
N'achève pas....

MÉLANIE.

Non.... non.... je ne me connais plus.
Je cède à des transports qui m'étaient inconnus.
Vous! oser attester le ciel qui vous condamne!
Qui! vous! de son courroux vous vous croyez l'organe,
En joignant l'injustice à l'inhumanité!
Ah! vous-même tremblez que ce cri redouté
Qu'élève vers les cieux d'une voix désolée
Sous les pieds des tyrans l'innocence foulée,
Ce cri qu'un Dieu vengeur n'a jamais repoussé,
Ne sorte de mon ame, et ne soit exaucé.

MADAME DE FAUBLAS.

Ma fille!...

MÉLANIE.

Qu'ai-je dit! je m'emporte.... ma mère!
Cet assaut douloureux, soutenu contre un père,
Vient d'épuiser ma force.... elle succombe.... hélas!
Si je pouvais mourir!.... Recevez dans vos bras....
(*elle s'évanouit.*)
Je me meurs.

MADAME DE FAUBLAS.

Ciel! ô ciel! je tremble pour sa vie.
Ah! ma fille! ah! Monval!

MONVAL.

Malheureux!.... Mélanie!...
Elle ne m'entend plus.... Du secours.... venez tous.

(*Il court pour tirer la cloche du parloir. M. de Faublas se met au-devant de lui.*)

M. DE FAUBLAS.

Non; arrêtez, monsieur, il suffira de nous.
Voulez-vous donc ici répandre l'épouvante?

MONVAL.

Et qu'importe, grand Dieu! Mélanie est mourante;
Et je cours....

MADAME DE FAUBLAS.

Non, Monval; elle rouvre les yeux,
Elle reprend ses sens. Ma fille....!

MÉLANIE.

Où suis-je? ô cieux!

(*Elle aperçoit son père, et se jette avec effroi dans les bras de sa mère.*)

Que vois-je?

MONVAL, *à M. de Faublas.*

Regardez ces objets lamentables.
Regardez.... Quoi! vos yeux, vos yeux impitoyables
Soutiennent froidement cet horrible tableau!
Vous étiez un tyran; vous êtes un bourreau.

M. DE FAUBLAS.

Sortez d'ici, monsieur; la fureur vous égare.
Vous me ferez raison....

MONVAL.

Ah! d'un pouvoir barbare
Elle peut après tout braver les cruautés;
Elle peut s'affranchir....

MADAME DE FAUBLAS.

Cher Monval, écoutez....

MONVAL.

Rien ne me retient plus; mon sang bout dans mes veines.
Va, tu peux te soustraire à des lois inhumaines,
O chère infortunée! écoute ton amant.
Ne crois rien que l'amour dans * un pareil moment.
Crois que, dans l'univers, il n'est point de puissance
Qui jamais contre toi porte la violence
Jusques à t'arracher d'involontaires vœux:
Le courage suffit pour nous sauver tous deux.
Approche sans trembler de l'autel qu'on prépare;
Et loin de prononcer ce serment si barbare,
Que Dieu rejeterait, que dément notre amour,
Atteste l'Éternel présent dans ce séjour;
Prends-le, dis-je, à témoin contre la tyrannie;
Et, si j'ai quelque droit sur ton cœur, sur ta vie,

Variante.

* ....Ce fatal moment.

Ajoute que nos cœurs l'un vers l'autre entraînés,
Sont par des nœuds de flamme à jamais enchaînés;
Qu'on impose à ton ame un effort impossible.
Tout ce qui sut aimer, tout ce qui fut sensible
Doit en notre faveur s'émouvoir à-la-fois:
Moi, pour te seconder, j'éleverai ma voix;
Je volerai vers toi sans craindre aucun obstacle.
Tes larmes, nos malheurs, et ce touchant spectacle,
Nos cris et nos transports, la sainteté du lieu,
Et ce nom si sacré dans le temple d'un Dieu,
L'humanité *; voilà ce qui doit nous défendre.
Père injuste, voilà ce que j'ose entreprendre.
Croyez que de ces lieux rien ne peut m'arracher.
Je dirai ce qu'en vain vous voudriez cacher,
Ce qui n'a point ému votre cœur implacable:
Je la retracerai cette scène effroyable,
Votre fille expirante, et votre épouse en pleurs,
Votre épouse à vos yeux contraignant ses douleurs,
Que vous faites mourir par de lentes atteintes,
Que vous assassinez en étouffant ses plaintes.
J'attendrirai les cœurs, je les remplirai tous
D'horreur pour un barbare et de pitié pour nous.

M. DE FAUBLAS.

D'un vieillard désarmé vous bravez la faiblesse;
Mais j'ai du moins un fils, et sa main vengeresse....

MONVAL.

Qui? lui de vos fureurs le complice odieux?
Melcour.... Malheur à lui, s'il s'offrait à mes yeux!

Variante.

* La vérité....

MADAME DE FAUBLAS.

Que dites-vous, Monval? quoi! ce ton de menace....

M. DE FAUBLAS.

Ne craignez point, madame, une impuissante audace;
On peut la réprimer. Suivez-moi toutes deux.

MONVAL.

Et moi jusques au bout je vous suis dans ces lieux.
Dans mes justes desseins s'il faut que je succombe,
Sous l'autel où je cours puisse s'ouvrir ma tombe!
Que ce temple fatal où l'on nous attend tous
S'écroule sur ma tête et m'écrase avec vous!

M. DE FAUBLAS.

Il suffit; nous verrons ce que vous pouvez faire.
Tant de témérité recevra son salaire.
Allons...

MONVAL.

Ô Mélanie!... On me l'arrache!... ô cieux,
Du moins vengez mes maux; ils seront moins affreux.

(*Madame de Faublas rentre avec sa fille dans l'intérieur du couvent. M. de Faublas sort d'un côté, et Monval de l'autre.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉLANIE, *seule.*

POUR la dernière fois il consent à m'entendre....
Que sert cet entretien? Que puis-je encore attendre?
Il a pris son parti.... je dois prendre le mien.
Un père! quoi! son sang!.... quoi! je n'obtiendrai rien?
Ainsi l'on foule aux pieds la faiblesse éplorée!
Ah! d'indignation mon ame est pénétrée,
Mon ame se soulève.... O Monval! c'est en toi
Que j'ai cru voir un cœur qui sentît comme moi.
Le mien t'appelle en vain.... Quelle est mon espérance?...
Avec quelle chaleur il a pris ma défense!
Quel feu dans ses discours! et que mon cœur saisi
S'applaudissait tout bas d'avoir si bien choisi!
Hélas! ce transport même à tous deux est contraire.
Monval est à jamais l'ennemi de mon père.
On ne pardonne point à qui nous fait rougir....
Et d'après ses conseils quand j'oserais agir,
Quel en serait l'effet? Non; jamais Mélanie
Au sort de son amant ne peut se voir unie.
Que dis-je? on veut armer mon frère contre lui.
Mon père réclamait un vengeur, un appui....
Quelle horreur se répand sur ma famille entière!

Mon frère est exposé; je désole ma mère;
Je perds ce que j'adore! Il faut se décider.
Mon père me méprise, et croit m'intimider.
Il ne voit rien en moi qu'une esclave tremblante:
Il verra si j'ai l'ame intrépide et constante....
Je le vois; la retraite et la réflexion,
D'un sentiment contraint la longue impression,
Donne aux sens recueillis un courage tranquille.
Allons.... Pour Mélanie il n'est qu'un seul asyle....
Il est temps d'y courir.... On nous dit qu'autrefois
La vierge de Vesta que condamnaient les lois,
Calmant par son trépas la publique épouvante,
Vers la tombe entraînée y descendait vivante.
De cette horrible mort qui fait frémir les sens,
Peu d'heures, après tout, achevaient les tourments:
Mais alors qu'une fois on a courbé sa tête
Sous le voile effrayant que pour moi l'on apprête,
Lorsque l'on a promis d'oublier les vivants,
La tombe se referme.... et l'on y meurt long-temps.
Quel sort! Et toi, Monval, hélas! sans Mélanie,
Si je connais ton cœur, souffriras-tu la vie?
Je l'abhorre sans toi.... L'on vient.... Il faut parler.
Son aspect, malgré moi, me fait toujours trembler.

SCÈNE II.

MONSIEUR DE FAUBLAS, MÉLANIE.

M. DE FAUBLAS.

Vous m'avez demandé: qu'avez-vous à me dire?
J'ai cru que le devoir reprenait son empire,
Que vous alliez enfin obéir à ma voix.

MÉLANIE, *d'un ton calme et ferme.*

J'ai voulu vous redire une seconde fois
Que le joug du couvent à mes yeux est horrible;
Que la mort.... oui, la mort, me semble moins terrible;
Que, s'il faut à ce joug que mon sort soit livré,
On peut attendre tout d'un cœur désespéré;
Que de ce désespoir, qui de tout est capable,
D'avance devant Dieu je vous rends responsable.

M. DE FAUBLAS.

Allez; quand vous aurez rempli sa volonté,
Lui-même il bénira votre docilité;
Lui-même il vous rendra le calme et le courage.

MÉLANIE.

Le courage!.... j'en ai.... j'en saurai faire usage.
Je n'ajoute qu'un mot. Si vous étiez certain
Que l'heure où dans le temple un serment inhumain
Aurait à ce couvent enchaîné ma misère,
De mes jours dévoués serait l'heure dernière....
Si vous en étiez sûr.... pourriez-vous le vouloir?

M. DE FAUBLAS.

On ne meurt point, ma fille, et l'on fait son devoir.

MÉLANIE.

Eh bien!.... je le ferai.... Souffrez que je vous quitte.
Je sens que dans l'état où mon ame est réduite
J'ai besoin de goûter quelques instants de paix.
Tous vos désirs bientôt vont être satisfaits.

SCÈNE III.

M. DE FAUBLAS, *seul.*

Plus que je ne pensais ce jour paraît terrible.
Fatigué d'un combat douloureux et pénible,
Ce n'est pas sans effort que mon cœur s'affermit.
Ici de tous côtés on m'accuse, on gémit.
D'un jeune audacieux j'endure les outrages;
Et je ne vois par-tout que de tristes présages.
Ma fille!... Dans ses yeux, sur son front, j'ai cru voir
L'affreux recueillement d'un morne désespoir,
Une tranquillité funeste et menaçante.
Mais quoi! son ame est douce, ingénue, innocente;
Peut-elle méditer?.... Que sais-je?.... Je frémis.
Peut-être j'ai trop fait pour l'intérêt d'un fils;
J'ai trop bravé les pleurs que je faisais répandre.
Aux coups du désespoir, ô ciel! dois-je m'attendre?
J'éprouve par avance une secrète horreur,
Qui semble présager l'approche du malheur.

SCÈNE IV.

MONSIEUR ET MADAME DE FAUBLAS.

MADAME DE FAUBLAS.

Courez, monsieur, courez; on les a vus ensemble.
Votre fils et Dorcé sont aux mains.

M. DE FAUBLAS.

Ciel! je tremble.

MADAME DE FAUBLAS.

Ils se sont rencontrés assez près de ces lieux.
Peut-être il n'est plus temps. Allez, volez.

M. DE FAUBLAS.

O cieux!

SCÈNE V.

MADAME DE FAUBLAS, *seule.*

Que de maux à-la-fois! Ma fille! que fait-elle?
Non, l'on ne verra point cette pompe cruelle.
L'enfer la préparait, et ces tristes apprêts
Vont peut-être aujourd'hui finir par des forfaits.
Que ce cœur maternel rassemble de souffrance!
Mes enfants! mes enfants!.... n'est-il plus d'espérance?
Je la vois.

SCENE VI.

MADAME DE FAUBLAS, MÉLANIE.

(*Mélanie, en voyant sa mère, fait un geste de surprise et de douleur.*)

MADAME DE FAUBLAS.

Mon aspect semble t'épouvanter.

MÉLANIE.

Voilà le seul moment que j'ai dû redouter.
Quels adieux!.... Je croyais trouver ici....

MADAME DE FAUBLAS.

Ton père?

MÉLANIE.

Mon père, dites-vous? non, votre époux, ma mère,
Votre ennemi, le mien, mon barbare oppresseur.
Tous mes nœuds sont rompus en ce moment d'horreur :
On le commande, on veut que je m'ensevelisse!....
J'obéis.

MADAME DE FAUBLAS.

Que dis-tu? Suis-je donc leur complice?

MÉLANIE.

Vous êtes leur victime, hélas! ainsi que moi.
Je vous connais; je sais tout ce que je vous dois.
C'est un de mes regrets.

MADAME DE FAUBLAS.

Tu ne sais pas encore
(*à part.*)
Jusqu'où vont mes malheurs! Mais, non, non, qu'elle ignore
Les désastres nouveaux qui nous menacent tous.
Elle me plaindrait trop.

MÉLANIE.

De quoi me parlez-vous?
Pourriez-vous m'annoncer quelque nouveau supplice?
L'adieu que je vous dis finit mon sacrifice....
Il est d'autres adieux où je n'ose penser....
Si j'avais pu pourtant.... Il y faut renoncer.
Parlez-lui quelquefois, parlez de Mélanie.
Ce n'est que pour vous deux que j'eusse aimé la vie.
Qu'il apprenne de vous à quel point je l'aimais....
De cette bouche, hélas! il ne l'apprit jamais.
Vous le savez trop bien. Dieu! quel sort est le nôtre!
Allons.... il faut.... il faut nous quitter l'une et l'autre.

MADAME DE FAUBLAS.

Non; je viendrai toujours partager ta douleur,

On ne t'ôtera point de mes bras, de mon cœur.
Tu me verras toujours, fille innocente et chère.
Ne veux-tu plus me voir?

MÉLANIE.

Jamais! jamais, ma mère,
Ma mère!.... Cet adieu.... vous ne l'entendez pas.

MADAME DE FAUBLAS.

Tu me glaces d'effroi.... Que veux-tu dire? hélas!
Pourquoi me présenter cette funeste idée?
De quel sombre transport tu sembles possédée!
Oses-tu m'annoncer cet entier abandon?
Hé quoi! ta mère aussi ne te verrait plus?

MÉLANIE.

Non.
On n'a plus de parents dans ma froide demeure.
Il en est que j'abhorre.... il en est que je pleure....
Vivez du moins, vivez plus heureuse que moi.

MADAME DE FAUBLAS.

Heureuse, quand tu veux me séparer de toi!
Ciel! je perds un enfant, et je tremble pour l'autre.
On ne vient point encor.

MÉLANIE.

Mais quel trouble est le vôtre?
Vous détournez de moi vos regards et vos pas.
Il n'est plus temps de craindre.... Et qu'avez-vous?

MADAME DE FAUBLAS.

Hélas!
Je ne puis résister à mon inquiétude.
De ce double tourment le poids devient trop rude....
Je vois ton front pâlir et tes traits s'altérer!

MÉLANIE.

Ciel! ô ciel! de quel feu je me sens dévorer!

Toute ma fermeté cède au mal qui me tue....
J'espérais dérober ma mort à votre vue....
Que celui qui la cause en serait seul témoin.
Le poison....

(*Elle tombe dans un fauteuil.*)

MADAME DE FAUBLAS.

Dieu! je cours....

MÉLANIE.

Non, demeurez. Ce soin
Ne me sauverait pas : il n'est plus de remède,
Il n'en est plus.

MADAME DE FAUBLAS *court ouvrir la porte du parloir.*

Venez, ah! venez à mon aide!

SCÈNE VII.

MONSIEUR ET MADAME DE FAUBLAS, MÉLANIE, *quelques sœurs converses s'empressant autour de Mélanie.*

MADAME DE FAUBLAS.

Ah! monsieur!

M. DE FAUBLAS.

Ah! madame, on ne les trouve pas;
Vainement j'ai cherché la trace de leurs pas.
Mes amis, avec moi partageant mes alarmes,
Courent de tous côtés.... Je vois couler vos larmes.

MADAME DE FAUBLAS.

Apprenez, apprenez un malheur plus certain,
Que vous avez causé, que j'ai prédit en vain :

Votre fille est mourante, elle est empoisonnée.

M. DE FAUBLAS.

Ciel! ma fille!

SCÈNE VIII.

MONSIEUR ET MADAME DE FAUBLAS, MÉLANIE, LE CURÉ.

LE CURÉ.

O monsieur! ô mère infortunée!
Je n'ose vous parler, je respecte vos pleurs.
C'est le ciel qui vous frappe; offrez-lui vos douleurs.
Que je vous plains tous deux!

MADAME DE FAUBLAS.

Plaignez-nous davantage:
Regardez nos malheurs, regardez son ouvrage.
Elle meurt; elle touche à ses derniers instants.
Ma fille!.... le poison a coulé dans ses flancs.

LE CURÉ.

Vous me faites frémir, et ce coup est horrible.
Faut-il vous en porter un autre aussi sensible?
Pourrai-je vous apprendre....

M. DE FAUBLAS.

Ah! je n'ai plus de fils!

LE CURÉ.

Hélas! il est trop vrai.

M. DE FAUBLAS.

Grand Dieu! tu me punis!

LE CURÉ.

Monval cherchait Melcour; et, que sais-je? peut-être
De ses premiers transports il n'eût pas été maître.

Il voit leur choc de loin ; il court les séparer,
Mais il est arrivé pour le voir expirer.

M. DE FAUBLAS.

Je perds tout.

SCÈNE IX.

MONSIEUR ET MADAME DE FAUBLAS, MÉLANIE, LE CURÉ, MONVAL.

MONVAL, *à madame de Faublas sans voir Mélanie.*

Ah ! quels maux accablent votre vie !
Le ciel a trop vengé les pleurs de Mélanie.
J'ai voulu vainement....

(*La scène est disposée de manière que Mélanie, d'un côté du théâtre, est dans un fauteuil, ayant sa mère à sa droite, penchée sur elle, quelques sœurs converses à sa gauche ; et, de l'autre côté, M. de Faublas est dans l'attitude de l'accablement. Le curé est auprès de lui.*)

MÉLANIE.

O Monval !

MONVAL.

Quelle voix !....
Elle m'appelle encore ! ah ! qu'est-ce que je vois ?
(*Il tombe à genoux devant elle.*)

MÉLANIE.

Ton amante qui meurt pour te rester fidèle.
Je vivais pour t'aimer.... ma mort est moins cruelle,
Puisque je puis, du moins, justifiant ton choix,
T'avouer mon amour pour la première fois.

MONVAL.

Tu m'aimes et tu meurs! ô Mélanie! ô rage!

MÉLANIE.

Un breuvage mortel m'arrache à l'esclavage.
Du jour où je t'ai vu, je jurai d'être à toi:
L'amour à tous les deux dicta la même loi.
Ma mère y souscrivait, si le ciel en colère
Ne m'eût fait rencontrer un tyran dans un père.
Il versa dans mon sein le poison des douleurs,
Plus cruel mille fois que celui dont je meurs.
Cet homme injuste et dur accabla Mélanie
Du pouvoir qu'il reçut pour protéger ma vie.
Il vit mon désespoir avec tranquillité:
La nature en son cœur n'a jamais habité....
La mort est dans le mien.... quels tourments le déchirent!

(*Aux sœurs.*)

O vous que mes malheurs à ce spectacle attirent,
Et vous qui ressentiez les feux dont j'ai brûlé,
Qui dormez sous ce marbre où mes pleurs ont coulé,
Levez-vous à ma voix, victimes malheureuses!....

(*Elle se lève avec effort, soutenue sur sa mère et sur deux religieuses. Monval reste appuyé sur le fauteuil, la tête dans ses mains.*)

Levez-vous, entendez mes plaintes douloureuses,
Accablez avec moi l'oppresseur abhorré
Dont je n'ai pu fléchir le cœur dénaturé.
Dieu! que le dernier cri de sa fille expirante
Retentisse à jamais dans son ame tremblante!
Et, s'il t'ose implorer au jour de son trépas,
Rejette sa prière, et ne pardonne pas!

LE CURÉ.

O ma fille! abjurez ces sentiments coupables.

MÉLANIE, *se laissant tomber sur les genoux, les bras tendus vers le ciel.*

Dieu! Dieu! n'entendez pas ces souhaits exécrables.
Le désespoir, la mort ont exhalé ces vœux:
Tout mon cœur les dément.... Pardonnez, justes cieux!
Pardonnez à mon père aussi-bien qu'à moi-même.
Cher* Monval, cher amant, toi que j'aimai... que j'aime...
(*Au curé.*)
Vous qui m'avez rendu des soins si généreux....
Et vous, ma mère, vous.... venez fermer mes yeux:
Venez.... ces yeux éteints vous distinguent à peine.
Que mon dernier soupir ne soit point pour la haine!
Qu'il soit pour la nature, hélas! et pour l'amour!
Serrez-moi dans vos bras!... Monval.... c'est sans retour!
(*La toile tombe.*)

Variante, éditions de 1778 et de 1805.

* Cher Monval....
(*Elle meurt.*)

MONVAL.

Non; attends, que rien ne nous sépare.
Elle n'est plus! Eh bien! es-tu content, barbare?
Tigre, d'un tel objet viens te rassasier;
Contemple tous tes coups, et jouis du dernier.
(*Il veut se percer de son épée, le curé le retient.*)

LE CURÉ.

Arrêtez! ah! c'est trop multiplier les crimes.
Ce jour infortuné compte assez de victimes.
(*à M. de Faublas.*)
D'un repentir tardif je vous vois déchiré.

M. DE FAUBLAS, *sortant d'un long accablement.*

Dieu vengeur! à quel prix m'avez-vous éclairé!

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

MENZICOFF,

OU

LES EXILÉS,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

Représentée devant Leurs Majestés, sur le théâtre de Fontainebleau, au mois de novembre 1775.

Longi pœnas fortuna favoris
Exigit à misero. (Lucan.)

PRÉFACE.

Cette tragédie a été jouée, comme le titre l'indique, il y a cinq ans, sur le théâtre de Fontainebleau. Il s'en faut encore de beaucoup qu'elle soit en tour de l'être à Paris, puisqu'il y a plusieurs tragédies qui doivent passer auparavant, ce qui, avec les comédies que l'on doit jouer dans l'intervalle, ne peut pas occuper moins d'une année. Tel est depuis long-temps l'état du Théâtre-Français, qu'à moins de circonstances particulières, il doit naturellement s'écouler l'espace de six années entre la réception d'une pièce et sa représentation.

Quand je n'aurais que cette seule raison pour prendre le parti d'imprimer cet ouvrage, et ceux que j'ai achevés, et ceux auxquels je travaille encore, elle pourrait paraître suffisante. Quelle perspective, en effet, plus décourageante pour tout artiste, que de voir de si loin le moment où il sera jugé? Et si l'on fait réflexion que dans l'état présent des choses, un homme de lettres qui aurait passé une moitié de sa vie à méditer cinq ou six ouvrages dramatiques, n'aurait pas assez de l'autre pour les voir représenter, s'étonnera-t-on de le voir renoncer (du moins pour

un temps) aux honneurs de la représentation, si longs à attendre, et si dangereux à obtenir?

Ces considérations si pressantes, le deviendront encore bien plus pour un homme à qui l'amour de la vérité, dans un genre de travail où il a cru de son devoir de la préférer à tout, aura dû faire un grand nombre d'ennemis. La réputation du talent, sur-tout s'il est combattu, ne peut s'affermir que par une suite d'ouvrages qui se soutiennent les uns les autres, et marquent les pas de l'auteur dans sa carrière. N'aüra-t-il pas trop de désavantage, s'il ne peut en faire qu'un dans six ans?

Je ne veux accuser personne, et j'éloigne de moi le souvenir des injustices, sentiment pénible, qui, trop rappelé et trop approfondi, peut flétrir une ame honnête et sensible, et décourager le talent. Il me suffit de penser que les hommes équitables et désintéressés, n'auront pas entièrement oublié tout ce que j'ai éprouvé depuis que je suis entré dans la carrière des lettres, et qu'ils me sauront peut-être quelque gré d'employer ce qui peut me rester de force et de courage, plutôt à travailler mes écrits, qu'à combattre leurs détracteurs; plutôt à mériter une estime durable, qu'à disputer des succès du moment.

Ceux qui disent que dans tous les temps il y a eu des cabales, que dans tous les temps on a vu de mauvaises productions accueillies et de

bons ouvrages méconnus, ont raison, sans doute; mais ils doivent convenir aussi, que jamais les abus et les scandales de la littérature n'ont égalé ceux de nos jours. Il suffit, pour s'en convaincre, de songer que, par la nature des choses humaines, tous les abus vont en croissant jusqu'à l'époque où leur excès même les force de s'arrêter; que l'esprit de parti a dû augmenter avec la prodigieuse multitude des concurrents, que les mauvais juges ont dû se multiplier avec les mauvais écrivains; et que la contagion du faux goût a dû s'étendre à la faveur de tant de Poétiques insensées, produites par l'ignorance présomptueuse, par l'impuissance humiliée, ou même par la satiété du bon.

Ces plaintes, au surplus, sont celles que l'on entend sans cesse dans la bouche de tous ceux qui cultivent les lettres avec honneur, ou qui les aiment de bonne foi. Tous n'ont qu'un vœu et qu'une espérance, c'est qu'il s'élève un second théâtre, et que tous les ordres de spectateurs y soient assis. C'est à ces deux points capitaux que tient la révolution nécessaire, sans laquelle le Théâtre-Français est menacé d'une ruine prochaine et inévitable. Il serait facile d'en détailler les raisons; mais elles sont suffisamment connues de tous les gens sensés, et il serait inutile de parler à ceux qui ont intérêt à repousser la vérité. Ce qui est sûr et incontestable, c'est qu'il n'y a point d'autre moyen de rouvrir une carrière qui se

ferme et s'obstrue de plus en plus, de substituer à la fureur des brigues une émulation utile et louable, l'expression authentique et assurée du jugement public, seul appui du vrai talent, aux clameurs tumultueuses d'une foule ignorante, passionnée ou vendue, ressource unique de la médiocrité et de l'envie, et de rendre, en un mot, aux auteurs dramatiques, une lice honorable et des juges éclairés.

En attendant cette époque prochaine ou éloignée, je n'ignore pas tout ce que peut perdre un ouvrage de ce genre, dénué des avantages de la représentation; je sais qu'à peine compte-t-on pour quelque chose une pièce de théâtre qui n'est pas jouée. Mais accoutumé aux épreuves et aux sacrifices, je ne puis que répéter pour ma consolation ces paroles d'un ancien : *Veritatem laborare nimis sæpe aiunt, extingui nunquam...... et spreta in tempore gloria, nonnunquam cumulatior redit.*

TIT. LIV.

P. S. On a cru que le morceau suivant serait convenablement placé à la tête de cette tragédie. Il en fait connaître le principal personnage, qui a joué, dans ce siècle, un très-grand rôle sur la scène du monde; et il y a peu d'histoires modernes aussi intéressantes et aussi constatées.

PRÉCIS HISTORIQUE [1]

SUR LE PRINCE MENZICOFF, FAVORI DU CZAR PIERRE PREMIER.

L'ÉLÉVATION de Menzicoff ne fut pas un de ces jeux de la fortune, si communs dans les monarchies depuis long-temps puissantes et corrompues, où des hommes sans mérite parviennent à de grandes places par de petites intrigues, s'y maintiennent à force d'en être indignes, ou ne sont remplacés que par des concurrents d'une médiocrité encore plus reconnue et plus rassurante, et portent dans la retraite des richesses et de l'ennui, le regret de ce qu'ils ont été, et non pas le remords de ce qu'ils ont fait. Si les talents de courtisan sont de puissants ressorts dans ces sortes de cours, soit parce que l'intérêt général

(1) Ce précis est tiré des *Mémoires du général Manstein*, du *Journal de Pierre-le-Grand*, et particulièrement d'une *Histoire de Menzicoff*, imprimée à la suite des Anecdotes du Nord, en 1770. Le style de cette *Histoire* ne répond pas à l'intérêt du sujet; j'ai récrit presque entièrement tout ce que j'en ai emprunté : j'ai cité avec des guillemets ce qui m'a paru pouvoir être conservé, et j'y ai joint des particularités qui n'ont été imprimées nulle part, mais qui m'ont été garanties par des autorités respectables.

est d'écarter toute supériorité, soit parce que les besoins de l'état sont étrangers au maître, il n'en est pas de même à cette époque où un grand homme sur le trône veut tirer de la barbarie un peuple encore grossier et inculte : il n'appelle alors auprès de lui que ceux qui ont assez de force pour mettre la main à son ouvrage ; et celui qui fut vingt ans le principal ministre du czar Pierre, n'était sûrement pas un homme médiocre.

Si le hasard le plaça dès son enfance auprès du monarque, il ne put devoir qu'à son mérite le haut degré de faveur et de puissance où il parvint. Il rendit d'importants services, et commit des fautes graves : il fut récompensé des uns et puni des autres; mais après avoir abusé de la prospérité, il sut porter le poids de la disgrace: il n'y montra ni altération ni faiblesse. Son repentir vrai fut d'un homme qui savait se juger, et fit voir qu'il n'avait pas été au-dessous de sa fortune, puisqu'il était au-dessus du malheur.

On s'est plu à répéter qu'il était le fils d'un pâtissier, par une suite de cette inclination que nous avons à donner de faibles commencements à la grandeur, pour la rendre plus étonnante. Mais il paraît qu'en Russie même on n'a pas des notions bien constatées sur son origine; d'où l'on peut conclure, ce me semble, qu'elle était au moins fort obscure. Il était lui-même trop vain pour faire connaître son extraction, quoique

peut-être il y eût eu une sorte d'orgueil mieux entendu à ne pas dissimuler d'où il était parti pour arriver si haut. Voici ce qu'on a recueilli de plus certain sur les commencements de sa fortune. Soit qu'il fût le fils d'un domestique de la maison impériale, comme quelques-uns l'ont dit, soit qu'il fût soldat, selon d'autres traditions; quoi qu'il en soit, il est sûr qu'il avait trouvé le moyen de se faire connaître de bonne heure au czar Pierre Ier, puisque ce prince le fit entrer dans une compagnie qu'il formait alors sur le modèle des troupes européennes, et qui devint dans la suite le premier régiment des gardes, nommé Préobrazinski. Le Fort était capitaine de cette troupe; le czar y était tambour: Alexandre (c'était le nom de baptême de Menzicoff, et il est assez d'usage en Russie d'appeler les personnes par leur nom de baptême), y fut d'abord enrôlé comme soldat. On appelait les jeunes gens qui composaient ce corps, les *Poteschni*, les *Divertisseurs*, parce qu'ils formaient la société intime du czar, alors très-jeune, et contribuaient à ses amusements. On prétend qu'un de leurs jeux ordinaires était d'imiter les cris des marchands qui débitent dans les rues; que chacun avait son métier, et que celui de Menzicoff était la pâtisserie: ce qui peut avoir donné lieu à cette tradition répandue, qu'il était garçon pâtissier. On peut observer que ce divertissement n'était pas fort noble, ni de fort bon goût; mais les

jeux des princes ne sont pas toujours dignes de leur rang.

L'éducation d'Alexandre avait été fort négligée. On assure qu'il ne sut même jamais lire. Il n'en faudrait peut-être rien inférer pour la bassesse de sa naissance. Il n'était pas rare, avant le règne de Pierre, que de grands seigneurs russes n'en sussent pas davantage. Il y a loin de là, sans doute, aux lettres de Catherine à M. de Voltaire, et à l'*Épître à Ninon*. L'intervalle était immense, et le chemin a été court. C'est, contre ceux qui désespèrent trop tôt de l'avenir, une preuve de ce que peut faire une nation, quand le maître a fait le premier pas.

Au défaut d'instruction, Alexandre avait de l'esprit naturel, de l'agrément, de la vivacité, et cette sorte de liberté confiante qui pouvait plaire à un prince de l'âge et du caractère du czar. Fixé près de lui, il ne le quittait plus, soit au Kremlin, palais impérial de Moskow, soit à Préobrazinski, lieu de plaisance où Pierre exerçait la troupe naissante qui depuis porta ce nom. Il s'établit dès-lors, entre le souverain et le sujet, une espèce d'intimité, qui fut le principe de cet attachement durable, ou plutôt de ce penchant marqué, qui, dans la suite, arrêta plus d'une fois la justice et la colère également terribles de l'empereur. Ces liens, formés dans l'enfance, quand ils sont l'effet d'un attrait réciproque, prennent un pouvoir qui s'affaiblit difficilement, et l'on ne

se résout guère à détruire l'ouvrage que l'on a commencé de si bonne heure.

Après s'être amusé des saillies de son jeune favori, le czar, à mesure que sa raison et ses lumières croissaient avec son âge, goûtait de plus en plus celles d'Alexandre; il lui communiquait toutes les idées qui l'occupaient déja. On assure même qu'il le menait avec lui au conseil, et que ceux des courtisans qui remarquèrent ce commencement de faveur, ne pouvant craindre un enfant, songèrent plutôt à profiter de l'accès facile qu'il avait auprès du maître, qu'à détruire un crédit qui ne leur était pas encore suspect. Ce crédit s'accrut plus que jamais, par un service important qu'Alexandre, quelques années après, eut occasion de rendre au czar. Le hasard lui fit découvrir une de ces conspirations auxquelles ce prince fut plus d'une fois en butte. On sait à combien de dangers et d'orages sa première jeunesse fut exposée, sous la tutelle de la princesse Sophie, sa sœur, qui aspirait au trône, et fomentait l'esprit de révolte et de sédition dans la milice insolente et barbare des strélitz. Ce fut dans un de ces soulèvements que le czar vit massacrer son oncle maternel Nariskin, et courut lui-même risque de la vie. Enfin, le projet fut formé de l'assassiner dans le Kremlin, et de mettre sur le trône la princesse Sophie. L'exécution devait être confiée aux principaux officiers des strélitz,

et à quelques knez, ennemis du czar et de la maison des Romanow.

Alexandre fut assez heureux pour recueillir les premiers indices de cet affreux complot. Il en avertit le czar, qui avait alors dix-sept ans, et qui prit des mesures pour faire arrêter les conjurés, qui périrent dans les supplices. Alexandre eut ainsi le bonheur de justifier d'avance, par un service signalé, les bienfaits dont son maître le combla dans la suite (1).

---

(1) C'est là-dessus que feu M. Dorat a bâti la fable de sa tragédie de *Pierre-le-Grand*. On ne prétend point ici en faire la critique; mais on doit remarquer, pour l'intérêt de la vérité, qu'elle est violée dans ce drame à un excès qui n'est pas excusable dans un sujet si moderne et si voisin de nous. Que l'auteur fasse d'un Amilka qui n'a jamais existé un prince de la race impériale, et que ce prince menace de tuer sa propre fille, si Menzicoff ne conspire pas avec lui contre un monarque dont ce même Menzicoff est le favori et l'ouvrage, par-tout ailleurs cette fable ne choquerait que le bon sens; mais que Menzicoff, sur cette menace insensée, se détermine à conspirer contre un maître dont il n'a jamais eu à se plaindre et qui l'accable de bienfaits, il n'est pas permis, ce me semble, d'imputer ce crime absurde à un homme qui ne l'a jamais commis, et dont la petite-fille occupe encore un rang distingué à la cour de Russie. Il ne l'est pas non plus de défigurer entièrement le caractère d'un prince aussi connu que Pierre-le-Grand. Je sais qu'il a existé un M. Morand qui avait fait aussi un drame d'une prétendue conspiration de Menzicoff; mais ce n'était pas un exemple à suivre.

Cependant Pierre, en élevant sa créature, conserva toujours, du moins dans les emplois militaires qu'il lui conféra, cette gradation dont il s'était fait une règle, et à laquelle il se soumit lui-même. Il le fit d'abord lieutenant dans la compagnie des bombardiers du régiment des gardes Préobrazinski; et Pierre occupait dans cette même compagnie un grade qui le subordonnait à son favori. C'est un trait unique dans l'histoire, qu'un monarque ait eu assez de force d'esprit pour concevoir que, l'émulation étant le ressort le plus puissant de tous pour mouvoir les hommes, il donnerait à ce ressort une impulsion irrésistible, si lui-même paraissait faire plus de cas d'un commandement où il serait parvenu par ses actions et son mérite, que du trône qu'il ne devait qu'au hasard de sa naissance. Il acquérait ainsi le droit de ne rien accorder qu'aux talents et aux services. Ce fut là le plus grand secret de sa politique, de persuader à ses sujets qu'on pouvait arriver à tout en se rendant utile; qu'il n'y avait point de condition si basse qui ne pût conduire aux grandes places, si l'on s'en rendait digne; point de rang si élevé qui pût dérober au châtiment celui qui l'aurait mérité. La reconnaissance pouvait seule désarmer sa justice; car il n'oubliait jamais ce qu'on avait fait pour lui; et si l'on demande comment il a fait de si grandes choses, on pourrait répondre: C'est qu'il connut la science des rois, celle de punir et de récompenser.

Pendant que Charles XII s'enivrait de la gloire vaine et passagère de donner à Stanislas les états d'Auguste, Pierre augmentait les siens par des conquêtes solides et durables. Il réunissait à sa couronne les plus belles provinces du golfe de Finlande, la Livonie, la Carélie, l'Estonie, l'Ingrie. La place la plus importante de cette dernière était Notebourg, qu'il nomma depuis Shlusselbourg (1), parce qu'elle est la clef de l'Ingrie et de la Finlande. Alexandre s'était distingué au siége de cette ville : le czar lui en donna le gouvernement, et bientôt après celui de toute la province, à titre de principauté, avec le rang de major-général et le cordon bleu de Saint-André, qu'il eut après la réduction de la forteresse de Kantzy. Il porta depuis le nom de knez, ou de prince Menzicoff, parce qu'en Russie les titres honorifiques et seigneuriaux, quoique héréditaires, sont affectés à la personne et non pas à la terre.

Menzicoff avait déja déployé des talents militaires, qui n'étaient pas au-dessous de ces récompenses. Chargé d'un commandement particulier, il avait battu plusieurs corps suédois, dans un temps où les troupes de Charles XII passaient encore pour invincibles; et quand le czar vit à Tichokzin le roi Auguste, alors fugitif et dépouillé de la couronne de Pologne, il dut à Menzicoff

(1) *Ville de la Clef.*

le plaisir qu'il eut de présenter à son allié malheureux des drapeaux enlevés sur leur ennemi commun, et le premier gage de la promesse qu'il fit à ce prince de le rétablir et de le venger. Ce n'était pas seulement dans la guerre que Menzicoff servait son maître; il avait acquis des connaissances, en plus d'un genre, qui le mettaient à portée de seconder les desseins de Pierre, occupé d'embellir et de fortifier ses états, en même temps qu'il combattait ses ennemis. Déja s'élevait Pétersbourg, objet de l'ambition particulière du czar, et son ouvrage de prédilection. Maître des provinces qui bordent la Baltique, il voulait porter le siége de son empire au milieu de ses nouvelles conquêtes, et le rapprocher du reste de l'Europe, dont l'éloignaient ses vastes possessions, reculées au nord et à l'orient. Les travaux de ce grand monument placé à l'embouchure de la Néva, et qui devait porter le nom de son fondateur, avaient été confiés aux soins de Menzicoff dans l'absence du czar, que d'autres entreprises appelaient ailleurs. Ce fut encore Menzicoff qui bâtit, sur le modèle en bois ordonné par Pierre lui-même, le fort de Cronslot, sur le bord de la Baltique, fondé dans la mer, et fait pour servir de boulevard à la ville naissante de Pétersbourg.

Sa faveur croissait de jour en jour; mais elle croissait avec sa gloire. La fortune, qui semblait lui ménager toutes les occasions brillantes, avait amené près de lui le roi Auguste, en Posnanie,

où Menzicoff commandait les troupes du czar. Auguste détrôné, était réduit alors à la double humiliation de n'avoir plus pour asyle que le camp des Russes, dans le temps même qu'il traitait secrètement de son abdication avec Charles XII. Menzicoff, qui ne savait rien de cette négociation, avait en tête le général suédois Mandlerfeld : il lui livra bataille auprès de Kalish, le 19 octobre 1706, sans que le roi Auguste osât s'y opposer. Il la gagna complètement, tua aux ennemis quatre mille hommes, et fit deux mille six cents prisonniers. Cette victoire ne changea rien au traité d'Auguste avec Charles, dont l'ascendant dominait encore en Pologne; mais Menzicoff n'en eut pas moins l'honneur d'avoir défait les Suédois en bataille rangée, honneur dont les Russes n'avaient encore joui qu'une fois (1) depuis le commencement de la guerre, sous les ordres du général Sherémétof, que Pierre, pour prix de cet ex-

(1) M. de Voltaire, dans son *Histoire de Russie*, dit en parlant de cette journée de Kalish : *Ce fut la première bataille rangée que les Russes gagnèrent contre les Suédois.* C'est une erreur d'autant plus étonnante, que lui-même, quelques pages auparavant, fait mention de la victoire remportée par Sherémétof sur le général Shlipembach, le 19 juillet 1702, auprès de la rivière d'Embac. Les Russes prirent aux Suédois dans cette bataille dix-huit drapeaux et vingt canons. Ce fut Menzicoff qui, après cette victoire, porta le cordon de Saint-André à Sherémétof, de la part de l'empereur.

ploit, avait fait entrer en triomphe à Moscow.

Le czar était alors trop occupé à repousser Charles XII, qui s'avançait vers la Russie, pour envoyer le prince Menzicoff triompher à Moscôw, à trois cents lieues du théâtre de la guerre. Il avait trop besoin de ses services pour perdre des moments précieux, lui qui n'en perdit jamais. Au lieu d'un appareil triomphal, il lui offrait la plus noble de toutes les récompenses, l'occasion d'acquérir encore de la gloire. Menzicoff eut celle de se mesurer avec Charles lui-même, entre le Borysthène et la Desna, aux frontières de l'Ukraine, où l'ethman des cosaques de ces contrées, Mazeppa, qui trahissait le czar, devait joindre le roi de Suède. A la tête de la cavalerie russe, Menzicoff fondit sur l'avant-garde suédoise, la mit en désordre, et Charles lui-même courut risque de la vie : il ne repoussa les Russes qu'avec une extrême difficulté; et s'avançant toujours dans l'Ukraine, il attendait d'un côté Mazeppa, et de l'autre le général Levenhaupt, qui lui amenait un corps d'armée considérable, et des munitions. Le czar, à qui Menzicoff venait de se réunir, marcha au-devant de Levenhaupt, l'un des plus habiles généraux de Charles XII. On combattit auprès de Lesnau, lieu que cet événement a rendu célèbre. Le nombre des combattants était à-peu-près égal de chaque côté, et n'excédait pas vingt mille hommes. Le succès était de la plus grande importance. Si Levenhaupt,

vainqueur, pénétrait jusqu'au roi de Suède, il doublait les forces et les ressources d'un ennemi déja si redoutable; au contraire, s'il était battu, la situation de Charles, au milieu d'un pays ennemi, devenait plus pénible et plus périlleuse. Les efforts de part et d'autre furent proportionnés à un si grand intérêt. On peut juger de l'acharnement des deux partis, puisque l'on combattit pendant trois jours, et que Levenhaupt perdit la moitié de ses soldats, dix-sept canons, quarante-quatre drapeaux, tout le convoi qu'il amenait à son roi, et eut bien de la peine à le joindre avec la moitié de son armée vaincue. Le knez de Gallitzin, qui commandait à cette bataille, en eut la principale gloire. Il ne restait plus à Charles d'autre espérance que le cosaque Mazeppa: celui-ci arriva enfin, mais dans un état à-peu-près aussi déplorable que Levenhaupt: il n'amenait que deux régiments: tout le reste de ses troupes, détestant sa trahison, l'avait abandonné. Cependant, il pouvait encore procurer au roi de Suède un secours très-considérable, et que les circonstances rendaient presque décisif. Il était maître de Bathurin, place forte de l'Ukraine, abondamment pourvue de toutes sortes de munitions. L'ethman y avait renfermé ses trésors. Charles, qui avait tout d'un coup tourné de ce côté, allait y renforcer son armée de tout ce qui lui manquait, et s'ouvrir de là le chemin de Moscow. Ce fut là que Menzicoff rendit à son

maître un service plus essentiel que tout ce qu'il avait fait jusqu'alors, et auquel même le czar se crut redevable de son salut et de sa couronne. On était à cent lieues de Bathurin. Pierre, qui suivait la marche de son ennemi dans l'Ukraine, ne pouvait ni le devancer, ni le perdre de vue. L'activité intrépide de Menzicoff sauva le czar de ce danger. Il y avait quelques régiments russes dispersés dans les environs de Bathurin : il se détache de l'armée impériale avec peu de suite, prend une route détournée, et dont les passages n'étaient pas même connus des Suédois, fait une diligence incroyable, vient à bout de rassembler tout ce qu'il trouve de troupes russes dans leurs différents quartiers, fait monter l'infanterie à cheval, fait traîner des canons en poste, donne l'assaut en arrivant et monte l'épée à la main sur les remparts de Bathurin, les emporte, saccage la ville et la met en cendres. Armes, vivres, munitions, trésors, tout fut enlevé; et Charles, obligé d'aller assiéger Pultava, trouva devant cette place l'écueil où devait échouer cette fortune étonnante et rapide, qui, semblable en tout à un orage, en eut les effets terribles, et n'eut pas plus de durée.

Menzicoff, qui avait contribué à la victoire de Lesnau, eut la gloire de préparer encore et d'achever celle de Pultava. Il commanda l'armée russe pendant deux mois en l'absence du czar : le jour de la bataille, il fit mettre les armes bas

à un corps de six mille hommes qui avait été coupé de l'armée suédoise; enfin ce fut lui qui poursuivit jusqu'à Pérévolotsna le général Levenhaupt, le força de capituler et de se rendre prisonnier de guerre avec quatorze mille hommes, dernier reste de cette armée de Charles XII, réputée jusqu'alors invincible, qui avait fait trembler la Saxe, la Pologne et la Russie, et porté la terreur des portes de Leipsik aux remparts de Pultava.

Il n'y avait point de récompenses trop grandes pour tant de services: elles lui furent prodiguées. Il eut le rang de maréchal, la place de premier sénateur, qui est la plus éminente dans l'administration : il fut à la tête de toutes les affaires, et décoré des premiers ordres de la Russie. Son crédit, sa puissance, ses richesses furent sans bornes. L'empereur, qui mettait sa magnificence à enrichir un favori de ce mérite, lui donna des possessions immenses. Il en avait dans toutes les provinces, et pouvait, à ce qu'on assure, voyager depuis Riga en Livonie, jusqu'à Derbent, aux frontières de la Perse, en couchant toujours dans ses terres. Il comptait parmi ses vassaux cent cinquante mille familles. Enfin, quand le czar partit pour sa malheureuse campagne du Pruth, et lorsqu'ensuite il voyagea en Europe pour la seconde fois, il laissa le prince Menzicoff régent de l'empire, avec un pouvoir absolu.

Il en abusa; car au tableau de ses belles actions

doit succéder celui de ses fautes. Il eut, comme tant d'autres, le malheur de déshonorer la fortune qu'il avait d'abord méritée : tant il est plus difficile, en tout genre, de soutenir une grande élévation que d'y parvenir ! Il connaissait les hommes, et savait les employer; mais il n'employait que ses créatures, et ne pardonnait qu'au mérite qui se mettait sous sa protection. Son orgueil tyrannique voulait écraser tous ceux qui ne rampaient pas devant lui; et un jour il traita de rebelle et menaça de la roue un sénateur qui avait osé être d'un autre avis que le sien. Insatiable de trésors, il augmentait, par des concussions et des rapines, ceux qu'il avait reçus de la libéralité de l'empereur. Les plaintes éclatèrent contre lui de toute part; et le czar, à son retour du Pruth, créa une chambre de justice pour connaître des malversations commises pendant son absence. On produisit contre Menzicoff des ordres signés de sa main, qui prouvaient ses brigandages et ses injustices. On prétend qu'il ne se défendit qu'en alléguant son ignorance, et la facilité que l'on avait eue à le surprendre, en lui présentant des papiers qu'il ne pouvait pas lire. Il rejeta tout sur l'infidélité de ses commis. Ce fait passe pour constant; mais cette excuse était-elle de bonne foi? Était-il probable que, depuis qu'il gouvernait, il n'eût pas appris à lire? Les mémoires d'où ces particularités sont tirées, lui reprochent en même temps l'affectation de

paraître souvent avec des papiers à la main, qu'il avait l'air de parcourir: il avait donc senti le besoin d'être instruit, puisqu'il avait la vanité de le paraître. Quoi qu'il en soit, il échappa aux accusations, et, ce qui arrive toujours, il devint plus puissant que jamais, par les efforts inutiles qu'on avait faits pour le perdre. Le bruit de sa faveur, répandu depuis long-temps en Europe, le fit rechercher de tous les princes étrangers. Les rois de Danemarck, de Prusse et de Pologne lui envoyèrent leurs ordres; et connaissant sa cupidité, y joignirent des pensions considérables. L'empereur le créa prince de l'empire, et lui donna le duché de Cossel, en Silésie. Tous les princes d'Allemagne, qui avaient quelque chose à craindre ou à espérer du czar, devinrent les courtisans de son favori: ils le comblaient de toute sorte de présents; et, malgré la sévérité de l'étiquette allemande, ils le traitèrent d'altesse. En un mot, jamais particulier ne jouit de tant d'honneurs et d'une si grande fortune.

Courtisé par tant de souverains, et régnant, pour ainsi dire, avec son maître, il se regarda comme désormais supérieur à toutes les attaques, et à l'abri de tous les revers. Il crut pouvoir tout oser impunément. Son faste et ses dépenses, encore au-dessus de ses richesses, le forçaient de recourir à tous les moyens d'amasser de nouveaux trésors; et pendant l'expédition du czar en Perse, il poussa l'avidité et l'audace jusqu'à

altérer les monnaies du prince, et pensa ruiner le commerce. Ce crime était capital. Le cri public éveilla la colère du czar : il annonça hautement qu'il punirait le coupable. On savait que Pierre ne menaçait pas en vain, et ne punissait pas à demi. Rien n'a été plus remarquable dans ce prince, que ce sentiment vif et profond de la justice et de la grandeur, qui tantôt redoublait l'impétuosité naturelle de son caractère, et le rendait plus terrible, tantôt l'arrêtait et le désarmait au milieu de ses plus grandes violences; tous ses mouvements étaient prompts, et le retour n'était pas moins rapide. On en pourrait citer une foule d'exemples très-avérés, qui n'ont point encore été publiés, et qu'il serait trop long de rapporter ici. On se borne à ce qui regarde Menzicoff, et même aux faits principaux. Vingt fois il s'attira la colère du czar, et la calma d'un seul mot; il semblait qu'il tînt dans sa main les ressorts qui faisaient mouvoir cette ame ardente et élevée. Un jour le czar le menaça de le perdre. *Eh bien! Pierre, que feras-tu?* lui dit le ministre, *tu détruiras ton ouvrage* (1), et cette parole apaisa l'empereur. Cependant, lorsque Pierre revint de sa campagne de Perse, Menzicoff passa de l'excès de la hardiesse et de la sécurité, au découragement

(1) Il était d'usage en Russie de tutoyer même le souverain, et ce n'est guère que depuis le règne d'Élisabeth que cet usage a cessé.

et au désespoir, et pour cette fois il se crut perdu. Il ne se présenta point devant l'empereur au moment de son arrivée à Pétersbourg; il resta dans son palais, sur le bord de la Néva, prétextant sa mauvaise santé; et, soit pour appuyer ses excuses, soit qu'en effet la crainte et l'inquiétude l'eussent rendu véritablement malade, il était au lit, lorsqu'on lui annonça la visite du czar, qui redoubla ses frayeurs. Ce prince avait passé la Néva, et était venu presque sans suite, et sans faire avertir Menzicoff de sa venue. Il s'assit au chevet de son lit, et s'informa de son état. Menzicoff ne lui dissimula point que sa véritable maladie était l'angoisse mortelle où le jetait la colère de son maître, qu'il avouait avoir méritée. Il ne chercha point à s'excuser; il se reconnut criminel, et parut n'attendre que le châtiment le plus sévère. Cet aveu toucha l'empereur, qui d'ailleurs avait, sans doute, pris son parti quand il se détermina à visiter celui qu'il eût pu faire punir. « Alexandre, lui dit-il, « rassure-toi; tu as commis une grande faute, tu « as presque ruiné mon pays; mais je ne puis « oublier que tu l'as sauvé, et que je te dois l'empire et la vie. »

Il avait déja échappé à la punition, après l'affaire de Stétin, et son danger même avait tourné cette fois à l'humiliation de ses ennemis. Il assiégeait, en 1713, cette capitale de la Poméranie, et il était sur le point de la prendre, lorsque, séduit par les intrigues du baron de Goërts, et

sur-tout par quatre cent mille livres qu'il reçut, il consentit à remettre cette place entre les mains du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, sur de vaines promesses qui ne furent jamais réalisées. Stétin, depuis ce temps, est resté à la Prusse, et le pays qui en dépend est la plus belle partie de la Poméranie. Pierre fut irrité; et Menzicoff, qui ne l'ignorait pas, mais qui connaissait le caractère de son maître, forma un plan de défense très-singulier, et tint une conduite encore plus extraordinaire en arrivant : il se retira dans son palais, et n'alla point à la cour. Le czar lui fit demander pourquoi il n'y venait pas; il répondit fièrement qu'il n'était pas d'usage que ceux qui arrivaient fissent la première visite. Pierre, plus indigné que jamais, rassembla quelques seigneurs connus pour ennemis de Menzicoff, leur dit de le suivre, et qu'ils allaient voir s'il savait humilier un sujet coupable et insolent. Il va chez Menzicoff, l'accable de reproches, avec toute la violence dont il était capable, au point même d'être prêt à le frapper. Menzicoff le supplie de vouloir l'entendre en particulier, et ne l'obtient qu'avec peine. Il passe dans un cabinet, et prenant alors un ton plus ferme : *Tu aimes la gloire*, lui dit-il, *et j'ai cru te servir. Charles, ton rival, a donné des royaumes; j'ai voulu que tu fisses plus que lui, et qu'un de tes sujets donnât des provinces, ce qui n'est encore arrivé qu'à toi: cela ne vaut-il pas mieux qu'une possession si éloignée de tes*

états, et que tu n'aurais pas pu garder? Pierre, naturellement frappé de tout ce qui était grand, le fut vivement de cette réponse; et après cette première impression, Menzicoff n'eut pas de peine à lui persuader tout ce qu'il voulut. L'empereur sortit en le tenant embrassé, à la vue de tous ceux qui s'attendaient à un spectacle bien différent. Menzicoff, triomphant, reconduisit son maître jusqu'à la barque qui l'attendait sur la Néva; l'empereur y remonta seul. Alors Menzicoff exigea que ceux qui étaient venus pour être témoins de son humiliation, le reconduisissent jusqu'à son appartement, et rendissent cet hommage à celui qui était le premier de l'empire apres le czar. On n'osa pas désobéir, tant on craignait son pouvoir et sa vengeance.

Au reste on a cru, avec beaucoup de vraisemblance, que dans l'affaire des monnaies la reconnaissance ne fut pas le seul motif de la clémence du czar, et que, sans la protection puissante de l'impératrice Catherine, le coupable n'aurait pas obtenu sa grace. Rien n'est plus connu que l'histoire de cette princesse, dont la fortune fut encore plus étonnante que celle de Menzicoff. Née en Livonie, et faite prisonnière à Marienbourg, elle fut attachée d'abord à la princesse Menzicoff; ce fut chez elle qu'elle vit le czar, qui reconnut bientôt son mérite supérieur, et ne le crut pas au-dessous du rang suprême. Elle se montra digne d'être la compagne d'un héros, partagea tous ses

périls, le servit de ses lumières et de ses conseils, et mérita le titre de son épouse, qu'il lui donna solennellement, en la faisant couronner impératrice. C'est elle qui acheva la fondation de l'académie des sciences de Pétersbourg, projetée par Pierre Ier. On ne trouverait peut-être pas ailleurs un autre exemple d'une élévation pareille à celle de Catherine; mais il fallait qu'auprès d'un homme aussi singulier que Pierre-le-Grand, tout fût extraordinaire comme lui, et qu'il n'y eût de prééminence que celle des talents et du génie, qui, après tout, en vaut bien une autre.

On peut observer en général, qu'il entra toujours dans les vues de Pierre, d'abaisser les knez, qui s'étaient rendus trop à craindre, et d'élever des hommes qui rachetaient par leur mérite le défaut de naissance. Par là, sa politique se trouvait d'accord avec sa justice, et ses intérêts avec son caractère. C'est ainsi que s'établit le crédit de le Fort, de Menzicoff, d'Iagouzinski, qui le servit dans l'administration intérieure, comme Menzicoff à la tête des armées. A l'égard de ce dernier, il paraît que Pierre, ennemi du faste et de la représentation, l'avait chargé de jouer le rôle d'empereur, et se plaisait à lui en prodiguer toute la pompe extérieure, tandis que, dans sa simplicité populaire, il se contentait de faire de grandes choses, et de conserver la liberté domestique, analogue à son caractère. Il laissait Menzicoff régner pour la cour, et régnait pour la pos-

térité. La vanité du sujet servait merveilleusement les vues du monarque. Par-tout où était Menzicoff, en l'absence du czar, on avait ordre de lui obéir comme à Pierre lui-même. Il ne descendait les degrès de son palais que soutenu sur deux de ses courtisans, et donnait ses mains à baiser à tout ce qui était sur son passage. C'est lui qui, dans le sénat, recevait les placets et y répondait, ouvrait et fermait les séances, donnait audience aux ambassadeurs: c'est lui qui faisait les honneurs des fêtes de la cour, au nom du czar. Son faste était au-dessus de toute expression. Il ne paraissait jamais que couvert de diamants, et Pierre était à côté de lui dans un habit simple, et quelquefois usé. Tout ce qui appartenait au favori était de la même magnificence. Un jour l'impératrice Catherine dit à son mari, en présence de la princesse Menzicoff: *Voyez combien la princesse a de pierreries, et votre femme n'en a pas.* Le czar en l'embrassant, lui dit: *Mon amie, si Dieu me fait la grace de faire la paix avec la Suède, je te promets autant de diamants qu'en a son altesse madame la princesse de Menzicoff.*

Catherine fut toujours très-attachée à Menzicoff; et il paraît même que, dans les derniers temps du règne de Pierre, elle seule défendit et soutint le ministre contre la haine universelle, et contre le czar lui-même, fatigué des plaintes qui se renouvelèrent sans cesse, du moment où l'on vit qu'il

les écoutait. Il avait reconnu tous les défauts de son favori, et plaisantait quelquefois tout haut de sa ridicule vanité. Elle était telle, que souvent à table, échauffé par le vin, en présence même du czar, il cherchait à se relever aux yeux des courtisans par des récits fabuleux dont il savait bien que Pierre connaissait la fausseté. Ce monarque, qui haïssait le mensonge, et qui aimait la vraie gloire, souffrait avec peine qu'un homme, tel que Menzicoff, ternît la sienne par ces petitesses d'un orgueil puéril; il lui en faisait des reproches en particulier, et s'en moquait en public.

Enfin, l'on commençait à douter si les anciens services de Menzicoff, et sa faveur auprès du czar, l'emporteraient sur ses ennemis et sur ses fautes. Mais ce n'était pas à Pierre qu'il était réservé de le punir; et ce grand homme, enlevé trop tôt à la Russie, fut sauvé du moins de la nécessité, toujours triste et pénible, de renverser ce qu'il avait élevé. Il mourut; et Menzicoff, encore en possession de toutes ses places, et se trouvant, à la mort de Pierre-le-Grand, l'homme le plus puissant de la Russie, fut à portée de reconnaître les obligations qu'il avait à la czarine. Pierre n'avait point pris de mesures pour assurer la succession au trône impérial. Il y avait un parti pour le Grand-Duc, fils de l'infortuné Pétrowitz que Pierre avait fait mourir. Le crédit et l'activité de Menzicoff portèrent Catherine sur le trône. Sa qua-

lité de premier sénateur lui donnait une grande influence dans le sénat, qui même s'était rassemblé chez lui. Comme feld-maréchal, il était à la tête des troupes. Il parla contre un prince enfant, en faveur de Catherine, dont le mérite était connu, et que Pierre lui-même semblait avoir désignée pour lui succéder, en l'associant à l'empire. La chambre du conseil était, par ses ordres, entourée de soldats. Les principaux officiers se montrèrent au moment convenu, et tous crièrent: *Vive l'impératrice Catherine!* Le sénat qui avait d'abord balancé, sentit que toutes les mesures étaient prises, et que la résistance était inutile. Menzicoff s'était même expliqué avec une hauteur menaçante, qui annonçait un homme sûr de ses forces. Tous les avis se rangèrent au sien, et Catherine fut universellement reconnue. Elle commença par faire Menzicoff généralissime, ce qui l'élevait au-dessus des feld-maréchaux, et voulut créer son fils duc de Courlande, ce qui pourtant n'eut pas lieu.

On croira facilement qu'un homme aussi fier que Menzicoff, dont l'orgueil n'avait plié qu'à peine devant le czar, put faire sentir un peu trop ses avantages et ses droits à une femme qu'il regardait comme son ouvrage. D'un autre côté, il était très-possible que la veuve de Pierre-le-Grand portât avec répugnance le poids des obligations qu'elle avait à un homme auparavant son protégé. De cette double disposition, si naturelle de part

et d'autre, naquit une défiance réciproque. Catherine, en ménageant Menzicoff par décence et par politique, cherchait en secret à secouer le joug d'un ministre trop puissant; et Menzicoff travaillait à se faire un appui contre celle qu'il avait élevée, dans le parti même qu'il avait abattu. Il négociait à la cour de Vienne pour assurer le trône, après la mort de la czarine, au petit-fils de Pierre-le-Grand, neveu, par sa mère (1), de l'impératrice femme de Charles VI. Ce traité venait d'être signé par Menzicoff, et le comte de Rabutin, ministre de l'empereur à la cour de Russie, quand la czarine mourut, après deux ans de règne. La haine, qui n'a pas même besoin de vraisemblance pour supposer des crimes, et la crédulité populaire qui se repaît d'accusations atroces, ne manquèrent pas d'imputer à Menzicoff une mort qui venait si à propos pour ses desseins : les mêmes bruits avaient couru sur celle du czar Pierre; mais la justice de l'histoire doit rejeter ces imputations odieuses, hasardées sans aucune preuve. L'on n'est que trop porté à croire généralement que l'on commet dans les cours tous les crimes que l'on a intérêt de commettre, et que l'ambition et la puissance n'ont ni frein ni scrupule. Si cet affreux principe était vrai, il n'y a

(1) La femme de Pétrowitz, mis à mort par Pierre-le-Grand, était une princesse de Wolfembutel, sœur de la femme de l'empereur Charles VI.

point de famille souveraine qui ne fût souillée de forfaits; mais heureusement il en coûte plus pour les exécuter que pour les imaginer. Il y a encore loin des injustices et des rapines qui suivent l'abus du pouvoir, au degré de scélératesse où il faut se porter pour attenter aux jours de son impératrice et de son bienfaiteur; et Menzicoff n'a jamais rien fait qui supposât une ame atroce et basse. Ceux qui jouent les premiers rôles sur le théâtre du monde, devraient être d'autant moins en butte à la calomnie, que leurs fautes réelles sont plus en évidence, et que le plus souvent on n'a pas besoin de leur en chercher d'imaginaires.

Voilà donc Menzicoff maître d'un troisième règne, et d'autant plus absolu qu'il avait à gouverner un empereur de douze ans, qui lui devait tout. Il semblait que sa puissance fût moins exposée que jamais aux révolutions : tout tremblait devant lui, à commencer par le jeune czar, qui le regardait comme le protecteur de son enfance et le vengeur de ses droits. L'habile et impérieux ministre, déja sûr d'un élève qui lui était attaché par la reconnaissance, l'enchaînait encore par la terreur. Dans une cour troublée par tant d'orages, l'esprit encore plein des malheurs de son père, et des périls qui avaient assiégé ses premières années, Pierre II n'avait l'ame que trop ouverte aux alarmes continuelles que Menzicoff s'efforçait d'y répandre. Il se croyait environné d'en-

nemis et de conspirateurs; et sur ce prétexte, Menzicoff avait écarté, par l'exil, tout ce qui pouvait lui être suspect. Personne, sans sa permission, n'osait approcher de l'empereur, et l'empereur lui-même n'osait parler à personne. Menzicoff, ne craignant plus ni obstacle ni concurrence, lui proposa, comme le seul moyen d'affermir l'autorité impériale, de le créer vicaire-général de l'empire. Les patentes étaient toutes prêtes, et l'empereur n'eut qu'à les signer. Bientôt il fut question du mariage projeté entre Pierre II et la fille aînée de Menzicoff; c'était une des conditions secrètes du traité conclu avec le ministre de Charles VI; et Pierre, en s'y soumettant, pouvait croire qu'il ne faisait que remplir le vœu de sa famille et de ceux qui s'étaient réunis pour lui assurer la couronne. Les fiançailles furent célébrées publiquement, en présence du sénat et des grands-officiers. Personne n'osa murmurer; tous les mécontents qui pouvaient être à craindre ou s'étaient retirés, ou avaient été éloignés. Tout se passa sans opposition; mais on remarqua que la cérémonie n'avait eu qu'une pompe morne et un extérieur sinistre; et qu'au lieu de la joie ordinaire à ces solennités, on n'y avait vu que ce que la tyrannie peut obtenir quand rien ne lui résiste plus, le silence et la tristesse.

Menzicoff se voyait parvenu plus haut que n'était jamais monté aucun sujet: il n'attendait plus que le moment du mariage de sa fille; et

alors, père de l'impératrice et beau-père de l'empereur, n'était-il pas en effet possesseur d'un trône dont ses petits enfants devaient être les héritiers? Il croyait n'avoir plus qu'un pas à faire pour être au faîte des grandeurs : il était au moment de sa ruine.

Deux ennemis cachés, et d'autant plus dangereux, avaient échappé à ses vengeances et à ses soupçons , le prince d'Olgorouki et le comte Osterman. Tous deux avaient autrefois éprouvé ses hauteurs et ses violences; mais, assez politiques pour céder au temps, ils l'avaient désarmé et même rassuré par leurs soumissions apparentes; et soit qu'il les crût dévoués à sa fortune par leur propre intérêt, ou intimidés par ses menaces, soit qu'il les oubliât et les confondît facilement dans la foule de ceux qu'il avait outragés et qu'il ne craignait pas; quoi qu'il en soit, il n'en prenait aucun ombrage, et leur conduite ne pouvait lui en donner aucun. Sa sécurité le fit tomber dans le piége; il ne fit pas réflexion que d'après la connaissance du cœur humain et les mœurs des cours, s'il faut le plus souvent avoir l'air d'oublier le mal qu'on nous a fait, il ne faut jamais oublier celui qu'on a fait soi-même, et que , quelles que soient les apparences, ceux qui dissimulent le plus sont ceux qui pardonnent le moins.

Quelque temps après les fiançailles de Pierre II, Menzicoff fut attaqué d'une maladie dangereuse.

Il fallait bien confier à quelqu'un la personne de l'empereur : il le remit entre les mains du prince d'Olgorouki, précisément parce qu'il ne le redoutait pas. Celui-ci saisit le moment qu'il avait attendu, et sut le rendre décisif. Il se joignit à Osterman pour perdre leur ennemi commun. Le jeune d'Olgorouki, fils du prince de ce nom, et à-peu-près de l'âge du czar, fut l'instrument le plus utile de la révolution que l'on tramait. La jeune Élisabeth Pétrowna, fille de Pierre-le-Grand, et tante de l'empereur régnant, entra dans le complot. Admis dans la société intime de Pierre II, que l'on avait gardé jusqu'alors sous la tutelle la plus sévère, ils lui inspirèrent bientôt le goût d'une vie plus libre et plus agréable, suivant le plan du prince d'Olgorouki, qui voulait lui faire sentir le dégoût de la contrainte austère où il avait été retenu. Ce contraste produisit son effet ; et les plaisirs et les amusements qu'on lui procurait chaque jour, lui firent regarder le joug de Menzicoff comme une tyrannie insupportable. Menzicoff, quand sa santé fut rétablie, s'aperçut avec chagrin de ce changement. Il vit qu'il fallait user de quelque condescendance ; et quoiqu'il éloignât, autant qu'il le pouvait, la princesse Élisabeth, plus à craindre que tout autre par l'autorité naturelle qu'elle devait avoir sur son neveu, il ne crut pas devoir contrarier le goût de l'empereur pour le jeune d'Olgorouki, ne se défiant pas d'un enfant, et voulant d'ailleurs se faire un

mérite de sa complaisance. C'est dans les mêmes vues qu'il consentit à mener le czar à Pétershof, maison de plaisance à quelques lieues de Pétersbourg, et dont les jardins ont été tracés sur ceux de Versailles. Le czar devait y goûter pendant quelques jours le plaisir de la chasse, qui était nouveau pour lui. Ce voyage fut une époque fatale pour Menzicoff; Osterman l'envisagea comme une occasion favorable pour l'exécution des projets qui l'occupaient. Il se promit bien d'employer dans la capitale les moments que le ministre perdait à Pétershof. De concert avec d'Olgorouki, qui se flattait, dit-on, de faire épouser sa fille au czar, si l'on parvenait à le tirer des mains de Menzicoff, il alla trouver les premiers sénateurs et les premiers officiers de la garde, et, leur communiquant ses desseins, il leur fit voir que le moment était venu, s'ils le voulaient, d'abattre la puissance tyrannique de Menzicoff, et d'en délivrer le czar et la Russie. Il n'eut pas de peine à les persuader, en leur offrant l'espérance et les moyens d'une révolution qu'ils desiraient tous. Les mesures furent prises, et les heures marquées. Les officiers répondirent de leurs soldats; les sénateurs devaient se trouver, sous différents prétextes, auprès de Pétershof, pour y recevoir l'empereur, qui devait se remettre entre leurs mains. C'était là le point capital; et le jeune d'Olgorouki, qui avait reçu les instructions de son père, se chargea de déterminer Pierre II à

cette démarche décisive. Il couchait dans la chambre de ce prince. Au milieu de la nuit, il se lève, le réveille, et lui propose de s'affranchir, par la fuite, de l'esclavage où le retenait Menzicoff. Il lui représente qu'il ne régnera que du moment où il sera loin de ce ministre, dans les murs de Pétersbourg, et au milieu du sénat. Le czar déja préparé, sans doute, à cette résolution, ne balance pas un instant, sort par une fenêtre basse avec d'Olgorouki, traverse les jardins sans être aperçu par la garde qui était aux portes de son appartement, et un moment après se trouve entouré des sénateurs et d'un grand nombre de seigneurs de sa cour. On marche droit à la capitale, et l'on arrive avant que le jour paraisse.

L'évasion du czar ne pouvait être long-temps secrète dans Pétershof. Menzicoff, réveillé par le bruit, et apprenant cette funeste nouvelle, est frappé comme d'un coup de foudre. Cependant il ne désespère pas encore de sa fortune. Il court à Pétersbourg, respirant peut-être la vengeance; mais en arrivant, tout ce qu'il voit lui confirme son malheur. La garde était changée, et la garnison sous les armes. Il s'adresse à quelques officiers, qui répondent qu'ils ont reçu l'ordre de l'empereur. Incertain du parti qu'il doit prendre, il tourne vers son palais. Au lieu de cette foule de courtisans qui le remplissait d'ordinaire, il n'y voit que la solitude de la disgrace: tout avait fui au bruit de l'orage. C'est alors qu'il sentit la faute

qu'il avait faite de disperser dans des quartiers éloignés le régiment d'Ingermanland, dont il était colonel, et qui avait coutume de camper dans l'île de Wasily-Ostrow, sur la Néva, dans le voisinage de son palais. Ce régiment, composé de ses créatures, lui était entièrement dévoué, et aurait pu, dans ce premier moment, en imposer à ses ennemis, qui mirent à profit cette négligence.

A peine est-il entré chez lui, que son palais est entouré de grenadiers. Un officier entre à la tête d'un détachement, et lui ordonne les arrêts de la part du czar. Il demande à voir l'empereur; cette permission lui est refusée. On a remarqué que, dans de pareilles circonstances, cette demande est toujours celle des favoris disgraciés, séduits encore par la persuasion que le pouvoir qu'ils ont eu sur leur maître ne saurait être entièrement détruit. C'est la dernière illusion de la faveur: ils devraient songer que le souverain ne se résout guère à voir celui qu'il a condamné avec justice ou non, soit qu'il ne croie plus digne de sa présence le sujet qu'il punit, soit qu'il craigne l'aspect de celui qui peut le faire rougir.

Après avoir passé par tous les degrés de la fortune, Menzicoff devait passer par tous ceux de la disgrace. Il eut ordre d'abord de se rendre dans ses terres, à Oranienbourg (1). Cet arrêt lui

(1) C'est l'endroit qui est nommé *Renembourg* dans la

parut celui de sa perte. On a écrit que, dans le premier mouvement de sa douleur, il s'écria : *J'ai commis de grands crimes; mais était-ce au czar à m'en punir?* Il est difficile de croire qu'il ait proféré des paroles d'une si terrible conséquence, et sans doute elles ont été altérées ou exagérées. Il n'en était pas alors au moment de s'accuser ainsi lui-même avec tant de sévérité. On le ménageait encore : il eut permission d'emporter ses effets les plus précieux, et d'emmener tous ses domestiques : on continuait à le traiter avec égard et même avec honneur. Ses ennemis ne savaient pas bien jusqu'où ils pousseraient leur victoire et leur vengeance. Son ancienne fortune en imposait à la haine et à l'autorité. Le czar ne donnait contre lui que les ordres qu'on lui demandait; et l'on n'osait pas demander tous ceux qu'on aurait voulu obtenir.

On lui avait accordé le reste du jour et la nuit suivante pour les apprêts de son départ; il s'en occupa avec une liberté d'esprit, qui, de ce moment, ne se démentit plus, et qui parut le rendre supérieur à lui-même. Malheureusement il affecta de paraître aussi, même dans son malheur, supérieur à ses ennemis, et de les braver par l'ostentation et le faste, au lieu de leur opposer une constance modeste et tranquille : ce fut sa der-

tragédie, parce que le mot d'*Oranienbourg* ne peut guère entrer dans un vers.

nière faute. « Il partit (1) de son palais en plein « jour..... Sa marche était composée de ses car« rosses les plus magnifiques; il était avec sa fa« mille dans le plus brillant de ses équipages; ses « gens, ses chevaux et son bagage formaient une « suite si nombreuse, qu'au milieu de ce cortége « il avait plus l'air d'un guerrier triomphateur « que d'un criminel que l'on conduisait en exil. « Dans ce pompeux appareil il traversa Péters« bourg; il saluait poliment à droite et à gauche « tous ceux qu'il reconnaissait aux fenêtres; et « si, au milieu des flots du peuple qui s'était « amassé en affluence, il démêlait quelqu'un qu'il « connût plus particulièrement, il l'appelait par « son nom, et lui faisait ses adieux. »

Il est naturel de penser que ses ennemis tirèrent avantage de ce faste imprudent, et le représentèrent comme une espèce d'insulte au souverain qui punissait. Mais, de quelque manière qu'il se fût conduit, l'aurait-on épargné? n'était-on pas résolu à lui porter les derniers coups? « Il n'avait « pas fait deux lieues, qu'il fut joint par un second « détachement; l'officier qui le commandait était « chargé de lui reprendre les ordres de Russie, « et tous ceux dont il avait été honoré par les « puissances étrangères. *Les voici*, dit-il sans

(1) Tous ces détails, et beaucoup d'autres, sont tirés de l'*Histoire de Menzicoff*, citée ci-dessus : on en reconnaîtra quelques-uns, dont j'ai fait usage dans ma tragédie.

« émotion; *reprenez ces témoins de ma folle va-*
« *nité. Je les ai tous rassemblés dans ce coffre,*
« *parce que je ne doutais pas qu'on ne com-*
« *mençât par m'en dépouiller; mais je devrais*
« *les avoir sur moi pour plus d'humiliation.* »

Il faut avouer que, si sa sortie de Pétersbourg était superbe, ce langage était humble. Mais si l'orgueil dans l'infortune irrite la haine, l'humilité ne la désarme pas. « En arrivant à Twver, ville « située sur la route qui mène de Pétersbourg à « Moscow, il apprit qu'on avait donné ordre de « saisir ses effets, et de le réduire au simple né- « cessaire. Sa garde fut doublée, et il fut observé « de plus près. Le dernier officier qui était arrivé « avec une commission plus étendue que ceux « qui l'avaient précédé, lui déclara qu'il fallait « descendre de carrosse, et monter avec sa femme « et ses enfants sur des chariots qu'on avait « amenés. *Je suis préparé à tout*, répondit-il froi- « dement. *Faites votre charge; plus vous m'ôterez,* « *moins vous me laisserez d'inquiétude. Je ne* « *plains que ceux qui vont profiter de mes dé-* « *pouilles.* En même temps il mit pied à terre, et « monta sur un petit chariot avec un air de tran- « quillité qui étonna l'officier et attendrit toute « sa troupe. »

Peut-être, après tout, cette espèce d'indifférence qui porte à mépriser tout, lorsque l'on a tout perdu, n'est-elle pas d'un très-difficile usage. Nous verrons Menzicoff à des épreuves bien plus

cruelles. « On fit reprendre la route de Péters-
« bourg à ses équipages et à ses domestiques,
« qui furent congédiés; et il continua celle qu'on
« lui avait fait prendre. Sa femme et ses enfants
« furent mis séparément sur des chariots sem-
« blables à celui qui le portait. Il ne les voyait
« que par hasard, et n'avait pas la consolation de
« s'entretenir avec eux; mais, dès qu'il pouvait
« saisir une occasion de leur parler, il en profitait
« pour les exhorter à céder à l'orage, sans se
« laisser abattre. »

Ce fut ainsi qu'il arriva à Oranienbourg, petite ville de sa dépendance, entre la province de Casan et celle d'Ukraine, à deux cent cinquante lieues de Pétersbourg. Mais il n'y fut pas long-temps. Ses ennemis, qui le redoutaient toujours, tout abattu qu'il était, le crurent encore trop près d'eux, et il fallait que Menzicoff fût un exemple de ce dernier degré de misère et d'abaissement où peut tomber une grande fortune, quand elle est une fois renversée. D'Olgorouki et Osterman, dont l'autorité était absolue, firent nommer des commissaires pour lui faire son procès à Oranienbourg. On envoya des mémoires d'accusation contre lui, et il fut condamné à finir ses jours en Sibérie, à Berésow, dans le désert d'Iakoustk, sur la rivière de Léna, à quinze cents lieues de Moscow. « On le fit aussitôt partir avec huit do-
« mestiques, qu'on lui permit d'amener. Avant
« son départ, on le dépouilla des habits distin-

« gués qu'il avait gardés jusqu'alors, et on lui en « fit prendre de semblables à ceux que portent « les paysans moscovites. Sa femme et ses enfants « ne furent pas plus ménagés : on les revêtit « tous du même uniforme; c'étaient des robes de « bure, recouvertes de pelisses grossières, et des « bonnets faits de peau de mouton. »

Cet affreux exil pouvait n'être pas une punition trop sévère pour l'abus de la puissance; mais on s'étonnera sans doute de voir une famille innocente, une femme que l'on n'accusait d'aucun crime, des enfants qui n'étaient pas même en âge d'en commettre, confondus avec le coupable, et livrés au même châtiment. C'est que Pierre-le-Grand, qui avait donné un grand ressort à sa nation, n'en avait pas encore adouci les mœurs. On suivait la coutume barbare de la plupart des cours d'Orient et des pays despotiques, où la famille d'un homme condamné est le plus souvent proscrite avec lui. On doit dire, à la gloire du gouvernement actuel de Russie, que non-seulement on n'y voit plus d'exemples d'une pareille injustice, mais même que l'exil en Sibérie est devenu très-rare, et qu'on en a tempéré la rigueur (1).

La princesse Menzicoff, déja frappée par tant de secousses si multipliées et si rapides, ne put

(1) On n'a exilé personne en Sibérie depuis le règne d'Élisabeth.

résister aux fatigues et aux horreurs du voyage: elle perdit la vue à force de verser des larmes, et mourut auprès de Casan: elle expira dans les bras de son époux. Il devait à peine avoir la force de soutenir ce spectacle: il eut celui de l'exhorter à la mort. De tant de pertes qu'il avait faites, cette dernière, dans la situation où il était, dut être la plus douloureuse. « Il voyait échapper la plus « douce de ses consolations au moment où elle « lui devenait le plus nécessaire. Il perdait une « femme d'un mérite rare, distinguée par sa nais- « sance et par sa beauté, et dont la vertu ne s'était « jamais démentie dans l'éclat de la jeunesse et « de la plus haute fortune. Sa mémoire est restée « en vénération à la cour de Russie, pour sa dou- « ceur, sa piété et sa charité envers les misérables. « Menzicoff l'enterra lui-même, et eut à peine « le temps de lui donner des pleurs: il fallut con- « tinuer sa route par eau jusqu'à Tobolsk, capitale « de la Sibérie. »

Le bruit de sa disgrace l'y avait précédé. On peut se figurer avec quelle curiosité impatiente on y attendait cet homme fameux qui avait si long-temps fait trembler la Russie entière, et qui arrivait dans un état à faire pitié même à l'envie. La multitude, toujours avide de ces sortes de révolutions, qui rapprochent les grands de la dernière classe des humains, s'était rassemblée autour de lui au moment où il descendait de sa barque. Deux seigneurs russes, relégués à To-

bolsk sous son ministère, percèrent la foule, et l'accablèrent d'injures, pendant qu'il marchait du port à la prison : il les souffrit sans donner la plus légère marque d'impatience, et se contenta de répondre à l'un des deux, qu'il ne l'avait éloigné que parce qu'il le craignait; et à l'autre, qu'il ignorait même son exil, et que sans doute on avait surpris un ordre pour le perdre : il ajouta qu'ils pouvaient continuer leurs injures, si cette vengeance les satisfaisait. Un troisième, plus violent et plus emporté, poussa la fureur jusqu'à couvrir de boue le visage du jeune Menzicoff et de ses deux sœurs. « *Eh! c'est à moi,* cria ce malheureux père, *c'est à moi qu'il faut la jeter, et* « *non à ces enfants qui ne t'ont rien fait.* » Il faut laisser les cœurs sensibles se dire à eux-mêmes, en lisant un pareil trait, tout ce qu'il a de beau et de touchant.

Le vice-roi de Sibérie lui envoya, dans la prison de Tobolsk, cinq cents roubles, par ordre de Pierre II, pour sa subsistance et pour celle de sa famille. Il les employa sagement à se pourvoir de tout ce qui pouvait lui être nécessaire pour combattre la misère et le besoin, dans un désert où il était menacé de manquer de tout. Il se fournit de scies, de coignées, d'instruments de labourage, de graines de toute espèce, de filets pour la pêche, et de viandes salées, dont il prévoyait qu'il serait forcé de subsister, jusqu'à ce que l'habitation qu'il méditait de former dans le lieu de

son exil fût en état de le nourrir. Ces soins sont remarquables : ils sont d'une tête calme et robuste, qui ne connaît point de situation désespérée, et qui se sent capable de tout faire et de tout supporter : c'est le vrai courage de l'homme, s'il est vrai qu'il soit né pour combattre et pour souffrir.

Après avoir fait toutes ses provisions, il distribua aux pauvres ce qui lui restait des cinq cents roubles qu'on lui avait remis. Il partit de Tobolsk, toujours escorté et gardé à vue, sur un chariot découvert, traîné par un seul cheval, et quelquefois par des chiens. Il mit cinq mois à traverser l'immense Sibérie, depuis Tobolsk jusqu'à Berésow, exposé à toutes les intempéries de l'air, dans le climat le plus sauvage et le plus rigoureux; cependant sa santé, ni celle de ses enfants, n'en fut point affaiblie.

Cette longue et pénible route ne fut marquée que par sa patience inaltérable, et par une rencontre très-singulière. « Il était descendu avec sa « famille dans la cabane d'un paysan sibérien : ils « y virent entrer un officier russe, qu'il reconnut, « et qui revenait du Kamschatka, où il avait été « envoyé sous le règne de Pierre-le-Grand, avec « une commission relative aux découvertes que « le capitaine Béering était chargé de faire sur la « mer d'Amur. Cet officier avait servi sous les or- « dres de Menzicoff, qui se le rappela d'abord, « et le salua par son nom. L'officier, qui était

« revenu par Iakoustk, étonné de s'entendre « nommer dans un pays si éloigné, lui demanda « par quel hasard il était connu de lui, et qui il « était lui-même. *Je suis Alexandre*, lui répondit- « il : *j'étais, il n'y a pas long-temps, le prince « Menzicoff.* L'officier l'avait laissé à la cour de « Russie, dans une fortune si élevée et si bril- « lante, qu'il lui paraissait hors de toute vrai- « semblance que ce fût lui qu'il rencontrât dans « cet état d'abjection. Il lui parut plus naturel de « croire que c'était un paysan qui avait l'esprit « égaré. Menzicoff, pour le désabuser, le tira au- « près d'une lucarne qui laissait entrer un peu de « jour dans la cabane. L'officier le considéra « quelque temps avec une attention mêlée d'éton- « nement ; et croyant enfin le reconnaître : *Ah! « mon prince*, s'écria-t-il tout hors de lui, *par « quelle suite de malheurs ton altesse est-elle « tombée dans l'état déplorable où je la vois? « Supprimons les titres*, interrompit Menzicoff. « *Je t'ai déja dit que mon nom était Alexandre.* « L'officier, encore incertain, aperçut alors dans « un coin un jeune paysan qui rattachait avec « des cordes la semelle de ses bottes. *Quel est*, « lui dit-il à voix basse, et lui montrant Menzi- « coff, *cet homme extraordinaire? C'est Alexandre, « mon père*, répondit tout haut le jeune homme. « *Dois-tu nous méconnaître dans notre malheur, « toi qui nous as tant d'obligations?* Menzicoff « fut fâché d'entendre son fils répondre avec tant

« de fierté : il le fit taire. *Pardonne*, dit-il, *à ce* « *jeune infortuné la rudesse de son humeur : c'est* « *mon fils ; c'est lui que, dans son enfance, tu* « *daignais caresser et faire jouer entre tes bras :* « *voilà ses sœurs, voilà mes filles* ; et, en disant « ces mots, il lui montra deux jeunes personnes « vêtues en paysannes, couchées par terre, et « qui trempaient dans une jatte de bois, remplie « de lait, des croûtes d'un pain noir et massif. « *Celle-ci*, ajouta-t-il, *a eu l'honneur d'être fiancée* « *à Pierre II, notre empereur.* »

Ce discours et ce spectacle étaient sans doute un assez grand sujet d'étonnement pour l'officier qui écoutait ; mais ce nom de Pierre II lui causa une nouvelle surprise. Séparé de la Russie, depuis près de quatre ans, par des espaces immenses, il était dans l'ignorance la plus absolue de tous les événements qui avaient changé la face de l'empire. Menzicoff lui raconta tout, en commençant son récit par la mort de Pierre-le-Grand, et s'arrêtant à l'époque de son exil : il lui annonça qu'il trouverait d'Olgorouki et Osterman à la tête du gouvernement. *Tu peux leur dire*, ajouta-t-il, *dans quel état tu m'as rencontré : leur haine en pourra être flattée ; mais assure-les que mon ame est plus libre et plus tranquille qu'elle ne l'a jamais été dans le temps de ma prospérité.*

Peut-être ne disait-il rien qui ne fût vrai, et du moins son extérieur ne le démentait pas. L'officier ne put le voir et l'entendre sans atten-

drissement : il arrosa de larmes les mains de son ancien général, qui en fut touché, mais qui n'en versa point. Il vit Menzicoff remonter dans son triste chariot de l'air le plus délibéré : il le suivit long-temps des yeux, ne sachant s'il lui devait plus de pitié que d'admiration.

Arrivé au lieu de sa résidence, Menzicoff s'occupa du soin d'adoucir pour ses enfants l'horreur de son séjour, et d'en tirer toutes les ressources que l'industrie pouvait lui offrir. Il commença par défricher un terrain assez spacieux pour fournir à tous ses besoins ; il y sema des grains et des légumes. Son logement était incommode et étroit : il essaya d'en bâtir un autre, avec l'aide de ses huit domestiques ou serfs. On abattit des bois, et l'on parvint à construire une demeure habitable, composée d'une espèce de vestibule et de quatre chambres : la première, pour lui et pour son fils ; la seconde, pour ses filles ; la troisième, pour ses domestiques, et la dernière, pour les provisions. « Chacun de ses enfants eut un dé« partement assigné dans l'intérieur de la maison. « La fille aînée, celle qui avait été fiancée à l'em« pereur, fut chargée de la cuisine ; sa sœur, de « blanchir le linge et de raccommoder les habits. « Deux domestiques les aidaient dans la tâche la « plus grossière et la plus fatigante. »

A peine était-il à Berésow, qu'il reçut de Tobolsk un secours aussi utile qu'inattendu. On lui envoya un taureau, quatre vaches pleines, un bélier,

plusieurs brebis, et quantité de volailles: c'était un magnifique présent, et une richesse réelle. Il ne put jamais découvrir à quelle main il était redevable de ce bienfait.

La religion, dernier asyle où se réfugie la grandeur détruite et la conscience alarmée, parut être le soutien de Menzicoff dans sa solitude, et sa principale occupation. Il se construisit lui-même un oratoire, et sa maison prit la forme d'un cloître; tout le monde assistait chaque jour à la prière commune; on s'assemblait dans l'oratoire le matin, à midi, le soir et à minuit.

Il y avait à peine six mois qu'il vivait dans son désert, quand sa fille aînée fut attaquée de la petite vérole. Il fut obligé de faire auprès d'elle l'office de garde et de médecin; mais tous les remèdes et tous les soins furent inutiles. Il la vit mourir, comme il avait vu mourir sa femme, et récita auprès d'elle les prières du rit grec pour l'office des morts. Elle fut inhumée dans son oratoire, et il marqua la place où il voulait être enterré auprès d'elle, et qu'il ne tarda pas à occuper. La maladie qui avait emporté sa fille, s'était communiquée à ses deux autres enfants. Il eut le bonheur de voir leur guérison, mais il n'en jouit pas long-temps. Les sollicitudes paternelles, plus pénibles que toutes les fatigues, épuisèrent ses forces, dont il tâchait en vain de dissimuler l'affaiblissement. Une fièvre lente le conduisit à sa fin: il la vit approcher en implorant le Dieu qui

qui pardonne au repentir : heureux, disait-il, à sa dernière heure, s'il n'avait eu à lui rendre compte que du temps de son exil! Il mourut au mois de novembre 1729, dans les bras de ses enfants, en les exhortant à se souvenir de ses fautes, et à ne pas les imiter.

L'officier préposé à sa garde, fit passer aussitôt à Pétersbourg la nouvelle de sa mort, et il crut pouvoir donner un peu plus de liberté à ses enfants. Un jour que la jeune princesse Menzicoff revenait de l'église de Berésow, elle fut étonnée de s'entendre appeler par son nom, et de voir un homme qui, passant sa tête hors de la lucarne d'une hutte couverte de neige, lui faisait des signes et l'invitait à s'approcher. Quelle fut sa surprise en reconnaissant d'Olgorouki, le plus grand ennemi de son père, et l'auteur de tous les maux de sa famille, autre exemple, lui-même, de l'instabilité des choses humaines! Tout avait encore changé de face à la cour. Pierre II était mort; d'Olgorouki était venu à bout de porter au trône la princesse Anne, nièce de Pierre Ier, au préjudice d'Élisabeth Pétrowna, fille de ce grand homme, et qui régna depuis. L'impératrice Anne, importunée des obligations qu'elle lui avait, et livrée à des étrangers qui s'étaient emparés des affaires, avait relégué d'Olgorouki, avec toute sa famille, dans ces mêmes déserts de Sibérie, où Menzicoff avait fini ses jours. Il avait été traité, lui et les siens, avec encore plus de rigueur que

Menzicoff lui-même; sa femme était morte, et l'une de ses filles était mourante. Il fit ce récit à la jeune princesse; et n'étant pas maître de sa douleur et de ses ressentiments, il finit par vomir les plus horribles imprécations contre l'impératrice et ses favoris. La princesse effrayée s'éloigna, et conta cette aventure à son frère, en plaignant d'autant plus le sort de d'Olgorouki, qu'il paraissait avoir moins de courage pour le supporter. Son frère, moins sensible à la pitié, et plus animé par la vengeance, lui reprocha sa compassion pour leur ennemi: *Il fallait*, dit-il, *lui cracher au visage.* L'officier qui les gardait, présent à cet entretien, réprimanda sévèrement le jeune homme d'un emportement si déplacé, et le menaça de lui ôter la liberté de sortir, s'il ne promettait de ne point outrager d'Olgorouki dans l'infortune, et de suivre mieux l'exemple de son père. Il profita de cette leçon, et promit de se contenir. Peu de temps après les ministres de l'impératrice Anne, instruits de la mort de Menzicoff, et ne craignant pas ses enfants, consentirent à leur retour, mais plus par intérêt que par humanité. On s'était emparé de tous les biens de leur père, et dans l'inventaire de ses effets, on vit qu'il avait placé des sommes considérables sur la banque d'Amsterdam et celle de Venise. On en avait sollicité le remboursement; mais les directeurs avaient toujours répondu que, suivant leur usage, ils ne se dessaisiraient de rien qu'entre les mains des héritiers

naturels de Menzicoff, et avec des preuves légales qu'ils avaient l'entière disposition de leurs biens. L'impératrice voulant faire la fortune de Biren, frère du comte de ce nom, son chambellan et son favori, qu'elle fit depuis duc de Courlande, imagina de lui donner en mariage la fille de Menzicoff, qui lui apporterait en dot les sommes placées sur Amsterdam et Venise, qui montaient à près de trois millions, sans les intérêts. L'ordre du rappel de cette malheureuse famille fut donc expédié, et on leur dépêcha un officier qui eut ordre de mener avec lui des voitures plus douces et plus commodes que celles qui les avaient transportés dans leur exil. A cette nouvelle inopinée, le frère et la sœur, dans l'effusion de la joie et de la reconnaissance, allèrent d'abord rendre graces à Dieu dans l'église de Berésow. Ils passèrent près de la cabane de d'Olgorouki; et le jeune Menzicoff, se souvenant de la leçon qu'il avait reçue, lui parla avec une douceur et une compassion, qui, peut-être, alors lui coûtaient d'autant moins, qu'il faisait sentir à son ennemi la différence de leur fortune. Il lui dit que sa sœur et lui étaient libres, et qu'on les rappelait à la cour. A ces mots de cour et de liberté, d'Olgorouki soupira profondément, et conjura les enfants de Menzicoff d'oublier leur ancienne inimitié, et de s'intéresser pour lui à la cour de Pétersbourg. « Ressouvenez-vous quelquefois, leur « dit-il, des malheureux que vous laissez dans

« ces déserts; nous sommes prêts à succomber « sous le poids de la misère: de grace, passez « la tête par cette lucarne, et voyez ma fille et « ma bru, accablées par la maladie, couchées sur « ce banc, et n'attendant que la mort: elles n'ont « pas la force de se lever; mais ne leur refusez « pas la triste consolation de recevoir vos adieux. »

Ce spectacle émut jusqu'au fond de l'ame le jeune Menzicoff et sa sœur: « Nous ne te pro- « mettons pas, dit le prince, de parler pour toi « à la cour; il y aurait du danger pour nous à « nous intéresser à un proscrit; mais tu es le « maître de disposer de l'habitation que nous « quittons: elle est pourvue de toutes les choses « nécessaires à la vie; en attendant une meilleure « fortune, reçois ce présent d'aussi bon cœur que « nous te le faisons. »

Ils partirent dès le lendemain, après avoir été revoir encore leur oratoire, et pleurer sur le tombeau de leur père. Ils arrivèrent à Moscow en beaucoup moins de temps qu'ils n'en avaient mis pour venir à Iakoustk. Ils furent très-bien reçus à la cour, où ils portaient cette modestie et cette réserve dont l'infortune est la meilleure leçon. L'impératrice donna au frère le grade de capitaine dans le régiment des gardes, et maria la sœur à Biren. On assure que madame de Biren conserva toujours, à l'insu de son mari, l'habit de paysanne qu'elle avait eu dans son exil. Elle le tenait caché dans un coin de son appartement,

et se plaisait à le revoir. Elle pratiqua toute sa vie les vertus que son père n'avait montrées que dans le temps de sa disgrace. On a vu qu'il prétendait n'avoir jamais été plus heureux que dans son exil. Ce qui est incontestable, c'est que jamais il ne fut plus grand.

Au reste, la famille entière des d'Olgorouki eut une destinée affreuse. Par une suite de révolutions qu'il serait hors de propos de rapporter ici, tous périrent du dernier supplice, sous le règne de l'impératrice Anne. Osterman mourut dans la disgrace.

On peut voir par ce précis, quel usage j'ai fait de l'histoire dans la tragédie de Menzicoff. Les caractères des principaux personnages, et les faits de l'avant-scène qui fondent l'action, sont conformes à la vérité historique. La fermeté de Menzicoff dans la disgrace, la bouillante impétuosité de son fils, la tendresse généreuse de son épouse Arsénioff (que je nomme Arzénie) sont fidèlement retracées : les mœurs sont fidèlement peintes ; tout le reste est d'invention. Le divorce de Menzicoff et son projet d'épouser Catherine n'ont rien que de vraisemblable, puisque le bruit se répandit pendant quelque temps en Russie, que ce mariage devait avoir lieu ; et dans les premiers moments du règne de Catherine, le prodigieux crédit de Menzicoff et les obligations qu'elle lui avait, pouvaient rendre cette opinion probable. Le personnage de Vodemar est entièrement fictif.

Il produit le nœud et la catastrophe dont j'avais besoin; et comme le dénouement est un crime atroce, emprunté d'une autre histoire, je n'ai pas cru qu'il fût permis de l'imputer, sur-tout dans un sujet moderne, à un personnage réel et connu; mais j'ai cru que, dans un pareil éloignement des lieux, on pouvait attribuer une vengeance horrible à quelqu'un des exilés que Menzicoff avait sacrifiés à sa politique; et j'ajouterai que ce degré d'atrocité a pu se rencontrer, sur-tout dans un homme relégué depuis seize ans dans les déserts de Sibérie; car on sait qu'un long malheur exalte les vertus et les vices, suivant le caractère de l'homme qui souffre, et peut en faire un héros ou un monstre : l'un et l'autre appartiennent également à la tragédie.



MENZICOFF,

OU

LES EXILÉS.

PERSONNAGES.

LE PRINCE MENZICOFF, ancien ministre et favori du czar Pierre, exilé en Sibérie.

ALEXAN, fils de Menzicoff, exilé.

ARZÉNIE, femme de Menzicoff.

VODEMAR, exilé.

BÉRING, commandant.

SAMMIS, suivante d'Arzénie.

UN GARDE.

SOLDATS.

La scène est près de Tobolsk, en Sibérie.

MENZICOFF,

OU

LES EXILÉS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente quelques habitations rustiques éparses entre des rochers. On voit dans l'éloignement la ville de Tobolsk et le fleuve Yrtis.

SCÈNE PREMIÈRE.

VODEMAR, *seul.*

Un ciel moins ennemi tempère nos journées,
Et les eaux de l'Yrtis ne sont plus enchaînées.
La nature un moment désarme sa rigueur....
La nuit de l'infortune est toujours dans mon cœur.
Béring veut me parler : qu'aurait-il à m'apprendre?
A voir changer mon sort je ne dois plus prétendre.
Que me veut-il? On dit que deux nouveaux bannis
Viennent près de Tobolsk traîner des jours proscrits.

Quels sont ces malheureux? quel est leur nom, leur crime?
Est-ce de Menzicoff une double victime?
Ah! tyran, ton pouvoir doit-il être éternel?
Sous trois règnes déja, ce superbe mortel
Garde cet ascendant que rien n'a pu détruire,
Insulte à la fortune, et désole l'empire.
De tous ses ennemis les efforts sont perdus;
Les vœux de l'opprimé ne sont pas entendus.
Artisan de mes maux, auteur de ma disgrace,
Tranquille, près du trône il occupe ma place;
Il m'a ravi mon rang, mon épouse, mes biens;
Il m'enchaîne en ces lieux par d'horribles liens;
De ses rivaux, frappés par sa haine implacable,
La dépouille a grossi sa fortune coupable;
Et moi, depuis seize ans, je crie au ciel vengeur;
Il est sourd à ma voix; ma rage, ma douleur,
Et toujours impuissante et jamais consolée,
Se perd en ces déserts, vainement exhalée.

SCÈNE II.

VODEMAR, BÉRING.

VODEMAR.

Eh bien! toi qui, fixé sur les bords de l'Yrtis,
Présides au destin d'un peuple de bannis,
Que me veux-tu? pourquoi cherches-tu ma présence?

BÉRING.

Pour adoucir tes maux.

VODEMAR.

Inutile assistance!
On ne console pas un cœur tel que le mien.

BÉRING.

Le sort peut quelquefois....

VODEMAR.

Je n'en attends plus rien.

BÉRING.

Dans ces lieux que le ciel voit d'un regard sinistre,
Des ordres de rigueur compatissant ministre,
Je crois qu'aux malheureux tous mes secours sont dus.

VODEMAR.

Va, porte ailleurs des soins qui pour moi sont perdus.
Dans mon sauvage asyle, au pied de cette roche,
Je fuis tous les humains, et je hais leur approche.
Des maux que l'on m'a faits l'affreux ressentiment,
De mon cœur solitaire est l'unique aliment.
Pourquoi de mes chagrins troubler le long silence?

BÉRING.

Vodemar, vois briller le jour de l'espérance.
Peut-être de tes maux le cours est terminé.
A de grands changements ce règne est destiné.
Tu dois compter bientôt sur un retour prospère;
Le puissant doit trembler; le malheureux espère.
Du jeune czar, au trône à douze ans parvenu,
L'heureux avénement sans doute t'est connu?

VODEMAR.

Oui, tout ce qu'en ces lieux on nous a fait connaître,
C'est qu'on nous opprimait au nom d'un nouveau maître.

BÉRING.

Ce maître était esclave; il ne l'est plus enfin,
Et le sort de l'état change avec son destin.
Menzicoff.... à ce nom ta colère s'allume:
D'un long ressentiment la secrète amertume,
S'irritant dans ton cœur, a dû l'empoisonner.

VODEMAR.

Crois-tu que ce séjour apprenne à pardonner ?
L'odieux Menzicoff, de mon cruel supplice
A sous trois souverains prolongé l'injustice ;
Et de maître trois fois cet empire a changé,
Sans que le tyran tombe, ou que je sois vengé.

BÉRING.

Mais un jour vient, qu'enfin la fortune lassée,
Renverse d'un seul coup son idole encensée,
Et délivrant du joug les peuples fatigués,
Redemande ses dons trop long-temps prodigués.

VODEMAR.

Non, l'heureux Menzicoff n'en craint point le caprice.
Pierre a de sa grandeur commencé l'édifice ;
Sa veuve et son neveu l'ont encore affermi.
Le sort n'a point de traits contre mon ennemi.
O ciel ! que par ma voix ta vengeance appelée,
Descende enfin sur lui ; dans son ame accablée,
Rassemble, dans un jour, tout ce poids de douleur,
Ici depuis seize ans amassé dans mon cœur.

BÉRING.

As-tu vu quelquefois ce superbe ministre ?

VODEMAR.

Non : quand il s'élevait à ce pouvoir sinistre,
Quand de l'abjection de son obscur état,
Il osait des grandeurs envisager l'éclat,
Quand Pierre l'honorait de ses faveurs premières,
Mon bras loin de la cour défendait nos frontières,
Époque malheureuse, et souvenir fatal !
Aimé de l'empereur, ministre et général,
C'est moi qui combattais la fortune naissante
De ce fier Suédois, dont la valeur bouillante

Fut long-temps le prodige et le fléau du Nord,
L'arbitre tour-à-tour et le jouet du sort.
Cet orageux torrent, roulant avec ravage,
Alors entraînait tout dans son bruyant passage.
Rien n'avait résisté : je n'y résistai pas;
Et peut-être, au milieu du débris des états,
Je pus céder sans honte à l'ascendant suprême,
Sous qui Pierre neuf ans a succombé lui-même.
Mais Pierre était aigri contre un infortuné.
Dépouillé de mon rang, à l'exil condamné,
J'apprends que cet arrêt, ma chûte et mon outrage,
D'un nouveau favori sont le premier ouvrage,
Du jeune Menzicoff, d'un mortel ignoré,
Que mes regards encor n'avaient pas rencontré;
Qu'on lui prodigue tout, que la main d'Arzénie,
Enlevée à mes vœux, à la sienne est unie.
On entraîne mes pas dans ce séjour d'horreur :
Et lui, de sa victoire accablant mon malheur,
Maître de la beauté qui m'était destinée,
Préparait loin de moi les fêtes d'hyménée.

BÉRING.

Que dirait Vodemar, si dans ces mêmes lieux,
Menzicoff aujourd'hui paraissait à ses yeux ?

VODEMAR.

Menzicoff....

BÉRING.

Est ici.

VODEMAR.

Lui ! grand Dieu !

BÉRING.

Tout-à-l'heure

Il régnait près du trône, et voilà sa demeure.
(*montrant une habitation.*)

VODEMAR.

A peine je t'en crois. Enfin le ciel vengeur
Aurait donc exaucé le vœu de ma fureur!

BÉRING.

Des deux d'Olgorouki cette chûte est l'ouvrage;
Tous deux du jeune czar ont fini l'esclavage.

VODEMAR.

D'Olgorouki jadis avec moi fut lié:
Peut-être il me conserve un reste d'amitié.
Mais dans ces premiers jours de faveur et de gloire,
Peut-on d'un malheureux rappeler la mémoire?
Menzicoff est ici!... tu remplis tous mes vœux,
Dieu juste! c'est assez; laisse-moi dans ces lieux.
Témoin de tous ses maux, je ne sens plus mes peines:
Oui, je me croirai libre en regardant ses chaînes.
Je veux que mon aspect ajoute à son malheur;
Que retrouvant l'objet de sa lâche fureur,
Du sort qui nous rapproche il sente mieux l'outrage;
Que souffrant sous mes yeux, il souffre davantage.
Il est ici!... sais-tu par quels ressorts secrets
On a de ce grand coup assuré le succès?

BÉRING.

Non: Tobolsk tout-à-coup un jour a vu paraître
Ce fameux exilé, condamné par son maître.
Son fils l'accompagnait sur les bords de l'Yrtis;
Et tous deux dans ce lieu viennent d'être conduits.

VODEMAR.

Ainsi donc Arzénie à l'abandon livrée!...

BÉRING.

Déja de Menzicoff elle était séparée.
Ignorais-tu ?

VODEMAR.

Comment ? par quel retour du sort ?....

BÉRING.

Deux ans sont écoulés, depuis que par sa mort,
Pierre laissa l'empire à sa veuve admirée,
A cette impératrice à jamais célébrée,
Qui, partageant du czar le règne et les travaux,
A placé son grand nom près du nom d'un héros.
Menzicoff eut des droits à sa reconnaissance ;
Elle dût à ses soins la suprême puissance ;
Et dans ses vœux hardis, il aspirait enfin
A partager son trône en recevant sa main.
Pour remplir ce projet, dont tremblait la Russie,
Il fallait s'affranchir de l'hymen d'Arzénie.
Aisément le crédit assujettit les lois :
Contre des nœuds sacrés il fit parler leur voix ;
Ces nœuds furent brisés ; mais trompant l'injustice,
Un jour a changé tout, et notre impératrice,
Du trône où Menzicoff aspirait à monter,
Au tombeau tout-à-coup se vit précipiter.
Sans plainte et sans courroux, l'innocente Arzénie,
Au fond d'une retraite a confiné sa vie.

VODEMAR.

Ciel ! était-ce donc lui qui par elle adoré,
Dût la punir ainsi de l'avoir préféré !...
Et c'est là le mortel qui de ses injustices
A rendu si long-temps ses souverains complices !

BÉRING.

Ah ! plains les rois trahis ; leurs droits sont usurpés,

Et la terre gémit sous des maîtres trompés.
Qui ne le serait pas, quand du sort secondée,
Par un génie heureux l'ambition guidée
Semble à ses intérêts unir ceux de l'état,
Et de la renommée emprunte encor l'éclat?
Songe que Menzicoff, nourri dans la poussière,
Du sort qui l'enchaînait a forcé la barrière.
Près d'Alexiowits par le hasard produit,
Par le choix d'un grand homme aux dignités conduit,
Aux plaines de Kalis il se couvrit de gloire;
Son bras à Pultawa nous rendit la victoire.
D'affreux conspirateurs découvrant les projets,
En sauvant son monarque, il paya ses bienfaits.
Ministre du héros qui créait la Russie,
Il sut en le servant égaler son génie.
Ses soins veillaient à tout; ses ordres, ses regards
Dirigeaient les travaux de ces naissants remparts,
Que Pierre, infatigable en sa noble industrie,
Fit sortir tout-à-coup des marais de l'Ingrie.
Hélas! tant de talents ont été corrompus.
Du pouvoir, du bonheur le plus coupable abus,
A de l'empire entier excité les murmures.
La Russie opprimée a pleuré ses injures.
Il est un terme à tout: les peuples outragés,
Et son épouse, et toi, vous êtes tous vengés.
Mais comment d'Arzénie en exil retirée
La disgrace de toi peut-elle être ignorée?

VODEMAR.

Eh! quel commerce ici m'est-il encor resté?
Qui veut fuir les humains en est bientôt quitté.
De tous les compagnons de ma longue infortune,
J'évite la présence à mes maux importune.

D'ailleurs, la renommée à peine quelquefois
Fait en échos tardifs entendre ici sa voix.
Sous le fragile abri de nos huttes tremblantes,
Fuyant d'un air glacé les flèches pénétrantes,
Tant que le voile épais de nos âpres hivers
S'étend autour des flancs de ce triste univers,
Les malheureux épars dans cette solitude,
Des rapports mutuels perdent toute habitude.
Combattant les besoins, seuls, loin de tout secours,
Contre les éléments ils défendent leurs jours.
Que n'a point inventé l'affreux pouvoir de nuire!
Des bords inhabités où la nature expire,
Endurcis de glaçons, de roches hérissés,
Vainement son courroux nous avait repoussés.
Ici la tyrannie, en cruautés féconde,
Attache notre chaîne aux limites du monde;
Elle arme contre nous la fureur des hivers,
L'inclémence des cieux, et l'horreur des déserts.

BÉRING.

Tout ce qu'en ce moment il me reste à t'apprendre,
C'est que d'un nouveau chef ce pays va dépendre.
La Sibérie attend un nouveau gouverneur.
Biren n'est plus.

VODEMAR.

Sais-tu quel est son successeur?

BÉRING.

Le conseil de Tobolsk, peut-être ce jour même,
Doit recevoir du czar la volonté suprême.
Dans les mains d'Osterman l'ordre est, dit-on, remis.

VODEMAR.

Qu'importe à quel pouvoir nos destins soient soumis!...
Je veux voir Menzicoff; c'est l'espoir qui me reste.

BÉRING.

Il pourra t'étonner : sa fermeté modeste,
Son courage tranquille, et sa noble douleur,
Et ses remords sur-tout, lui rendent sa grandeur.
Ce n'est plus ce mortel dont une cour tremblante
Souffrait en gémissant la hauteur insultante,
Dont les regards altiers et les sombres dédains
Repoussaient loin de lui les timides humains.
Son ame à son état semble être accoutumée ;
Il calme de son fils la douleur enflammée ;
Et jamais courtisan déchu de la faveur
N'a su mieux profiter des leçons du malheur.
Peut-être.... Mais on vient, et Menzicoff s'avance.
Il est avec son fils.

VODEMAR.

O céleste vengeance !

SCÈNE III.

VODEMAR, BÉRING, MENZICOFF, ALEXAN.

BÉRING, *à Menzicoff.*

As-tu vu le séjour qui te fut préparé ?

MENZICOFF.

Oui.

BÉRING.

Tu vois le terrain dont il est entouré :
Cultivé par tes mains, il faut qu'il te nourrisse ;
Des humains désormais attends peu de service.
On a mis sous tes yeux, dans ce sauvage enclos,
Les grossiers instruments des rustiques travaux ;
Ne les dédaigne pas ; dans ces tristes demeures,

Prévenant tes besoins, ils rempliront tes heures;
Et cet unique soin doit t'occuper ici.

ALEXAN, *à Menzicoff.*

Un subalterne, ô ciel, peut vous parler ainsi!
(*à Béring.*)
Ah! songe, à quelque sort qu'on ait pu nous réduire,
Que celui qui vingt ans gouverna cet empire,
Ministre d'un héros, comme lui glorieux,
Est encor Menzicoff, et même dans ces lieux.

BÉRING.

Jeune homme!...

MENZICOFF, *à son fils.*

Devant moi, sachez plus vous contraindre,
(*à Béring.*)
Mon fils. Et vous, daignez l'excuser et le plaindre.
Il est jeune, et, trop tard par mes leçons formé,
A la soumission n'est point accoutumé.
Je n'avais pas pensé, c'est moi qui m'en accuse,
Que jamais avec vous il eût besoin d'excuse.
Le temps et le malheur l'instruiront mieux que moi.
Apprenez-lui, sur-tout, à respecter là loi.
Mon fils, suivez ses pas.

VODEMAR, *à Béring.*

Ne me fais point connaître.
Sur lui, sur sa disgrace, il s'ouvrira peut-être:
Et de cet entretien je brûle de jouir.

BÉRING.

C'est assez: je te laisse.

(*Il sort avec Alexan.*)

SCÈNE IV.

MENZICOFF, VODEMAR.

VODEMAR, *à part.*
Il faut me contenir.
(*haut.*)
Il est donc vrai! c'est toi, dont le sort et l'envie
Paraissaient respecter l'invincible génie,
Toi, qui sur les humains dominais d'un coup-d'œil,
Et de qui plus d'un roi daigna flatter l'orgueil;
Qui pus de tes vassaux assembler une armée;
Dont les titres nombreux lassaient la renommée?

MENZICOFF.
Oui, j'étais Menzicoff; cesse d'être surpris.
Tu sais ce que je fus; tu vois ce que je suis.
C'est ainsi de nos mains que le bonheur échappe.
On connaît la fortune à l'instant qu'elle frappe.
Toi-même, quel est-tu? toi qui dans ces climats....

VODEMAR.
Un malheureux obscur, que tu ne connais pas,
Étonné de te voir, avide de t'entendre,
Qui de Menzicoff même ici brûle d'apprendre
Ce qu'il a fait, comment il est dans ces déserts.
D'Olgorouki, dit-on, a causé tes revers?

MENZICOFF.
Son fils a sous mes pas creusé le précipice.
De ma fortune enfin l'imposant édifice,
Sapé par tant d'efforts, et toujours triomphant,
Devait être abattu par la main d'un enfant.
De ma chute imprévue il prépara l'ouvrage.
Le czar le chérissait; ils étaient de même âge;

Et son père, en secret, dès long-temps mon rival,
Par la main de son fils porta le coup fatal,
Fit rougir l'empereur d'être en ma dépendance,
Lui rappela les droits de la toute-puissance,
Fit entendre les cris de son peuple indigné.
Le czar cède : un arrêt par lui-même signé,
M'exile à Rénenbourg, loin de la capitale.

VODEMAR.

Eh quoi! de l'empereur la sentence fatale
Ne te reléguait pas sur ce bord désolé?
Dans tes possessions il t'avait exilé?

MENZICOFF.

Oui, par mes ennemis à peine encor guidée,
Sa main, en me frappant, semblait intimidée.
Je ne perdais pas tout : on me permit alors
D'emporter dans l'exil mes titres, mes trésors.
On eût dit que, content d'abaisser ma puissance,
Le czar à ses rigueurs mêlait quelque indulgence.
La haine m'attendait à ce nouvel écueil.
Je ne vis pas le piége offert à mon orgueil.
Je voulus en tombant imposer à l'envie,
Que ma disgrace même eût l'éclat de ma vie,
Et, de ce rang auguste où le sort m'avait mis,
Descendre encor superbe, et grand dans mes débris.
Je parus sur un char : une nombreuse suite
Remplissait Pétersbourg des pompes de ma fuite.
Ma parure brillante, annonçant mes honneurs,
Étalait aux regards ces ordres, ces couleurs,
Ces ornements des cours, trop éclatantes marques
Des dons qu'à ma fortune avaient fait vingt monarques
Et je sortais des murs d'où l'on m'avait banni,
Plus en triomphateur qu'en coupable puni.

VOLDEMAR.

Ainsi tu consommas ta perte commencée?

MENZICOFF.

Ces restes insultants de ma grandeur passée
Soulevèrent le Czar, et le peuple et la cour.
Par un ordre nouveau condamné sans retour,
Au gré des ennemis de mon destin arbitres,
Privé de tous mes biens, déchu de tous mes titres,
Arrêté dans ma route, et dépouillé soudain
De ces marques d'honneur qui me rendaient si vain:
« Reprenez, dis-je alors, ces parures frivoles,
« De la faveur des rois infidèles symboles.
« Ma dépouille appartient à qui peut s'en saisir,
« Et je plains seulement ceux qui vont en jouir.
Ainsi dans cet état abject et déplorable,
Dans le triste appareil qui suit un grand coupable,
Sous ce vêtement vil, au malheur destiné,
Avec mes deux enfants dans l'exil entraîné,
Il m'a fallu six mois, prolongeant mes souffrances,
Traverser la longueur de ces déserts immenses.
Ma fille, succombant à de si durs travaux,
A trouvé dans la mort le terme de ses maux.
O d'un cœur paternel incurable blessure!
J'ai de mes propres mains creusé sa sépulture.
Quel changement! avant le jour de mon malheur,
Elle était destinée à ce jeune empereur;
Et ma fille, attendue au trône de Russie,
Expire en un désert, à peine ensevelie!....
Et moi-même....

SCÈNE V.

MENZICOFF, VODEMAR, ALEXAN.

ALEXAN.

Chargé d'un message important,
Un envoyé du czar arrive en cet instant.
Chez Béring aussitôt il est allé descendre.
Nous ignorons encor ce qu'il faut en attendre;
Mais deux femmes, dit-on, que l'on ne connaît pas,
Ont jusque dans ces lieux accompagné ses pas.

MENZICOFF, *à Vodemar.*

Voilà mon fils, voilà le seul bien qu'on me laisse.
D'un œil compatissant regarde sa jeunesse:
De trois lustres à peine il atteignait la fin.
On l'accable aujourd'hui de mon cruel destin.
Il n'a point partagé les fautes de son père.

VODEMAR.

Tu ne me parles point du destin de sa mère?

MENZICOFF.

Que dis-tu?

VODEMAR.

Devant moi tu craignais de rougir.
Ce souvenir t'accuse, et je t'en vois frémir.
Ah! frémis encor plus: indignement trahie,
C'est peu que dans l'exil l'innocente Arzénie....

MENZICOFF.

Arzénie! ah! quel nom ta bouche a prononcé!

VODEMAR.

Un nom qui dans mon ame est à jamais tracé,
Non plus par cet amour qu'une longue disgrace

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARZÉNIE, SAMMIS, BÉRING.

BÉRING.

Pardonnez ma surprise; elle est bien légitime,
Madame: eh! qui croirait cet effort magnanime!
Quoi, d'un parjure époux l'innocente moitié
Montre pour un ingrat cette noble pitié!
Il n'en eut pas pour vous: ce bord inhabitable,
Cet exil trop affreux, même pour un coupable,
La plus pure vertu le choisit pour séjour!
Menzicoff a-t-il donc mérité tant d'amour?
Le plus indigne prix paya votre tendresse;
On vient de me l'apprendre; et c'est vous, vous princesse!..

ARZÉNIE.

Laissez un titre vain qui ne m'appartient plus.
Supprimez ce respect.

BÉRING.

On le doit aux vertus,
Madame; rien ne peut vous ôter cet empire;
C'est la seule grandeur qu'on ne peut pas détruire.
C'est la vôtre, et par-tout vous en montrez l'éclat.

ARZÉNIE.

Je me borne à connaître, à sentir mon état.

BÉRING.

On l'honore dans vous ; oui, votre renommée
Au fond de nos déserts a même été semée.
Le cri d'un peuple entier la portait jusqu'à nous.
On sait que le pouvoir qu'exerça votre époux,
Trop haï dans sa main, fut aimé dans la vôtre ;
Que l'une réparait les maux qu'avait faits l'autre,
Et que ce cœur, pour lui par l'amour prévenu,
Était son premier bien, s'il l'avait mieux connu.
Qu'il en a fait, hélas, un déplorable usage !
Et vous, de ses malheurs vous briguez le partage ?
Vous !

ARZÉNIE.

Il est mon époux.

BÉRING.

Il a brisé vos nœuds.

ARZÉNIE.

Brise-t-on des liens consacrés dans les cieux ?

BÉRING.

La loi....

ARZÉNIE.

Je m'y soumets, même quand elle opprime.
On la rendit injuste, et j'en fus la victime.
On ne frappait que moi ; j'obéis : aujourd'hui
Que Menzicoff tombé n'a que moi pour appui,
La loi de mon amour doit seule être invoquée ;
Où mon époux gémit, là ma place est marquée.
Il s'est ôté des droits qu'il dut conserver mieux ;
Mais je les lui rends tous, quand il est malheureux.

BÉRING.

Quoi ! lorsque de son cœur l'ingratitude extrême
Peut....

ARZÉNIE.

Ménagez-le plus : c'est m'épargner moi-même.
J'ai seule, croyez-moi, le droit de le juger,
Et, seule, je n'ai pas le droit de me venger.
Le peut-on, quand on aime ! il faut que je le voie.
Toi, dans nos jours heureux, mon espoir et ma joie,
Mon fils, tu vas enfin reparaître à mes yeux !

BÉRING.

Madame, de bien près vous les suivez tous deux.
D'aujourd'hui seulement ils ont vu ce rivage.

ARZÉNIE.

Il est vrai, j'ai hâté mon pénible voyage.
Mon cœur en a souvent accusé la lenteur.
Peut-on porter trop tôt des secours au malheur ?
De mon époux à peine on m'eut dit la disgrace,
Maîtresse de mon sort, je volai sur sa trace.
Osterman fut mon guide : il porte en ce pays
Un ordre de la cour entre ses mains remis.
Nous avons traversé cette vaste contrée.
Avec lui dans Tobolsk hier je suis entrée.
Tobolsk s'entretenait de nos affreux revers :
On m'apprend que ma fille est morte en ces déserts.
Près de sa tombe, hélas! j'aurai passé peut-être,
Sans que l'œil maternel ait pu la reconnaître!
La fidèle Sammis, compagne de mes pas,
S'attache à mon destin dans ces tristes climats.
Puisse son zèle un jour trouver sa récompense!
Mon époux et mon fils sont en votre puissance.
De leur sort, s'il se peut, tempérez la rigueur.
Les voir moins malheureux, fera mon seul bonheur.

BÉRING.

Je puis bien peu, madame, il ne vous faut rien taire.

Je remplis, je l'avoue, un triste ministère.
Ce n'est pas que ma place ait endurci mon cœur:
Je sais qu'accoutumés à l'aspect du malheur,
Il est dans mon emploi des mortels inflexibles,
Qui se reprocheraient de se montrer sensibles;
Dont le cœur toujours dur, contre les pleurs armé,
Croit flatter le pouvoir en foulant l'opprimé.
Grace au ciel, je n'ai point leur cruauté tranquille;
Mais aux ordres du czar je dois être docile.
Par lui, de Menzicoff le destin est réglé,
Et par vous seule ici peut être consolé.
Vous voyez devant vous l'asyle qu'il habite.
Souffrez que je vous laisse : il faut que je m'acquitte
D'un important devoir, qu'en ce même moment,
De la part du conseil, m'a prescrit Osterman.
Vous, madame, qu'amène un dévoûment si tendre,
C'est de vous seule ici que vous devez dépendre.
Ce séjour n'est pas fait pour vos yeux; mais du moins
Comptez sur les égards, les respects et les soins
Qu'on doit à votre rang, à votre caractère.
Vous êtes au moment où les grands de la terre,
Quand ils ont, comme vous, signalé des vertus,
Retrouvent dans les cœurs le pouvoir qu'ils n'ont plus.

SCÈNE II.

ARZÉNIE, SAMMIS.

ARZÉNIE.

C'est donc là, juste ciel! que l'on a pu conduire
Celui qui fut long-temps maître d'un vaste empire,
Et qui crut sur le trône être prêt à s'asseoir!

C'est là qu'après deux ans je devais le revoir!
Où vais-je? quel accueil doit attendre Arzénie?
La force m'abandonne, et mon ame est saisie.

SAMMIS.

C'est ici son séjour : venez.

ARZÉNIE.

Non, je ne puis,
Non, Sammis : laisse-moi rassurer mes esprits.

SAMMIS.

Je connais tous les maux de cette ame sensible;
Je sais ce qu'elle craint; mais est-il bien possible?
Au milieu des douleurs que vous me confiez,
Madame, quoi! c'est vous qui le justifiez!
Vous qui m'avez tant dit qu'il était sans excuse.

ARZÉNIE.

Veux-tu que devant moi je souffre qu'on l'accuse?
Va, crois-moi, des chagrins faibles et passagers,
Se montrent aisément à des yeux étrangers;
Mais ce n'est qu'une main plus fidéle et plus sûre,
Qui d'un cœur déchiré peut toucher la blessure.
Toi seule as vu les maux renfermés dans le mien;
Toi seule en mon exil me restais pour soutien.

SAMMIS.

Comment, lorsque la mort frappa l'impératrice,
N'a-t-il pas réparé sa barbare injustice?
Si quelque repentir eût entré dans son cœur....

ARZÉNIE.

Et voilà ce qui met le comble à ma douleur.
Suis-je de sa mémoire à jamais effacée?
Non, je ne soutiens pas cette affreuse pensée.

SAMMIS.

Et que pouvez-vous craindre, après un tel effort?

Quand vous vous enchaînez aux rigueurs de son sort,
Peut-il....

ARZÉNIE.

Ah! des grandeurs si l'orgueilleuse ivresse
Dans son ame endurcie étouffa la tendresse;
S'il a pu m'oublier, penses-tu qu'aujourd'hui
Je puisse recouvrer les droits que j'eus sur lui?
Peut-être (j'en frémis) dans ce jour d'infortune,
Arzénie à ses yeux ne sera qu'importune.
Mon aspect peut l'aigrir, et sa confusion
N'y verra qu'un reproche, et non pas un pardon.
Interdit à ma vue, accablé de son crime,
Peut-être il n'osera regarder sa victime.
Ah! Dieu!...

SAMMIS.

Quoi! vous pensez!

ARZÉNIE.

Que puis-je croire enfin,
Quand, depuis qu'il signa ce divorce inhumain,
Jamais de ses regrets le moindre témoignage
N'est venu consoler mon funeste veuvage?
Oui, je suis dès long-temps loin de son souvenir!

SAMMIS.

Quoi! vers lui, dans ce doute, avez-vous pu venir?
Vous pouvez le chercher dans son exil horrible,
Et doutez qu'à vos soins il se montre sensible!
Et vous vous exposez à l'accueil offensant,
Le dernier des affronts pour ce cœur gémissant!

ARZÉNIE.

Un outrage de plus ne m'a point alarmée.
Va, la honte consiste à n'être plus aimée.
Voilà le vrai malheur, et le seul sans retour.

Ne vois-je pas quelqu'un sortir de ce séjour?
Avec étonnement son œil me considère.
Je tremble.... Ciel! mon fils!

SCÈNE III.

ARZÉNIE, ALEXAN, SAMMIS.

ALEXAN.

Est-il vrai! vous, ma mère!
Vous! est-il bien possible? après tant de tourments,
Le ciel daigne vous rendre à mes embrassements!

ARZÉNIE.

Mon fils!

ALEXAN.

Ah! je mourrai de joie et de tendresse.
Mais parmi les transports de cette douce ivresse,
Quelle triste pensée accable mes esprits!
Je vous retrouve enfin; mais hélas! à quel prix!
Faut-il!...

ARZÉNIE.

Ne trouble point le bonheur de ta mère.
Dans un pareil moment, du moins que rien n'altère
Le tendre sentiment qui nous remplit tous deux:
Je te vois, je t'embrasse, il n'importe en quels lieux....
Je n'ose te parler de ton malheureux père.

ALEXAN.

Vous aussi, venez-vous partager sa misère!
Et qu'avez-vous donc fait? Pourquoi jusque sur vous
Nos oppresseurs ont-ils étendu leur courroux?
Comment à cet exil vous ont-ils condamnée?

ARZÉNIE.

C'est moi qui l'ai choisi, moi dont la destinée
Au sort de Menzicoff doit s'unir en tous lieux;
Qui veux vivre ou mourir avec lui.

ALEXAN.

Vous, ô cieux!
Vous!...

ARZÉNIE.

Parlez-moi de lui; calmez mes justes craintes.
Comment a-t-il du sort enduré les atteintes?
En quel état est-il?

ALEXAN.

Contre lui courroucé,
Le sort, en le frappant, ne l'a point terrassé.
Il se soumet à tout, sans murmure et sans plainte;
De la sérénité tout garde en lui l'empreinte.

ARZÉNIE.

Ah! l'on a quelquefois, de soi-même vainqueur,
Le calme sur le front, et la mort dans le cœur.

ALEXAN.

Vous-même, pardonnez.... de tant d'amour touchée,
Dans le sein maternel ma tendresse épanchée,
Ne peut en ce moment s'occuper que de vous.
Quel pouvoir inhumain vous sépara de nous?
Qui donc put l'ordonner? ah! ce cruel outrage,
Sans doute, de nos maux fut le premier présage.
O combien vos enfants vous ont donné de pleurs!

ARZÉNIE.

Leur bonheur eût du moins adouci mes douleurs.
Mais lorsque l'on m'apprit la fatale sentence,
Qui, sans nulle pitié pour l'âge et l'innocence,
Condamnait à l'exil, à la honte, aux travaux....

ALEXAN.

Je n'avais pas connu les besoins et les maux,
Ces misères, hélas! à ce point éloignées
Du bonheur qui flatta mes premières années.
J'ai pu les supporter; mais la froide hauteur
Du coup-d'œil dédaigneux jeté sur le malheur,
Mais tant d'abaissement, qui suit tant de puissance,
Pour le jaloux vulgaire et spectacle et vengeance,
Ces outrages sanglants, ces affronts, ces rebuts,
Que prodigue le faible au grand qu'il ne craint plus,
Comment les dévorer?

ARZÉNIE.

Si votre cœur murmure,
S'il se montre déja si sensible à l'injure,
Qu'a donc souffert celui que la fortune, hélas!
Du faîte des grandeurs a fait tomber si bas!
Allons, que les secours qu'apporte ma tendresse,
Soulagent les besoins dont le fardeau l'oppresse.
J'ai rassemblé, partant pour ces climats lointains,
Le peu que la fortune a laissé dans mes mains;
Et, quoiqu'en ces déserts la terre soit maudite,
L'or garde son pouvoir par-tout où l'homme habite.
J'en ai jusqu'à ce jour bien peu connu le prix;
Pour la première fois enfin je le chéris:
Il peut de mon époux adoucir la misère....
Vous a-t-il quelquefois parlé de votre mère?

ALEXAN.

De la route avec moi trompant les longs ennuis,
Il a daigné souvent s'ouvrir avec son fils,
S'expliquer sans détour sur tout ce qui le touche....
Mais votre nom jamais n'est sorti de sa bouche.
Je lui vais annoncer le bonheur que les cieux....

ARZÉNIE.

Non, ne lui dites point que je suis en ces lieux.
Pour votre mère ici montrez mieux votre zèle;
Sachez quel sentiment il garde encor pour elle;
Si sur lui ma tendresse aurait quelque pouvoir,
S'il serait, en un mot, heureux de me revoir.
Interrogez, mon fils, l'ame de votre père :
Cette ame devant vous ne pourra point se taire.
Avec quel autre enfin pourrait-il s'épancher?
Chez Béring aussitôt revenez me chercher.
J'attendrai mon destin, vous viendrez me l'apprendre.

ALEXAN.

Qui peut vous arrêter! et pourquoi donc suspendre?...

ARZÉNIE.

J'ai mes raisons, mon fils : voulez-vous me servir?

ALEXAN.

Eh! vous-même, sitôt voulez-vous me ravir
Cette unique douceur que le ciel m'a rendue?
Songez que si long-temps mon cœur vous a perdue!
Du poids de ses chagrins ce cœur trop surchargé,
Pour la première fois s'est senti soulagé.
Combien d'un tel moment il a goûté les charmes!
Laissez sur cette main tomber encor mes larmes.
Ma mère!... et savez-vous tout ce que j'ai souffert?
Savez-vous que ma sœur, en cet affreux désert....

ARZÉNIE.

Ne rouvre point, mon fils, ma blessure cruelle.
Je sais tout.

ALEXAN.

Savez-vous que la main paternelle,
De ma sœur, sous mes yeux, a creusé le tombeau?

ARZÉNIE.

Épargne à ma douleur cet horrible tableau.
Songe à ce qui m'amène en cette solitude,
Aux tourments de l'attente et de l'inquiétude.
Dans ce cruel état ne me fais point languir.
Mon fils....

ALEXAN.

Vous l'ordonnez.... je vais vous obéir.
Quand tout, depuis six mois, m'accable et me consume,
Cet instant est le seul passé sans amertume.
Le ciel veut s'apaiser; le ciel qui nous punit,
Nous regarde en pitié, puisqu'il nous réunit.

SCÈNE IV.

ARZÉNIE, SAMMIS.

SAMMIS.

Quel est votre dessein? que pouvez-vous attendre?

ARZÉNIE.

Sur le cœur d'un époux s'il ne faut rien prétendre;
Si ce cœur, désormais à mon amour fermé,
Sans peine à mon absence était accoutumé,
A partir à l'instant je suis déterminée.
J'irai finir ailleurs ma vie infortunée.
Dans les mains de mon fils je remettrai du moins
Ce que pour Menzicoff ont réservé mes soins,
Et soudain je retourne, à moi-même rendue,
Sans lui rien reprocher, mourir loin de sa vue.

SAMMIS.

Vous, mourir!

ARZÉNIE.

Mais, Sammis, quel est ce malheureux
Qui semble m'observer d'un regard curieux?

SCÈNE V.

ARZÉNIE, VODEMAR, SAMMIS,

VODEMAR, *à part.*

On ne me trompait point : oui, sans doute, c'est elle.
Arzénie!

ARZÉNIE.

Ah! Sammis! ô rencontre cruelle!
Je vois, je reconnais ce malheureux rival,
Lui de qui Menzicoff fut l'ennemi fatal,
Que mon époux perdit. Puis-je à ses yeux....

VODEMAR.

Madame,
Je vois à mon aspect le trouble de votre ame.
Vous craignez un reproche, et peut-être autrefois
J'aurais voulu sur vous défendre au moins mes droits.
L'inconstance du sort nous frappe l'un et l'autre.
Mais long-temps mon malheur a précédé le vôtre;
Et, jusque dans sa chute, un rival odieux
D'un triomphe nouveau vient offenser mes yeux!
Par-tout il me poursuit! Béring vient de m'apprendre
Ce que, pour Menzicoff, vous daignez entreprendre,
Madame; c'est beaucoup pour un traître, un ingrat....

ARZÉNIE.

Je pardonne la plainte à votre triste état;
Elle vous est permise, et même à plus d'un titre.
Mais je ne vous crois pas de mes devoirs arbitre.

Vous n'êtes pas non plus juge de mon époux.
Choisi par mes parents, il l'emporta sur vous;
Et Menzicoff alors, s'il eût daigné m'en croire,
A cette préférence eût borné sa victoire.
Sans vouloir cependant à vos yeux l'excuser,
Dans quel lieu, devant qui venez-vous l'accuser?
Quel temps pour le reproche, hélas! et pour les haines,
Dans ce séjour affreux des misères humaines,
Dans ce désert funeste, où la voix des malheurs
Instruit si bien l'orgueil du néant des grandeurs;
De tant d'infortunés qu'un même sort accable,
Celui qui hait le plus est le plus misérable.

SCÈNE VI.

VODEMAR, *seul.*

C'est moi, je le sens trop; elle a lu dans mon cœur.
Ce moment, cet aspect, ont aigri ma fureur.
Faut-il que d'un rival l'ascendant exécrable,
Tout abaissé qu'il est, et m'insulte et m'accable!
Sur ces bords détestés si long-temps retenu,
D'un malheureux banni nul ne s'est souvenu;
Et pour lui l'on fait tout, et tout se sacrifie!...
Ce n'est pas cependant qu'en voyant Arzénie,
L'amour que j'eus pour elle ait pu se ranimer;
Je suis trop malheureux : je ne puis plus aimer.
Mais si le ciel du moins permettait à ma rage
De troubler, de détruire un bonheur qui m'outrage!
Et si, de sa victoire empoisonnant les fruits,
Je le rendais à plaindre autant que je le suis!...
Jadis, l'ambition, la gloire et la tendresse

Se partageaient mon cœur en proie à leur ivresse.
Ce cœur des passions était l'ardent foyer;
Mais la haine aujourd'hui l'a rempli tout entier.
Ah! que pour Menzicoff je la sens redoublée;

SCÈNE VII.

VODEMAR, BÉRING, GARDES.

BÉRING, *une lettre à la main.*

De ces lieux sur mes pas la garde rassemblée
Vient offrir ses respects au nouveau gouverneur
Qu'a dans la Sibérie établi l'empereur.

VODEMAR.

Qui? moi!

BÉRING, *lui donnant la lettre.*

Vous l'apprendrez en ouvrant cette lettre.
Au conseil de Tobolsk le czar a fait remettre
L'ordre qu'en ce jour même Osterman m'a rendu.
Dans les murs de Tobolsk vous êtes attendu.
Osterman, député par le jeune monarque,
De votre dignité vous apporte la marque.
Commandez en ces lieux jusqu'à votre départ.
Gardes, qu'on prenne en tout l'ordre de Vodemar.

SCÈNE VIII.

VODEMAR, GARDES.

Le sort semble, il est vrai, réparer mon outrage.
Du vieux d'Olgorouki je reconnais l'ouvrage;
Lui seul de son ami finit l'oppression.

De l'état où je suis, de tant d'abjection,
A ce brillant degré d'honneur et de puissance,
Sans doute, je l'avoue, il est quelque distance.
Même un autre que moi pourrait s'en éblouir.
Ce cœur trop ulcéré ne peut plus en jouir.
Ce haut rang, après tout, malgré tout son vain lustre,
M'éloignant de la cour, n'est qu'un exil illustre;
Et vieillir dans ces lieux, régner sur des déserts,
Est-ce assez pour payer les maux que j'ai soufferts?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

MENZICOFF, ALEXAN.

MENZICOFF.

Oui, je sais quel pouvoir l'empereur lui confie :
Je l'apprends sans effroi, je le vois sans envie.
Le conseil de Tobolsk vient, pour comble d'honneur,
Chercher jusqu'en ce lieu le nouveau gouverneur;
Et de sa dignité l'éclat s'augmente encore
Du nom de vice-roi, dont le czar le décore.
Sa dépouille jadis a passé dans mes mains :
Je vois avec plaisir que de meilleurs destins
Éloignent un rival dont je craignais l'approche,
Et dont le seul aspect me semblait un reproche.
Qu'il jouisse du rang qu'on lui vient d'accorder :
Qui souffrit si long-temps doit savoir commander.

ALEXAN.

Souvent un long malheur n'instruit qu'à la vengeance.
Il vous hait.

MENZICOFF.

Il le doit.

ALEXAN.

Sa nouvelle puissance
Armera cette haine, et je crains tout de lui....

Mais sur un autre objet souffrez-vous qu'aujourd'hui,
Pour la première fois, j'interroge mon père?
Permettez-vous qu'un fils vous parle de sa mère?

MENZICOFF.

De ta mère.... ah! pourquoi?...

ALEXAN.

Je dois être étonné
Que vous gardiez sur elle un silence obstiné.
Je sortais de l'enfance, et pourtant sa disgrâce
A laissé dans mon âme une profonde trace.
Il ne m'appartient pas d'être juge entre vous;
Mais c'est ma mère enfin : vous fûtes son époux....
Vous gémissez! la loi rompit votre hyménée,
Mais votre cœur enfin l'avait-il condamnée?
Et ce cœur, qui s'est tu sur ce grand intérêt,
Veut-il toujours au mien dérober ce secret!

MENZICOFF.

Non; quoiqu'en soupirant, je m'en vais te répondre.
Cet entretien, sans doute, a de quoi me confondre.
Je le dois à mon fils : sans rien dissimuler,
L'âme de Menzicoff consent à te parler.
Tu sauras mes erreurs et leur source funeste,
Et l'éternel remords, le seul fruit qui m'en reste.
Je te dois avouer l'inestimable prix
Que je mis aux grandeurs dont héritait mon fils.
Quel sacrifice! ô ciel! et combien je l'expie!
Si j'ai craint devant toi de parler d'Arzénie,
Ah! c'est qu'à ce seul nom, mon âme, avec terreur,
De son plus grand forfait se rappelle l'horreur.
Ce nom si long-temps cher, qui maintenant m'effraie,
Fait saigner de mon cœur la plus sensible plaie.
Tantôt, quand Volsmar est venu la rouvrir,

Non, tu ne conçois pas ce qu'il m'a fait souffrir.
O ! de l'ambition fatale tyrannie!
En la sacrifiant, j'adorais Arzénie.
Près d'elle j'ai trouvé ces secrètes douceurs,
Qui remplissent souvent le vide des honneurs.
Je venais déposer dans un commerce aimable,
Ce poids des grands emplois qui souvent nous accable.
Combien de fois (hélas! il men souvient toujours)
Las de ce joug brillant, imposé sur mes jours,
Traînant autour de moi les soins, les défiances,
Poursuivi de soupçons, entouré de vengeances,
Craignant des ennemis qui m'assiégeaient par-tout,
Craignant même le maître à qui j'immolais tout,
J'allais voir Arzénie, et sa grace touchante
Répandait dans mon ame une paix consolante;
Son amour me rendait un moment de bonheur;
Et l'orage, à sa voix, se taisait dans mon cœur.

ALEXAN.

Comment renonciez-vous à cette chaîne heureuse?

MENZICOFF.

Que ne peut du pouvoir la soif impérieuse!
Je ne m'excuse point; mais songe au moins, mon fils,
Quel avenir brillait à mes yeux éblouis;
Quel chemin, de la fange où je pris la naissance,
Jusqu'au rang dont j'osai concevoir l'espérance;
Et quel champ de lauriers je crus voir devant moi.
Près du trône placé, je n'eus dans mon emploi
Rien qu'une autorité subalterne et précaire;
Il faut pour la garder une éternelle guerre:
L'on tourne malgré soi contre ses ennemis,
Les soins et les talents qu'on doit à son pays.
De mes fautes, hélas! telle fut l'origine.

Contre des concurrents ligués pour ma ruine,
J'armai tout le crédit entre mes mains remis,
Et pour ne pas tomber tout me parut permis,
Le prince à ces dangers ne se voit point en butte;
Il parle, on obéit; il veut, on exécute;
Et d'un génie heureux si les cieux l'ont orné,
Dans son brillant essor il n'est jamais borné.
J'embrassais dans le mien une carrière immense.
Possesseur une fois de la toute-puissance,
Jusqu'au grand nom du Czar je voulais m'élever,
Et ce qu'il commença je voulais l'achever.
Que n'eût point fait, grand Dieu! sous l'œil de mon génie,
De ce peuple naissant la première énergie;
Ce peuple qui se croit sous la garde du sort,
Et s'avance sans crainte au-devant de la mort;
Cette terre du nord, en héros si féconde,
Qui toujours enfanta les conquérants du monde!
Je voulais, menaçant les murs de Constantin,
Maître des bords d'Asoph, dominer sur l'Euxin;
De là faire trembler le Bosphore barbare.
Et contre l'Ottoman déchaîner le Tartare;
Sur-tout venger du Pruth l'affront encor récent.
Le Danube, couvert des débris du croissant,
Eût sous un joug nouveau roulé ses eaux captives;
Bizance même eût vu nos vaisseaux sur ses rives,
Insulter l'Hellespont de sa honte indigné,
Et fouler en vainqueurs l'Archipel étonné.
Alors si quelque tache eût flétri ma mémoire,
Mes fautes se couvraient de l'éclat de ma gloire.
J'ai perdu tous mes droits sur la postérité,
Et c'est à tous mes maux un malheur ajouté;
C'est ce que dans sa chute un ministre regrette:

Il porte dans son cœur, au fond de la retraite,
Ses vœux, sa politique et ses desseins trompés,
Les ressorts des états à ses mains échappés.
C'est ainsi qu'à mes sens quelquefois retracées,
De mon ambition les trompeuses pensées,
Des rêves de la gloire agitent mon sommeil:
La honte et les remords m'attendent au réveil.

ALEXAN.

Dans ces nobles projets je reconnais votre ame;
Le pardon que pour vous tant de grandeur réclame,
Votre cœur cependant ne se l'est point donné?

MENZICOFF.

Non, mon destin dès-lors était empoisonné.
L'effort qu'il m'en coûtait, la perte d'Arzénie,
D'un voile de douleur enveloppa ma vie.
Mon secret repentir démentait mes flatteurs,
Et je me jugeai vil au faîte des honneurs.
Jusques-là, des remords la révolte importune
N'avait pu me troubler au sein de ma fortune.
Alors je ressentis leur aiguillon vengeur;
Mes crimes oubliés rentrèrent dans mon cœur.
Tout semblait présager ma chute et mon supplice:
Présages trop certains, hélas! l'impératrice,
Dont je crus vainement partager le pouvoir,
Dans la tombe avec elle emporta mon espoir.

ALEXAN.

Et loin de rappeler une épouse fidèle....

MENZICOFF.

Trop fatal embarras d'une ame criminelle!
Et comment renouer, après un tel éclat,
Des nœuds que j'osai rompre aux yeux de tout l'état?

Comment oser paraître aux regards d'Arzénie?
Il semblait que depuis que je l'avais bannie,
J'eusse oublié ses maux, loin de les adoucir;
Que contre elle mon cœur cherchât à s'endurcir.
Que dis-je? un nouveau règne, une cour orageuse;
Et l'enfance du prince, et sa faveur douteuse,
D'abord à d'autres soins tournèrent mes esprits.
Enfin, lorsqu'à ta sœur son hymen fut promis,
De ce crédit si grand la flatteuse apparence,
A mon cœur incertain rendit la confiance.
A mes ordres soumis, c'est peu que le sénat
Déja de mes enfants eût assuré l'état;
J'allais venger enfin les droits de l'innocence;
Et dût un peuple entier m'accuser d'inconstance,
J'étais sûr que le czar allait m'autoriser
A reprendre un lien qu'on m'avait vu briser.
Mon ame impatiente appelait Arzénie.
Là, du ciel trop long-temps la vengeance assoupie,
A son réveil terrible allait me foudroyer;
Je sentais tout mon crime, et ne pus l'expier.
L'heure du repentir était trop tard venue,
Tu devais à mes vœux n'être jamais rendue,
Épouse infortunée! hélas! et ton amour
Ne dut pas profiter d'un si juste retour!
Je ne demande point à ce ciel que j'implore,
L'inespéré bonheur de te revoir encore.
Dans ces déserts du moins si mes regrets perdus,
De ton cœur une fois pouvaient être entendus!
Mais non, loin de tes yeux il faudra que je meure;
Tu ne sauras jamais que ton époux te pleure.
Ma voix en expirant réclamera ta foi,
Et mon dernier soupir n'ira pas jusqu'à toi.

ALEXAN.

Qui sait ce que le ciel vous réserve?... mon père!...
Ah! peut-être.... ainsi donc votre épouse, ma mère,
A conservé sa place au fond de votre cœur!
Malgré tous ses affronts, malgré tout son malheur,
Elle-même sans doute, hélas! vous aime encore.

MENZICOFF.

Que dis-tu? m'aimer! elle! ah! si son cœur m'abhorre,
Il rend justice au mien qui l'a sacrifié.
Le dernier de mes vœux est d'en être oublié.

ALEXAN.

Elle, vous oublier! vous haïr! Arzénie!
(*à part.*)
Si vous saviez.... bientôt.... Non, mon ame ravie
Ne peut plus contenir ce secret renfermé.
(*haut.*)
Non, jamais votre fils ne vous a tant aimé.
Combien il a joui de ce qu'il vient d'entendre!
Ma joie en votre sein se plaît à se répandre,
(*à part.*)
Je vous quitte, et reviens. Elle attend mon retour;
Chaque instant que je perds, je l'ôte à son amour.

SCÈNE II.

MENZICOFF, *seul.*

Quel est donc ce transport que je ne puis comprendre?
Tout plein d'un sentiment et si vif et si tendre,
Il me laisse, il s'échappe. Où va-t-il? quel espoir,
Dans ses discours confus, m'a-t-il fait entrevoir?
Qu'il paraissait touché de mon remords sincère,

De l'amour que mon cœur garde encore à sa mère!
Ah! de cet âge heureux que rien n'a corrompu,
Les premiers mouvements sont tous pour la vertu.
Il vient....

SCÈNE III.

MENZICOFF, ARZÉNIE, ALEXAN.

ARZÉNIE, *entrant avec précipitation.*
C'en est assez pour cette ame enflammée;
Je mourrai dans ses bras, puisque je suis aimée.
(*avançant vers Menzicoff.*)
Cher époux!...

MENZICOFF.
Juste ciel!

ARZÉNIE, *retombant dans les bras d'Alexan.*
Tous mes sens sont saisis,
Et mes pas chancelants.... Soutenez-moi, mon fils.

MENZICOFF.
Arzénie! est-il vrai?

ALEXAN.
Jouissez, ô mon père,
Du prix de vos remords: c'est elle, c'est ma mère,
Que sa seule tendresse a conduite en ces lieux.

MENZICOFF.
Quoi! c'est pour moi!..qu'entends-je! est-il possible? ô cieux!

ARZÉNIE.
Oui, tu me connais mal, si tu doutes encore.
L'époux qui m'a trahie, et que toujours j'adore,
Sur ses pas à jamais m'enchaîne et me conduit;
La haine ici t'exile, et mon amour t'y suit.

De nos biens envahis je t'apporte les restes;
Je partage ton sort dans ces déserts funestes;
Et si ton cœur me rend ce qu'il m'avait ôté,
S'il se repent, s'il m'aime, il a tout mérité.

MENZICOFF.

D'attraits et de vertus modèle auguste et rare,
Ton oppresseur ingrat, ton ennemi barbare,
L'auteur de tant d'affronts qu'il n'a point expiés,
Est-il digne en effet de tomber à tes pieds?

(*Il se jette à ses genoux. Arzénie veut le relever.*)

Laisse-moi devant toi baisser des yeux coupables,
Arroser de mes pleurs tes traces respectables.
Oui, ce triste séjour par tes pas honoré,
Ce lieu devient un temple, et tu l'as consacré.
Daigne du repentir y recevoir les larmes.

ARZÉNIE.

Lève-toi, Menzicoff : ne trouble point les charmes,
Les douceurs d'un moment qui passe mon espoir.

MENZICOFF.

Quoi! tu peux oublier un attentat si noir!
Tu peux envisager ce traître, ce parjure,
Sans que le souvenir de ton horrible injure
Soulève tous tes sens et rappelle le jour....

ARZÉNIE.

Ah! tu ne connais pas tout ce que peut l'amour,
Comme il jouit des pleurs que le remords lui donne,
Combien il est heureux au moment qu'il pardonne!
Éloigne un souvenir dont je te vois confus.
Tu gémis de mes maux : je ne m'en souviens plus.
Sans ces égarements que ta douleur déplore,
Tu n'aurais su jamais à quel point je t'adore;
Tu n'aurais pas sur moi connu tout ton pouvoir.

MENZICOFF.

Ah! je croyais ici mourir sans te revoir.
Mais ne crois pas pourtant, femme trop magnanime,
Qu'une seconde fois te prenant pour victime,
De ta propre vertu j'abuse contre toi.
Je t'ai revue, hélas! c'est déja trop pour moi,
Trop pour un malheureux dont le destin t'opprime.
Tu m'as plus que jamais fait sentir tout mon crime.
Mon châtiment sur toi serait-il étendu?
Mon sort est de pleurer le bien que j'ai perdu,
De voir dans ces déserts la nature irritée,
Se conformer au deuil d'une ame tourmentée.
Mais toi, pourquoi veux-tu vivre dans ce séjour?
Accoutumée au luxe, aux plaisirs d'une cour,
A tout l'éclat qui suit le rang et l'opulence,
Peux-tu de ces climats soutenir l'inclémence?

ARZÉNIE.

Qui? moi!

MENZICOFF.

Quitte, crois-moi, ces lieux infortunés;
Remporte les présents que tu m'as destinés:
Qu'ils soulagent ton sort dans un plus doux asyle;
Ils sont contre mes maux un secours inutile.
Mes maux sont dans mon cœur: rien ne peut les guérir.

ARZÉNIE.

Cruel, que me dis-tu? Moi! je pourrais souffrir
Que sans moi Menzicoff....

MENZICOFF.

Consulte un fils qui t'aime.
Ton fils à cet effort s'opposerait lui-même.
Il sait trop....

ALEXAN.

Se peut-il qu'un devoir si cruel
S'oppose à ce bonheur que nous rendait le ciel!
(*à Arzénie.*)
Hélas! votre présence à tous deux est si chère!
Cependant, je l'avoue; il est trop vrai : mon père,
Par l'amour averti, peut redouter pour vous
Les horreurs d'un séjour, affreux même pour nous.
Il peut, épouvanté de ce lieu si sauvage....

ARZÉNIE.

J'ai souffert l'abandon, l'injustice et l'outrage,
Et j'ai vécu pourtant; ma force a résisté
A ce dernier excès de la calamité.
J'ai bien pu, sans mourir, perdre ce que j'adore.
Je puis tout supporter, puisque je vis encore.
Mais, dis-moi, Menzicoff m'aime-t-il en effet?

MENZICOFF.

Peut-être étais-je indigne, après un tel forfait,
De mêler aux remords dont la voix me tourmente,
De ce pur sentiment la tendresse innocente.
Mais quand l'ambition m'avait tant égaré,
Alors que de ce cœur, à ses erreurs livré,
La vertu pour jamais semblait être bannie,
Je crus la retrouver en aimant Arzénie;
Et si l'amour lui seul pouvait tout expier,
Près de toi, près d'un fils, et loin du monde entier,
S'il fallait....

ARZÉNIE.

Tu peux tout, oui, tu peux tout pour elle.
Non, ce n'est point assez qu'à ses liens fidèle,
Jusque dans ces climats elle ait pu te chercher,
Qu'elle veuille ici même à ton sort s'attacher;

Que la honte où deux ans elle se vit livrée,
Dans ton cœur, dans le sien, soit enfin réparée;
Elle doit l'être encore aux yeux de l'univers.
On viola des nœuds à tous deux long-temps chers;
Il faut les resserrer, et de notre hyménée
Consacrer de nouveau la chaîne profanée.
Ah! cet hymen, garant de nos premiers amours,
Fut jadis un triomphe offert à mes beaux jours;
L'appareil du pouvoir en relevait la fête:
Aujourd'hui que sur nous la disgrace s'arrête,
Viens, un temple rustique élevé dans ces lieux,
Asyle obscur, ouvert à quelques malheureux,
Recevra de nos cœurs les promesses dernières,
Et sa simplicité convient à nos misères.
Nos vœux plairont au ciel qui nous a regardés;
Et prononcés sans faste, ils seront mieux gardés.
Voilà l'ambition qui m'enflamme et me guide.
Ne trompe point l'espoir où mon bonheur réside,
Et laisse désormais ton épouse et ton fils
Se partager le poids de tes maux adoucis.
L'infortune, crois-moi, ne m'est plus étrangère;
Mon amour m'en rendra la charge plus légère.
Je trouverai du moins ce charme en nos malheurs,
De prodiguer pour toi des soins consolateurs,
D'écarter les chagrins de ton ame affligée,
De te faire oublier que tu m'as outragée.

MENZICOFF.

Où suis-je? Quel attrait, quel pouvoir inconnu
S'empare en un moment de mon cœur éperdu!
De ce cœur transporté souveraine maîtresse,
O! comment t'exprimer le plaisir et l'ivresse
Que tu fais succéder à mon état affreux!

Qu'il est doux d'être aimé quand on est malheureux !
Le voile tombe enfin : l'erreur est dissipée.
Ah ! grand Dieu ! que long-temps mon ame fut trompée !
Qu'elle s'est égarée en cherchant le bonheur !
Non, le pouvoir, la cour, la gloire, la faveur,
Rien, pas même le trône où l'on m'a vu prétendre,
Rien ne vaut ce moment où je viens de t'entendre.
Oui, tout est oublié, ma chute, mes revers ;
Tu viens autour de moi d'enchanter les déserts.
Mon ame à ton amour est tout entière ouverte ;
Et j'ai pu des honneurs tant regretter la perte !
Ah ! lorsque de son rang Menzicoff descendit,
Qui l'eût cru qu'en ces lieux le bonheur l'attendît ?
Mon cœur le trouve enfin ; il nage dans la joie.
Que du sort contre moi la rigueur se déploie ;
Dans tes bras, dans ton sein, je brave tous ses traits :
C'est là que le malheur ne m'atteindra jamais.

ALEXAN.

O ! que pour votre fils ces transports ont de charmes !
Que je chéris les pleurs que je mêle à vos larmes !
Mais Béring vient à nous : il paraît consterné.

SCÈNE IV.

MENZICOFF, ARZÉNIE, ALEXAN, BÉRING, GARDES.

BÉRING, *à Arzénie.*

Je remplis à regret l'ordre qu'on m'a donné.
Quelque triste qu'il soit, je ne saurais l'enfreindre ;
Et puisse-t-il pour vous être le seul à craindre !
J'ignore à Vodemar ce qui peut l'inspirer ;

Mais, madame, de vous il se veut assurer.
Il faut suivre mes pas.

ARZÉNIE.

Je reste anéantie.

MENZICOFF.

La foudre m'a frappé.

ALEXAN.

Je frémis.

MENZICOFF.

Arzénie!

ARZÉNIE.

Que prétend Vodemar? D'où vient qu'il me poursuit?

BÉRING.

De ses raisons, madame, il ne m'a point instruit;
Mais lui-même avec vous va s'expliquer sans doute.

ARZÉNIE.

Allons, il faut céder.... Allons, quoi qu'il en coûte.

MENZICOFF.

Je te retrouve à peine, et déja je te perds,
Chère Arzénie! Eh quoi!...

ARZÉNIE.

Va, ce nouveau revers,
De nos jours agités est le dernier orage:
Il sera passager; compte sur mon courage.

ALEXAN.

Ma mère!...

ARZÉNIE, *à tous les deux.*

Adieu, mon fils; ne craignez rien pour moi.
(*à Menzicoff.*)
Je cesserai de vivre, ou je vivrai pour toi.

SCÈNE V.

MENZICOFF, ALEXAN.

MENZICOFF.

Où vont-ils l'entraîner? Sa haine envenimée,
Tu l'avais trop prévu, contre nous s'est armée.
Il veut me l'arracher.... Va le trouver, mon fils.
Il ne peut te compter parmi ses ennemis.
Jamais tu n'as blessé ce cœur impitoyable;
De son abaissement tu ne fus point coupable.
Mon nom fait ton seul crime, il est trop expié,
Et ton âge a le droit d'inspirer la pitié.
Va le trouver, fais-toi cet effort nécessaire;
Ne rougis point, mon fils, de prier pour ton père.
Dis-lui : « Ce n'est pas moi que vous devez haïr.
« Je ne vous ôtai rien : vous m'allez tout ravir.
« D'un jeune infortuné recevez la prière.
« Ayez pitié d'un fils qui demande sa mère. »
Ah! je vois tous tes sens de honte humiliés;
Je ne t'élevai pas pour tomber à ses pieds.
Mais n'importe, il le faut, et c'est toi que j'implore.

ALEXAN.

C'est s'abaisser en vain : ce cœur qui vous abhorre,
Pourra-t-il, à ma voix, se laisser attendrir?
Le barbare! il jouit quand il vous voit souffrir.
Il frémit qu'Arzénie à vos vœux soit rendue.

MENZICOFF.

Je ne puis désormais vivre loin de sa vue.
Va, près d'elle du moins demande d'être admis.
Peut-on lui refuser l'entretien de son fils?

Sache ce qui sur nous attire cet orage;
Ce que veut Vodemar, ce que prétend sa rage.
Je veux revoir Béring : Béring commande ici;
Peut-être par ses soins je puis être éclairci.
Nous avons cru dans lui voir une ame sensible :
Il faut sortir enfin de ce tourment horrible.
Joins tes efforts aux miens : ce dernier coup du sort,
S'il n'est pas repoussé, ce coup porte la mort.

(*Tous deux sortent ensemble.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

MENZICOFF, BÉRING.

MENZICOFF.

Cruel! que m'as-tu dit! quoi! je l'aurais perdue!
Arzénie à Tobolsk doit être retenue!
Et de quel droit enfin? Qu'a-t-elle fait? Pourquoi
La frappe-t-il des traits qu'il dirigeait sur moi?
Peut-il impunément opprimer l'innocence?

BÉRING.

Il allègue du moins, avec quelque apparence,
Qu'elle n'a pu jamais, sans l'ordre de la cour,
Se rendre près de toi dans ce fatal séjour,
Ni suivre, quelque amour qui dans ces lieux l'appelle,
Les destins d'un banni qui n'est plus rien pour elle.
Attendant que le czar en ait pu décider,
Vodemar, dans Tobolsk, a droit de la garder.
Tu ne peux ignorer qu'il est ici son juge.

MENZICOFF.

Ah! dis son ravisseur. Il n'est plus de refuge,
C'en est fait : sans retour nos vœux sont confondus,
Et de mon désespoir les cris seront perdus.
Où demander justice? à qui me faire entendre?
Et de mes ennemis ai-je droit d'en attendre?

Non, ma voix vainement ose la réclamer....
Je ne respirais plus, hélas! que pour l'aimer.
Elle me rendait tout : je perds tout avec elle :
On déchire ce cœur qui crie et la rappelle.
Je demeure abattu sous un bras oppresseur.
Puisse du moins un jour, puisse le ciel vengeur....
Mais, quels souhaits former contre cette ame dure?
Connaîtra-t-il jamais les tourments que j'endure?
Jamais les mêmes coups frapperont-ils son cœur?
Il faut tout mon amour pour sentir mon malheur.

BÉRING.

A de pareils transports j'ai peine à te connaître.
Qui! toi! jusqu'à ce jour de tes sens toujours maître!...

MENZICOFF.

Je n'avais rien connu, rien souffert, non.... ô cieux!
C'est de ce seul moment que je suis malheureux.
Les pertes de l'orgueil, après tout, sont légères :
On peut les oublier; mais ces larmes amères,
Ces pleurs du désespoir, ce sang que la douleur
Fait couler lentement des blessures du cœur,
Voilà, voilà mon sort en perdant Arzénie.
Je ne céderai point à tant de tyrannie.
Au conseil de Tobolsk j'irai me présenter.

BÉRING.

Et qu'en espères-tu? Peux-tu bien te flatter
Que contre Vodemar il prenne ta défense?
Ce n'est pas qu'à Tobolsk on aime sa puissance:
Le conseil est blessé que le jeune empereur
Ait tiré de l'exil leur nouveau gouverneur.
On hait de Vodemar la dureté farouche.
Mais d'ailleurs, penses-tu que ta plainte les touche?

MENZICOFF.

A Vodemar lui-même il faut donc m'adresser!

BÉRING.

Vodemar vers ces lieux est prêt à s'avancer
Au-devant du conseil qui vient lui rendre hommage.
Il va venir : tu peux l'attendre à son passage.
Mais garde à ton courroux de te trop emporter.
Souviens-toi qu'il peut tout, qu'il le faut redouter.
Songe, quoique ton sort soit déja trop à plaindre,
Qu'avec tant de pouvoir, tant de haine est à craindre.

SCÈNE II.

MENZICOFF, *seul.*

Je n'en ressens que trop les effets inhumains.
Quoi! laisser Arzénie en ses barbares mains!
Mon fils vient. Il paraît dans un désordre horrible.

SCÈNE III.

MENZICOFF, ALEXAN.

MENZICOFF.

Eh bien! parle; as-tu vu ce tyran inflexible;
As-tu pu l'aborder?

ALEXAN.

Mon père!... Oui, je l'ai vu.
Dieu! qu'il m'en a coûté! mais vous l'avez voulu.
J'ai paru devant lui. Quel abord! quel supplice!
Je ne vous fis jamais un plus grand sacrifice.
Ma voix était tremblante, et mes regards baissés;

Tous mes sens frémissaient de douleur oppressés;
Et si du moins l'aspect de ma mère attendrie,
De ce tigre avec moi conjurant la furie,
N'eût ranimé mes sens de ma honte effrayés,
Peut-être que j'allais expirer à ses pieds.
Jusqu'à le supplier enfin j'ai pu descendre.
Il repoussait ma plainte; et sans daigner m'entendre,
Lançait sur Arzénie un regard plein d'horreur.
Non, jamais la vengeance et la sombre fureur
N'ont gravé sur un front un plus noir caractère.
De reproches sanglants il accablait ma mère.
Son courroux redoublait, sur-tout en vous nommant.
Elle a pâli d'effroi : j'ai cru voir le moment,
Qu'elle allait succomber à ses vives alarmes:
Votre fils dans ses bras s'est jeté tout en larmes.
Le barbare! bien loin de s'en laisser toucher,
Sans pitié, de ses bras il m'a fait arracher,
En m'annonçant enfin, d'une voix absolue,
Qu'il fallait pour jamais renoncer à sa vue.
Je suis sorti la rage et la mort dans le sein.

MENZICOFF.

O mon fils!

ALEXAN.

Quelque temps j'ai marché sans dessein,
Dans mon cœur déchiré remportant mes outrages.
Je me suis arrêté vers ces rochers sauvages,
Qui hérissent au loin les rives de l'Yrtis.
Je pleurais, immobile et sur la pierre assis.
Un soldat a passé: mes plaintes gémissantes,
Mon visage baigné de mes larmes brûlantes,
Et ma jeunesse enfin, et la compassion,
Semblaient ouvrir son ame à mon affliction.

Il m'a, dans mes chagrins, offert son assistance.
Je m'écrie à ce mot, et plein de ma vengeance,
Je fais briller soudain à ses yeux éblouis,
L'or qu'aujourd'hui ma mère en mes mains a remis;
Et d'un seul sentiment l'ame toujours frappée,
« Prends cet or, ai-je dit, donne-moi ton épée. »
Surpris de ce transport, il m'interroge; et moi,
Ne pouvant soupçonner la pitié ni la foi,
J'ai conté mes malheurs; et s'il servait mon père,
J'ai promis à ses vœux un plus riche salaire;
Que s'il nous arrachait de ce lieu détesté,
Il ne connaîtrait plus la triste pauvreté.
Il promet tout; il joint son zèle à ma furie.
Cette nuit chez Béring, où l'on garde Arzénie,
Ce soldat veille seul; il peut nous la livrer.
Que dis-je? chez Béring il peut me faire entrer.
Oui, jusqu'à Vodemar il conduira ma rage,
(*Il montre une épée cachée sous ses habits.*)
Et ce fer dans son sang lavera mon outrage.
Je sais que le succès peut tromper mon effort;
Mais je puis, sans pâlir, envisager la mort.
Osons tout. Ce soldat, jusqu'aux hordes tartares,
S'offre à guider nos pas. On dit que ces barbares,
Malgré leur brigandage et leur férocité,
Ont conservé les lois de l'hospitalité;
Et ce triste refuge est préférable encore
A ce joug accablant du tyran que j'abhorre.

MENZICOFF.

Veillez sur lui, grand Dieu! Dieu! ne punissez pas
Ce cœur ardent et fier, et trop sensible, hélas!
Ton courage te trompe et ta fureur t'égare!
Mon cher fils; comme toi je déteste un barbare,

Un féroce ennemi, de qui la lâcheté
Outrage la faiblesse et la calamité.
Mais veux-tu qu'approuvant une fougue imprudente,
J'engage en ces dangers ta jeunesse innocente?
Ton courage me charme, il m'effraie encor plus.
Ah! si tous mes efforts deviennent superflus.
Je puis tout hasarder dans mon malheur extrême;
Mais du moins je ne veux exposer que moi-même.
Faut-il descendre ici du faîte du pouvoir,
À ces obscurs complots, enfants du désespoir!
Serait-ce donc ainsi qu'il faut finir ma vie?
Ah! que la tienne au moins si justement chérie,
Ne t'expose jamais.... Si l'on t'allait trahir!
Si ce fer dans tes mains!... ah! tout me fait frémir.
Ce soldat.... Mais que vois-je?...

SCÈNE IV.

MENZICOFF, ALEXAN, ARZÉNIE, DEUX GARDES.

MENZICOFF.

O ma chère Arzénie!
Je te revois encor! me seras-tu ravie?
Toi....

ARZÉNIE.

Vodemar me suit: il marche sur mes pas.
Je n'ai qu'un seul instant à te revoir.... hélas!
Si j'ai pu l'obtenir, sans doute que sa haine
Se fait de nos tourments une joie inhumaine,
Et qu'il veut, le cruel, en repaître ses yeux.
Garde de succomber à nos revers affreux.

Le conseil de Tobolsk soutient mon espérance.
Mon nom peut-être encore aura quelque puissance.
Ah! quand je pouvais tout, j'ai fait du bien à tous.
De son autorité le conseil est jaloux.
Celle du vice-roi peut être balancée,
Et ma prière encor pourrait être exaucée.
Ne désespérons point. On marche vers ces lieux.
On abrège l'instant de nos tristes adieux.

MENZICOFF, *à son fils.*

Va, sors, de tes transports tu ne peux te défendre.
Va; garde-toi sur-tout d'oser rien entreprendre.

ALEXAN.

Vous le voudrez trop tard : il n'en sera plus temps.
(*Il sort.*)

SCÈNE V.

MENZICOFF, ARZÉNIE, VODEMAR, *décoré des marques de sa dignité*, SUITE.

VODEMAR, *à un garde au fond du théâtre.*

Allez, exécutez ces ordres importants;
Et de tout, en ce lieu, venez me rendre compte.
(*Le garde sort.*)

MENZICOFF.

Quelle horreur à sa vue il faut que je surmonte!

VODEMAR.

Oui, je l'ai dit, je puis vous confondre tous deux.
(*à Arzénie.*)
A quel titre osez-vous paraître dans ces lieux?
De quel droit Arzénie, en ces déserts menée,
Au destin d'un banni veut-elle être enchaînée?

ARZÉNIE.

Un époux....

VODEMAR.

Lui, madame! Ah! ne réclamez plus
Devant lui, devant moi, des nœuds qu'il a rompus;
Il vous désavouerait; mais quand même Arzénie
Jamais à Menzicoff n'eût cessé d'être unie,
Puisque le même arrêt ne vous condamne pas,
Vous ne pourriez encor le suivre en ces climats.
Quand l'empereur ici fait conduire un coupable,
De ce sujet proscrit que son courroux accable
Nul ne peut, sans son ordre, accompagner les pas;
C'était à vous sur-tout de ne l'oublier pas.
Il est de mon devoir au moins de vous l'apprendre.
Je sais à l'empereur quel compte j'en dois rendre.
Attendez dans Tobolsk son ordre souverain.
Vous y suivrez mes pas.

MENZICOFF.

Non, rival inhumain!...

ARZÉNIE.

Grand Dieu! dans quel excès de misère inouïe
Avez-vous, par degrés, pu conduire Arzénie!
Qui m'eût dit qu'il faudrait voir ce rivage affreux,
Et que, par un retour encor plus douloureux,
Le plus grand de mes maux fût d'en être arrachée!
Hélas! à l'œil du jour cette terre cachée,
Où l'homme, succombant aux plus rudes travaux,
Souffre tous les besoins, combat tous les fléaux,
Où l'on réclame en vain les secours de la vie,
Voilà donc, juste ciel! le séjour qu'on m'envie!
Deux malheureux, perdus au bout de l'univers,
Ne peuvent pas ensemble habiter des déserts,

Pleurer sur des rochers, et confondre leurs larmes!
Ah! pour toi la vengeance a-t-elle tant de charmes,
Trop cruel Vodemar? Et malgré ta fureur,
Peux-tu ne pas rougir d'accabler le malheur?
Tu viens de retrouver les honneurs, la puissance;
Quand nos maux sont comblés, ton bonheur recommence.
Jouis-en, va, jouis de ce poste éclatant,
Va montrer à Tobolsk le maître qu'il attend,
Et laisse Menzicoff et la triste Arzénie
Dans l'exil et le deuil ensevelir leur vie.
L'état où tu les vois ne peut-il t'émouvoir?

VODEMAR.

Je vous l'ai déja dit : je remplis mon devoir.
Pour qui donc osez-vous espérer la clémence?
A qui reprochez-vous d'écouter la vengeance?

MENZICOFF.

Barbare! (car enfin ma constance est à bout)
Oui, je t'ai tout ravi, quand tu possédais tout.
J'osai, quand je rampais dans la foule commune,
Attaquer Vodemar dans sa haute fortune :
J'ai su l'en renverser : enfin, si ma rigueur
Fit durer ton exil autant que ma faveur,
Est-ce moi qui devais, du sein de la disgrace,
Rappeler le rival dont j'occupais la place?
J'ai cru la politique et la nécessité.
Mais ta basse vengeance et ta férocité
Foulent un ennemi tombé dans la poussière;
Ta cruauté tranquille écrase ma misère.
Dans ce cœur malheureux, percé de toute part,
Ta rage trouve encore où placer le poignard.

VODEMAR.

Va, ne t'en prends qu'à toi si je suis implacable.

Toi seul m'as pu former un cœur impitoyable.
Ce cœur qui de ses maux fit son seul entretien,
N'a plus d'autre bonheur que de ravir le tien.
Que veux-tu cependant? Eh quoi! dans sa présence
(*montrant Arzénie.*)
Tu te plains d'un arrêt que ton remords devance!
Je n'ai que trop de droits pour l'ôter de tes yeux;
En as-tu pour l'oser retenir en ces lieux?
Ton ame à son aspect doit être confondue,
Et sur elle tu peux lever encor la vue!
Que prétends-tu, dis-moi, sur ses jours, sur son cœur.

MENZICOFF.

Mes remords m'en ont dit bien plus que ta fureur.
Tu ne m'apprendras point à connaître mon crime;
Mais s'il est oublié, si cette ame sublime
Redemande un lien que j'avais déchiré,
Et qu'un effort si beau va rendre plus sacré,
J'ose défendre alors les droits qu'elle me donne;
J'ose encore l'aimer alors qu'elle pardonne.
Et tu peux, contre nous lâchement acharné,
Me condamner encor, quand elle a pardonné!
Tu demandes quels nœuds la tiennent enchaînée!
Viens en être témoin, viens voir notre hyménée,
Par de nouveaux serments aux autels confirmé.

VODEMAR.

Que dis-tu? ce projet....

MENZICOFF.

Oui, l'amour l'a formé,
L'amour l'achevera; rien n'y peut mettre obstacle,
Il n'aura pas en vain promis ce grand spectacle.
Viens me voir réparer mes coupables erreurs,

Plus heureux dans mes fers, que toi dans tes honneurs.
Viens, dis-je....

VODEMAR.

Jusqu'au bout tu gardes ton audace.
De ton bonheur prochain ton orgueil me menace.
Plutôt que d'en souffrir le spectacle odieux,
Il n'est rien qu'aujourd'hui... mais n'en crois pas tes vœux.
Non, jamais l'empereur ne daignera permettre....

ARZÉNIE.

A quelle injuste loi prétend-il me soumettre?

MENZICOFF.

L'empereur peut m'ôter mon rang, ma liberté,
Mes biens, tout; mais qu'importe à son autorité,
Que le cœur d'Arzénie à mon cœur ait fait grace?
Veut-il, quand je puis seul réparer sa disgrace,
Prolonger ses affronts que ce jour doit finir?
Me veut-il arracher jusqu'à mon repentir?

VODEMAR.

Il en décidera : sans son ordre suprême,
Arzénie ose en vain disposer d'elle-même;
Et malgré toi peut-être on aura le pouvoir
De renverser encor ton orgueilleux espoir.
Souviens-toi qu'autrefois tu me l'as enlevée :
Cette heure à mon courroux dut être réservée.
Je te rends tous les coups que tu portas sur moi:
Tu braves la vengeance, elle tombe sur toi.
Madame, il faut quitter cette triste demeure;
Sur mes pas....

MENZICOFF.

Non, plutôt, ordonne que je meure;
Épuise tout mon sang : à ta haine il est dû;

On te pardonnera de l'avoir répandu.
Frappe....

VODEMAR.

Tremble qu'enfin....

ARZÉNIE.

C'est trop de résistance,
Cher époux, qu'opposer à tant de violence?
(*à Vodemar.*)
Je cède, mais du moins, sous la garde des lois,
Je puis à l'empereur faire entendre ma voix.
Le conseil jusqu'à lui....

MENZICOFF.

Sera-t-elle entendue?
La plainte si souvent près du trône perdue,
Peut-elle des déserts franchir l'immensité?
De quelle illusion ton cœur s'est-il flatté?
Contre l'oppression nous sommes sans défense;
De nos vaines douleurs on brave l'impuissance.
Jusqu'au dernier soupir je m'attache à tes pas.
Viens, barbare ennemi, m'immoler dans ses bras.
Il faut percer ce cœur, il faut m'ôter la vie,
Et me fouler aux pieds pour ravir Arzénie.

VODEMAR.

Soldats!...

SCÈNE VI.

MENZICOFF, ARZÉNIE, VODEMAR,
UN GARDE, SUITE.

LE GARDE.

Entre nos mains le coupable est remis;
On a trouvé le fer caché sous ses habits.
Ce soldat qui parut un moment son complice,
Devient votre sauveur par ce fidèle indice.
A vos jours, en effet, il voulait attenter;
Lui-même, devant nous, il ose s'en vanter.
Il demande la mort, il s'accuse, il s'écrie :
« Oui, moi seul ai tout fait : ne prenez que ma vie;
« Mon père est innocent, et seul je dois périr.
« Je n'ai pu me venger, mais je saurai mourir. »
On l'amène à vos yeux.

SCÈNE VII.

MENZICOFF, ARZÉNIE, VODEMAR, ALEXAN, *enchaîné*, BÉRING, SUITE.

ARZÉNIE.

Mon fils! est-il possible?
Je succombe.... ah! grand Dieu!
(*Elle se jette dans les bras de Menzicoff.*)

MENZICOFF.

J'ai craint ce coup horrible.
Qu'a-t-il fait?

ALEXAN, *à Vodemar.*

Mon malheur est enfin consommé.
Me voilà devant toi : me voilà désarmé.
Ce n'était pas ainsi que j'y dus reparaître;
Vodemar à mes coups m'aurait pu mieux connaître.
Mais je jure, et tout doit le prouver en effet,
Que mon père n'a pas trempé dans mon projet.
Je me vois la victime et le jouet d'un traître.
Mon père mieux que moi l'aurait jugé peut-être.
Ordonne mon trépas ; j'avais juré le tien ;
Si je l'eusse achevé, je chérirais le mien.
Mais du moins cette mort où l'on va me conduire,
N'égale point l'horreur que ton aspect m'inspire.

VODEMAR, *à Menzicoff.*

A sa haine pour moi je reconnais ton sang;
Il n'aspirait ici qu'à me percer le flanc.
Organe de la loi qui prescrit son supplice,
Ma vengeance devient la voix de la justice.
Je vais....

ARZÉNIE.

Arrête, hélas ! je tombe à tes genoux :
Prends pitié d'une mère....

ALEXAN.

O ciel ! que faites-vous ?
Ma mère !

ARZÉNIE.

Quel que soit le courroux qui t'anime,
Peux-tu bien immoler cette jeune victime,
Sans pitié pour son âge et pour tant de malheur ;
Pour la nature enfin, qui parlait à son cœur ?
Ah ! pour fléchir le tien, parle, que faut-il faire ?
Je te suivrai, s'il faut ce comble à ma misère;

Je sais trop que son sort en tes mains est remis :
Accorde-moi les jours de mon malheureux fils.

VODEMAR.

Madame, levez-vous : cet intérêt si tendre
Subjugue en vous la haine et peut donc la suspendre !
Vous voulez que des lois interrompant le cours....

MENZICOFF.

Non, tu n'es pas ici seul maître de ses jours.
C'est trop tôt insulter à notre destinée ;
Ta tyrannie encor peut se voir enchaînée ;
Et l'arrêt que ta voix contre lui va porter,
Sans l'aveu du conseil ne peut s'exécuter.

VODEMAR.

Eh bien donc, nous verrons si contre ma puissance
D'un perfide assassin ils prendront la défense.
Conduisez-le, soldats.

ARZÉNIE.

Cruels ! vous l'entraînez !

ALEXAN, *en s'en allant.*

Ah ! ne regrettez pas des jours infortunés.
Adieu, ma mère.

ARZÉNIE.

Au moins avec lui réunie,
Je le suivrai....

VODEMAR, *à Béring.*

Chez vous que l'on garde Arzénie.
(*aux gardes, montrant Menzicoff.*)
Veillez sur lui.

ARZÉNIE.

Pour moi, quoi ! tous les deux perdus !
Quoi ! mon époux, mon fils !

MENZICOFF.

Je ne me connais plus.

(Il rentre dans son habitation.)

(Arzénie, Vodemar et sa suite sortent de l'autre côté.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

VODEMAR, GARDES *dans le fond.*

Quoi! contre ma vengeance ils défendent le crime!
Le conseil me voudrait dérober ma victime!
Il me refuse un sang par les lois condamné!
Et Menzicoff verrait mon courroux enchaîné!
J'essuierais cet affront! Ce courroux inflexible,
Indigné de l'obstacle, en devient plus terrible.
Que puis-je redouter? rien: je prends tout sur moi.
Oui, sans doute.... Arzénie en proie à son effroi,
Ignore qu'à son fils le conseil s'intéresse:
Le danger d'Alexan, la frayeur, la tendresse,
Sur un cœur maternel auront quelque pouvoir.
Si pour sauver ce fils, son appui, son espoir,
Ce fils qui le vengeait, si Menzicoff lui-même
Livrait à son rival et cédait ce qu'il aime!
Quel triomphe! et soudain... mais au fond de mon cœur
Renfermons le dessein qu'a conçu ma fureur.
J'en frémis!... tu sauras tout ce que peut ma haine,
Menzicoff! tu perdras la beauté qui t'enchaîne,
Et je veux à mon sort la contraindre à s'unir,
Non pour la posséder, mais pour te la ravir.
Pour tous deux à-la-fois elle sera perdue.

De nos affreux destins remplissons l'étendue.
Nul peut-être jamais ne fut plus outragé;
Mais nul peut-être aussi ne sera mieux vengé.
C'est elle....

SCÈNE II.

VODEMAR, ARZÉNIE, GARDES.

ARZÉNIE.

En est-ce fait? votre haine inflexible
A-t-elle contre nous porté l'arrêt terrible?
M'allez-vous annoncer le trépas de mon fils?

VODEMAR.

A sa grace, à ses jours, je veux bien mettre un prix.

ARZÉNIE.

Il vivrait! vous m'offrez cette douce espérance!
Ah! tout mon cœur charmé s'y livre par avance.
Mais cependant, hélas! qu'allez-vous exiger?
Je n'ose le prévoir, ni vous interroger.
Vous me faites trembler en me parlant de grace.
Que faut-il?

VODEMAR.

D'un rival confondre ici l'audace.
Il vantait sa victoire, et je veux l'en punir,
En reprenant le bien qui dut m'appartenir.
Vous deviez être à moi, vous m'étiez destinée;
A mon fier ennemi vous fûtes enchaînée.
Mais vous ne l'êtes plus : cet odieux rival
Veut resserrer les nœuds de cet hymen fatal,
Et je veux qu'Arzénie, ici même, à sa vue,

A ses premiers liens soit avec moi rendue;
Aujourd'hui dans Tobolsk j'entrerai votre époux.

ARZÉNIE.

Vous, ô ciel!

VODEMAR.

A ce prix vous détournez mes coups.

ARZÉNIE.

A ce prix seul : ah! Dieu! je reste confondue.
Vous pouvez!... pardonnez : Arzénie éperdue
Peut-elle concevoir?... songez-vous qu'aujourd'hui,
Retrouvant Menzicoff, elle dépend de lui?

VODEMAR.

De lui! qui? vous!

ARZÉNIE.

Je sais ce que vous pouvez dire.
De la nécessité je vois l'affreux empire,
Je vois qu'il est des temps où les infortunés
A choisir leurs malheurs se trouvent condamnés.
Ah! je choisis la mort, et je vous la demande;
C'est de vous, de vous seul qu'il faut que je l'attende;
Mais ne puis-je, en mourant, espérer que mon fils?...

VODEMAR.

Puisqu'au seul Menzicoff vos destins sont soumis,
Il faut le consulter : je consens qu'à ce titre
Du sort d'un fils, du vôtre, il soit encor l'arbitre.
(*aux gardes.*)
Amenez Menzicoff.

ARZÉNIE.

Quels horribles moments!
Que lui vais-je annoncer? et quels nouveaux tourments!
Votre haine à loisir jouit de sa misère.

VODEMAR.

Gardez qu'il se refuse à cette offre dernière;
Vous n'avez qu'un moment pour en délibérer.
Ici pour cet hymen je fais tout préparer.
Aux autels avec moi soyez prête à vous rendre,
Ou vous perdez un fils que rien ne peut défendre.

SCÈNE III.

ARZÉNIE, *seule.*

Qui? lui! lui, mon époux! ce farouche ennemi!
A ce funeste mot tous mes sens ont frémi.
Quoi! du ciel en un jour la colère obstinée
A pu de tant d'horreurs charger ma destinée!
Je vois à chaque instant que ce ciel irrité
Approfondit l'abyme à mes yeux présenté.
Menzicoff!

SCÈNE IV.

ARZÉNIE, MENZICOFF, GARDES.

MENZICOFF.

Le tyran permet que je te voie;
A quoi dois-je imputer cet ordre qu'il m'envoie?
M'apprendras-tu mon sort et celui de mon fils?
Je prononce en tremblant ce nom dont tu gémis,
Ce nom si cher, hélas!... Tu gardes le silence!
Aurait-on prononcé la fatale sentence?
Parle, déchire un cœur toujours infortuné.

ARZÉNIE.

Ton fils respire encore.... il n'est point condamné.

MENZICOFF.

Si pour sauver sa vie il faut que je périsse,
Si mon sang....

ARZÉNIE.

On exige un autre sacrifice.
Quel sacrifice! ah! Dieu!

MENZICOFF.

Quoi! pour les jours d'un fils,
En est-il qu'on ne puisse?...

ARZÉNIE.

Arrête.

MENZICOFF.

Eh! quoi?

ARZÉNIE.

Frémis....
Nos cœurs redemandaient notre chaîne brisée.

MENZICOFF.

Des pleurs du repentir je l'aurais arrosée.

ARZÉNIE.

Tu voulais à l'autel la reprendre avec moi.
On prépare l'autel, mais pour qui!... quelle loi
M'impose d'un tyran la cruauté jalouse!
Vodemar veut sur l'heure y traîner ton épouse.

MENZICOFF.

Vodemar!

ARZÉNIE.

Oui, lui-même; et ce n'est qu'à ce prix
Qu'il détourne le fer prêt à frapper mon fils.

MENZICOFF.

Lui, t'épouser!

ARZÉNIE.

Conçois de quel espoir déchue,
Dans quel gouffre de maux je me vois descendue.
Conçois l'atrocité de ce monstre inhumain.
Et la haine et la rage ici m'offrent sa main.
Non, un reste d'amour n'entra point dans son ame;
Il n'a rien consulté que sa vengeance infame.
Il veut porter la mort dans deux cœurs malheureux;
Il veut au même autel nous immoler tous deux.

MENZICOFF.

J'étouffe mes transports: à l'excès de l'outrage,
A l'excès du malheur, j'oppose mon courage.
Écoute. J'ai sur moi fait un dernier effort
Pour fixer d'un coup-d'œil mes fautes et mon sort.
C'est frapper trop long-temps tout ce qui m'environne.
La beauté, les vertus dont le ciel te couronne,
Le brillant avenir à mon fils destiné,
Mon sort contagieux a tout empoisonné.
Tant de fatalité doit toucher à son terme.
Ne songeons plus à moi; je vois d'un esprit ferme
Les horreurs de mon sort, et je m'immole au tien.
Tu te dois à ton fils, et tu ne me dois rien.
Le ciel dont j'ai long-temps lassé la patience,
Rassemble enfin sur moi sa tardive vengeance.
Quand de ses premiers traits je me sentis frappé,
Je me croyais puni; je m'étais bien trompé.
Hélas! ce fils, victime et si tendre et si chère,
Sous le couteau mortel tend les bras à sa mère.
Périra-t-il pour moi? le puis-je supporter?
Sur l'appui du conseil est-ce à nous de compter?
On plaint les malheureux, mais on les abandonne;
Et pour sauver ton fils que la mort environne....

ARZÉNIE.

Ah! tu connais ce cœur qui prompt à s'effrayer,
Au secours de ce fils s'élance tout entier.
Mais c'est lui commander un effort impossible.
Je sens pour Vodemar une horreur invincible.
Toi-même, en quel état cet hymen détesté?...

MENZICOFF.

Ne t'en informe point; va, j'ai tout mérité.
Mon cœur ne sent que trop tout ce qu'il sacrifie.
Tu sais s'il revolait au-devant d'Arzénie.
Pour ce dépôt si cher à ton amour commis,
Réserve tous les soins que tu m'avais promis.
Qu'il se garde de suivre et d'imiter son père :
Puisse-t-il être un jour digne en tout de sa mère!

ARZÉNIE.

Le ciel pourrait souffrir ce fatal dévoûment!
Je n'en ai pas la force.... Eh! le puis-je! Comment
Promettre d'obéir, et promettre de vivre?

SCÈNE V.

ARZÉNIE, MENZICOFF, BÉRING, GARDES.

BÉRING.

Vodemar vous attend, madame; il faut me suivre.
(*à part.*)
Il est au temple.... Ah! Dieu!

ARZÉNIE

Quoi! déja!... tu gémis!
Tu t'attendris sur moi! Parle, as-tu vu mon fils?
Tu te tais!... Saurait-il où l'on veut me réduire?...

BÉRING.

On vous attend : c'est tout ce que je puis vous dire.
Vous en apprendrez plus.... trop tôt, hélas!

ARZÉNIE.

Eh! quoi?
Mon fils! ah! ciel!... mon fils! cher époux!...
(*Elle se jette dans les bras de Menzicoff, et y reste quelque temps.*)
(*à Béring.*)
Conduis-moi.

SCÈNE VI.

MENZICOFF, *deux gardes au fond du théâtre.*

Où suis-je? un froid mortel s'est glissé dans mes veines.
Il gémissait!... Pourquoi ces alarmes soudaines?
D'où vient qu'à chaque mot mes sens ont tressailli?
D'affreux pressentiments tout mon cœur s'est rempli.
D'un désastre inconnu mon ame menacée,
Ne sait sur quelle horreur arrêter sa pensée.
Vodemar.... je crains tout de sa férocité.
Chère Arzénie.... Hélas! lorsqu'elle m'a quitté,
Il m'a semblé qu'en proie aux tourments que j'endure,
J'étais abandonné de toute la nature;
Que je restais perdu dans une épaisse nuit.
Il semble autour de moi que tout s'évanouit.
A mon secours en vain j'appelle mon courage;
Je ne résiste plus aux maux que j'envisage.
(*Il tombe sur un banc de pierre.*)
Mon cœur cède; il est las de porter son fardeau.
Rochers de ces déserts, vous serez mon tombeau.

Viens, viens fermer mes yeux qui te cherchent encore.
Arzénie! Arzénie! en vain ma voix t'implore!
En vain ma voix t'appelle en ces tristes moments;
Quel silence répond à mes gémissements!

SCÈNE VII.

MENZICOFF, ARZÉNIE, *un poignard à la main*, GARDES *qui la suivent.*

MENZICOFF.

Ciel! le fer à la main, je la vois qui s'avance!
Qu'annonce ce poignard?

ARZÉNIE, *égarée.*

Le meurtre, la vengeance,
Le sang.... Ah! Dieu! mon fils.... tous mes sens éperdus....

MENZICOFF.

Achève. Eh bien! ton fils? qu'a-t-on fait?

ARZÉNIE.

Il n'est plus.

MENZICOFF.

Qu'entends-je? malheureux!...

ARZÉNIE.

Un crime.... un monstre horrible....
Ah! je succombe....

(*Elle tombe sur un banc de pierre. Menzicoff la soutient dans ses bras.*)

MENZICOFF.

O ciel! quoi sa rage inflexible
Aurait pu!... Chère épouse! ah! reprends tes esprits.
Dis, par quel coup affreux m'a-t-on ravi mon fils?
Entends ma voix, réponds, ô mère infortunée!

Dans quel piége sanglant lâchement entraînée!...
Quoi! ce barbare osait!... Donne-moi ce poignard,
Donne, et que sous mes coups le traître Vodemar....

ARZÉNIE, *revenant de son égarement, et se relevant.*

Vodemar! il est mort. Oui, j'ai puni sa rage.

MENZICOFF.

Lui! quel Dieu tutélaire a guidé ton courage?
Qui t'a de Vodemar révélé le forfait?

ARZÉNIE.

Béring n'a pu garder cet infâme secret,
Ni souffrir des horreurs dont frémit la nature.
Béring m'a tout appris : un ennemi parjure,
Un traître accumulant des crimes inouis,
Voulait te ravir tout; et teint du sang du fils,
De ce sang répandu par sa main meurtrière,
Tranquille dans le temple, il attendait la mère.
Sa haine triomphait de t'ôter sans retour,
Ton épouse et ton fils, objets de ton amour.

MENZICOFF.

Ciel vengeur!

ARZÉNIE.

Mais ce ciel a conduit Arzénie.
J'ai recueilli mes sens, contenu ma furie.
J'ai marché vers le temple, où s'était rassemblé
A cet hymen affreux le conseil appelé.
J'arrive, et dans l'instant où je vois le perfide
Me présenter sans crainte une main homicide,
Je saisis le poignard dont il était armé,
Le plonge dans ce cœur pour le crime formé,
Le retire sanglant du sein d'un monstre impie.
Il tombe; on s'épouvante, on m'entoure, on s'écrie.
« J'ai frappé, dis-je alors, un infâme assassin.

Dans le sang de mon fils il a trempé sa main.
Il égorgeait le fils en épousant la mère.
D'un complot sacrilége il reçoit le salaire.
Magistrats, prononcez mon arrêt, je l'attends.»
Tandis que les esprits demeurent en suspens,
J'ai traversé soudain, sans crainte et sans obstacle,
Une foule attentive à ce sanglant spectacle,
Et le fer à la main j'ai revolé vers toi.
Ces soldats m'ont suivie; et s'il faut que la loi
Réprouve ma vengeance et condamne Arzénie,
Ce poignard, près de toi, va terminer ma vie.

MENZICOFF.

Eh bien! s'il est ainsi, qu'il nous frappe tous deux.
Ton cœur jusques au bout s'est montré généreux;
Et s'il faut que la mort soit notre unique attente....

ARZÉNIE.

Va, j'ai vengé mon fils; je périrai contente.
Mon sang....

SCÈNE VIII.

MENZICOFF, ARZÉNIE, BÉRING, GARDES.

BÉRING.

Sur votre sort je dois vous rassurer,
Et le conseil pour vous vient de se déclarer.
Le meurtre d'Alexan, la juste horreur du crime,
Tout rend votre vengeance à leurs yeux légitime.
Vivez, ne craignez rien, et tous les deux unis....

MENZICOFF.

Malheureux! à la mort, quoi! j'ai conduit mon fils!
Quoi! l'innocent périt, et son coupable père....

ARZÉNIE.

Et quel autre que toi peut consoler sa mère?...

(*Elle se jette dans les bras de Menzicoff. La toile tombe.*)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

TABLE

DES PIÈCES DE THÉATRE CONTENUES DANS CE VOLUME.

LIBRAIRIE DE H. VERDIÈRE.

Les mêmes, 18 vol. in-12, figures, brochés. 54 fr.

Chacun des ouvrages de Millot se vend séparément.

Dictionnaire universel de la langue française, avec le latin et les étymologies; Manuel de Grammaire, d'Orthographe et de Néologie, extrait comparatif, concordance et supplément de tous les Dictionnaires, par Boiste, 1 vol. in-4°. Prix, à Paris, 25 fr. broché et 28 fr. relié.

Le même en 2 vol. in-8° oblong brochés, 18 fr.; reliés en 1 vol. 21 fr.

Nouveaux principes de Grammaire, suivis de notions grammaticales élémentaires, de solutions de questions et difficultés grammaticales, d'après ces principes, la génération des idées, l'usage et l'harmonie, par Boiste, 1 vol. in-8° de 712 pages. Prix, broché, 8 fr.

Antiquités romaines, ou Tableau des mœurs, usages et institutions des Romains; ouvrage principalement destiné à faciliter l'intelligence des auteurs classiques latins, par Adam, traduit de l'anglais, avec des notes du traducteur français, 2 vol. in-8° imprimés par F. Didot. Prix, 12 fr., et 15 fr. reliés en basane.

25 exemplaires ont été tirés sur papier vélin. Prix des 2 vol. brochés, 24 fr.

Incas (les), ou la Destruction de l'empire du Pérou, par Marmontel, de l'Académie française; nouvelle édition, imprimée sur beau papier, par F. Didot, et ornée de belles figures, d'après M. Desenne. Paris, 1820, 1 vol. in-8° broché. 8 fr.

Les mêmes, papier vélin, fig. avant la lettre, cartonnés à la Bradelle. 20 exemplaires seulement ont été tirés sur ce papier. 17 fr.

Les XII Césars, traduits du latin de Suétone, avec des notes et des réflexions, par J. F. La Harpe, nouvelle édition ornée des portraits des douze Césars et de Suétone, dessinés et gravés par Adam, d'après les antiques du Musée royal, 2 vol. imprimés par F. Didot. Prix, brochés, 15 f.



